

FNA 1042 - Tamkan le paladin

Jan, Gabriel

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

GABRIEL JAN

TAMKAN LE PALADIN

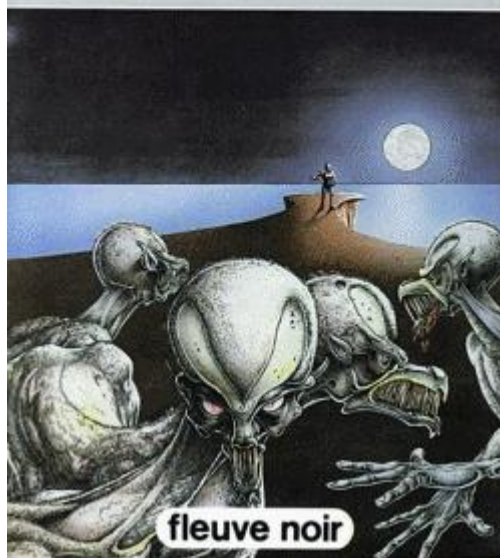


fleuve noir

ANTICIPATION

GABRIEL JAN

TAMKAN LE PALADIN



GABRIEL JAN
TAMKAN LE PALADIN

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

6, rue Garancière — PARIS VI^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies *ou reproductions réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1981, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielle, interdites.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN : 2-265-01524-5

Les événements et les personnages de ce roman font partie du domaine de l'imagination. Ils ne sont que pure fiction et n'ont donc aucun rapport avec la réalité. Toute ressemblance avec des faits s'étant produits ou avec des personnages existant ou ayant existé ne serait que pure coïncidence et ne saurait engager la responsabilité de l'auteur.

G.J

A Ceux qui savent encore rêver...

CHAPITRE PREMIER

LE SEIGNEUR DE LA MONTAGNE CREUSE

Glom était assis dans son fauteuil d'or, bien calé entre deux peaux d'ours très épaisses, soyeuses, confortables. C'était un homme grand et sec, au visage en lame de couteau, au nez busqué, aux yeux noirs enfoncés sous un front haut ; des yeux qui brillaient comme deux perles rares. Son front sans rides trouvait une solution de continuité avec un crâne chauve, absolument lisse ; crâne qui accentuait la grandeur de deux oreilles décollées.

Glom était vêtu de l'une de ses éternelles robes couleur de nuit sur laquelle des mains habiles et artistes avaient brodé des animaux fabuleux. On l'appelait Glom-Le-Noir mais nul ne savait au juste si c'était à cause de l'éclat particulier de ses yeux, à cause des vêtements qu'il portait, ou si ce nom lui avait été donné en raison des motivations profondes de son âme... Tel était Glom, le maître de la Montagne Creuse.

Tout en regardant un spectacle qui, manifestement, ne l'intéressait que fort peu, il caressait machinalement son fidèle drak, un énorme félin aux dents en forme de sabre dont deux, particulièrement, étaient impressionnantes : les canines de la mâchoire supérieure. Un splendide animal au pelage rouge veiné de bleu qui ronronnait de plaisir tout en léchant soigneusement ses pattes antérieures. Rag'Enus (c'était son nom) n'en demandait pas davantage : il était bien nourri, flatté, aimé, et il partageait avec son maître la tiédeur et le confort des lieux.

Dans la vaste salle dallée de blanc et de noir régnait une lumière d'un jaune orangé dispensée par des lampes à huile et de nombreuses chandelles. De lourdes tentures pourpres recouvraient les murs de pierre, riches étoffes ornées de scènes insolites, de dessins représentant des combats de chimères ou de décors en trompe-l'oeil. Peaux de bêtes et tapis, avec quelques statues bizarres qui étaient autant de monstres cornus et griffus taillés dans le marbre blanc, composaient un ensemble fantastique mais non dénué d'harmonie. Au bas des trois marches qui surélevaient le fauteuil de Glom, des trépieds supportaient des cupules d'argent fin dans lesquelles brûlait de l'encens.

Atmosphère pesante, épaisse, pleine de senteurs enivrantes...

A celle-ci s'opposait la légèreté de six splendides créatures. Six filles, six danseuses qui virevoltaient, entièrement nues sous leurs voiles arachnéens diversement colorés, au son d'une musique rythmée jouée par quatre magnifiques garçons, également nus. Tous ceux qui servaient le maître de la Montagne Creuse avaient été choisis en raison de leur beauté alliée à des talents certains, à l'exception

toutefois de Phanloum, son conseiller, qui était aussi bouffon à sa manière.

Ce dernier était un petit homme gras, horriblement laid, à la chevelure abondante et frisée, au visage tordu, aux yeux glauques. Il se tenait à demi courbé, le dos affligé d'une bosse qui déformait sa tunique garnie d'un col très large, raide, relevé en permanence. Cependant, tout nabot qu'il fût, Phanloum possédait une diabolique intelligence et servait Glom fidèlement. C'était lui qui avait préparé le spectacle, ce spectacle que le seigneur était censé admirer, apprécier à sa haute valeur...

Pourtant, Glom-Le-Noir n'affichait visiblement aucun intérêt. Il demeurait de glace devant ces danseuses qui sautillaient, volaient presque, ou qui se déhanchaient avec frénésie, leurs voiles flottant autour d'elles.

Mais le spectacle ne faisait que commencer. Phanloum avait mis au point chaque phase du ballet et se disait que Glom ne tarderait pas à manifester son enthousiasme. En tout cas, le conseiller se régalaient des mouvements qu'effectuaient ces jeunes corps convoités, et ce qu'il ressentait intimement lui était infiniment plus agréable que de goûter aux breuvages les plus nobles.

Peu à peu, la musique se transforma en une succession de thèmes lancinants qui exacerbaient les sens, qui évoquaient les ondulations d'une eau tranquille à la surface de laquelle glisse un vent léger. Comme le frémissement d'une brise jouant dans les feuillages, il y eut un froissement soyeux. Les filles à la peau couleur de pain brûlé se dépouillaient de leurs voiles pour apparaître dans leur intégrale nudité, offrant au maître de la Montagne Creuse la douceur de leur peau et l'incomparable perfection de leurs courbes. Brunes ou blondes, elles incarnaient la beauté et faisaient corps avec les ondulations éthérées d'une musique enchanteresse. Le doux balancement de leurs hanches se communiquait à leur silhouette entière, animant des cuisses rondes, des jambes longues et souples, des bras délicatement dessinés et des seins fermes, accrochés haut, au galbe irrécusable.

Elles faisaient face à Glom. Bras levés, décrivant dans l'air de molles arabesques, elles exaltaient leur nudité, fléchissant doucement les jambes, mimant les mouvements que fait un ludion dans sa prison de verre. Progressivement, leurs pieds s'éloignaient l'un de l'autre, centimètre par centimètre, d'une manière quasi imperceptible. Leurs cuisses s'ouvraient, dévoilant tous les secrets de leur féminité.

Manipulées comme des pantins par les fils invisibles d'une musique imprégnée d'obsession, elles cambraient maintenant les reins, pliant les jambes, comme si elles n'avaient plus voulu montrer que leur sexe. Elles se laissèrent alors couler vers l'arrière, prenant appui sur leurs mains, et entamèrent un lent balancement régulier de gauche

à droite, nymphes confondues dans une seule et unique ondulation.

Un autre thème musical s'imposa et les dignes filles du serpent, dans un mouvement d'ensemble parfait, lui obéirent. Elles gardèrent appui sur leur main droite et pivotèrent de façon à tourner le dos à Glom. Elles se baissèrent alors. Une joue touchant le sol, les bras repliés de chaque côté du visage, elles poursuivaient une danse qui irradiait le désir.

— Vois, Glom... Vois comme elles écartent leurs cuisses, souffla Phanloum d'une voix enrouée par la vive émotion qu'il ressentait. Ce sont tes esclaves soumises, et leur impudeur n'a d'égale que leur beauté. As-tu vu leurs visages d'enfants, leurs seins ronds?... Est-ce qu'elles te plaisent ainsi ?

Le conseiller commentait la scène. La sueur qui perlait sur son front courait sur son visage grêlé couleur de papier mâché. Il espérait que son maître le féliciterait, qu'il le récompenserait.

Mais lui aussi profitait très largement du spectacle de ces croupes ondulantes. Il ne perdait pas un mouvement, dévorait les filles des yeux, pensant qu'il serait l'être le plus heureux du monde si Glom lui permettait de les emmener toutes dans sa chambre. D'ailleurs, songeait-il, elles ne le regretteraient pas. S'il était laid et contrefait, Phanloum s'enorgueillissait de posséder une virilité exceptionnelle. Du diable s'il ne parvenait pas à satisfaire ces six femmes !

Il bavait d'admiration et d'envie. Et ce n'était pas seulement une image ! Phanloum bavait réellement ! Ses joues s'empourpraient, ses membres devenaient tremblants, ses yeux luisaient de convoitise. Il anticipait sur la suite des événements, se voyant déjà chevauchant tour à tour ces créatures de rêve qui, pour l'heure, exhibaient sans retenue leur anatomie.

Et Glom qui ne donnait pas le moindre signe de satisfaction !

Comment faisait-il pour rester tranquillement assis dans un fauteuil, sans qu'un seul de ses muscles ne tressaille, sans qu'il n'y ait dans son regard aucune lueur d'envie, alors que six filles qui rivalisaient de beauté se trémoussaient devant lui, prenant les poses les plus lascives, les plus suggestives, les plus provocantes ?

Impuissant, Glom ? Certainement pas ! Phanloum l'avait déjà vu à l'oeuvre. Alors ? Que se passait-il dans le cerveau du maître de la Montagne Creuse ?

Aux accents d'une nouvelle envolée de notes, les danseuses se mirent à genoux, toutes droites, et allèrent, deux par deux, à la rencontre l'une de l'autre jusqu'à ce que les pointes dressées de leurs seins se touchent, jusqu'à ce que leurs ventres et leurs cuisses se confondent. Attouchements légers, imperceptibles caresses...

Leurs visages se frôlèrent, leurs lèvres s'entrouvrirent. Des lèvres frémissantes sur lesquelles elles passèrent une langue

gourmande. Des lèvres devenues humides, luisantes...

Alors, elles s'embrassèrent à pleine bouche, mettant dans leur baiser autant de passion qu'elles en avaient eu à danser, multipliant les attouchements et précisant leurs caresses. Elles roulèrent sur le sol tandis que six éphèbes faisaient leur apparition. Six garçons en pleine érection. Six garçons dont les muscles longs formaient une plastique digne des plus grands sculpteurs. Six garçons qui, pris à leur tour par la musique, entraient dans le cercle érotique du ballet.

Glom-Le-Noir ne bougea pas. Son visage demeura inexpressif, au grand dam de Phanloum qui perdait tout espoir de récompense.

Glom était-il malade ? Non. Impossible. Il connaissait les remèdes à tous les maux. Alors quoi ?

Le ballet s'était lentement transformé en ébats amoureux, et des soupirs se mêlaient aux râles de plaisir, aux gémissements étouffés qu'accompagnaient les thèmes musicaux. Avide, une fille blonde s'emparait du sexe durci de l'un des garçons et refermait sur lui sa bouche pulpeuse. Une autre, prenant appui sur les genoux et les mains, répondait aux mouvements saccadés de celui qui s'était glissé derrière elle. Une autre encore, couchée sur le dos, recevait la généreuse offrande du mâle. C'étaient douze corps enlacés qui mêlaient leur sueur et leur salive, qui brûlaient d'amour dans de folles étreintes. Douze humains qui, momentanément, se libéraient des liens qui les attachaient à Glom pour ne se consacrer qu'à leur seul plaisir. Ils avaient oublié qu'il s'agissait d'un spectacle. Ils étaient eux-mêmes.

Phanloum ne tenait plus en place. Excité comme jamais il ne l'avait été, il faisait des efforts surhumains pour ne pas arracher sa tunique et se jeter au beau milieu de ces corps nus. Le malheureux ne connaîtrait jamais de véritable amour. Certes, il possédait une place enviable auprès de Glom, mais que n'eût-il pas donné pour être aimé un peu !

Devenait-il subitement sentimental ?

Il chassa les pensées qui encombraient son cerveau, refusant toute faiblesse. Tout de même, il n'allait pas s'apitoyer sur son sort ! Pas dans un moment pareil ! Plusieurs fois, déjà, cherchant à faire taire ses envies charnelles, il s'était passé les mains sur le bas-ventre, ne sachant s'il devait pleurer ou nourrir encore l'espoir de serrer, ne fût-ce qu'une seule de ces filles contre lui...

Un être laid, Phanloum, mais néanmoins un être vivant qui éprouvait de légitimes désirs. Comme les autres êtres vivants ! Et c'était bien ce qui le rendait malheureux.

Pour apaiser un appel qui devenait impérieux, pour maîtriser son envie, il se concentra sur le visage de Glom. Il ne comprenait toujours pas pourquoi celui-ci s'obstinait à rester de glace devant un spectacle semblable. Était-ce par une action volontaire, une sorte

d'épreuve à laquelle il se soumettait, ou bien était-il préoccupé ?

Ce devait être la solution ! Glom était certainement préoccupé ! Il devait connaître une fois de plus l'une de ses périodes dépressives où l'ennui le ronge et où il se pose des questions qui ne reçoivent jamais de réponses. Les questions que se posaient d'ailleurs tous ceux qui vivaient sur Géade.

Glom avait beau s'être élevé jusqu'à la place de seigneur, soit par ruse, soit en combattant, jamais il n'était parvenu à résoudre la grande énigme : celle des origines. En ce monde, il avait pourtant réalisé des choses merveilleuses, ayant su s'entourer d'hommes et de femmes de grandes qualités. Il était devenu le maître de la Montagne Creuse, et son domaine s'étendait sur des lieues et des lieues. C'était lui qui avait découvert un jour cette unique montagne avec ses nombreuses chambres. Il en avait fait son fief, son lieu de séjour, sa résidence, distribuant à son entourage quelques « appartements ». Quarante hommes et quarante femmes dévoués étaient à son service. Glom, en bon seigneur qu'il était, s'était naturellement réservé la meilleure part, gardant un oeil constant sur la salle des trésors, sur la salle des songes et celle des cauchemars, sur la salle des alchimistes, ainsi que sur les chambres dans lesquelles l'attendaient ses femmes...

Sous la Montagne Creuse existait un domaine particulier où nul serviteur n'allait jamais : celui des prisons. Toutes les cellules étaient habitées. Les malheureux qui y étaient enfermés, coupables de n'avoir pas voulu servir, ennemis avoués ou supposés, ne voyaient pas la lumière du jour. Ils n'avaient droit quotidiennement qu'à une miche de pain dur et à un infâme brouet qu'ils avalaient à la lueur d'une mauvaise lampe à huile placée très haut, hors de leur portée. L'air qui circulait dans les prisons, grâce à des conduits d'aération dont la Montagne était truffée, charriait des effluves malodorants, des remugles de cloaque, des odeurs de pourriture, de charogne et d'excréments.

Toute évasion se révélait impossible malgré l'absence de gardes. Dans les couloirs étroits, sombres et humides, éclairés par des torches fichées de place en place, rôdaient des draks et des drevons, terribles carnassiers qui n'obéissaient qu'à trois maîtres : Glom, Phanloum et Jorkas, le responsable des prisons.

Tandis que garçons et filles inventaient d'autres plaisirs, Phanloum, psychologue, tentait de se représenter l'état d'âme de Glom afin d'élaborer un nouveau plan pour sauver sa mise et pour récolter ensuite les fruits les plus délicieux. Car il n'avait pas laissé de côté son intention d'avoir pour lui seul cette demi-douzaine de filles...

— Ce spectacle t'ennuie, mon maître, je le vois bien, commença-t-il d'une voix pleine de compassion. Qu'est-ce qui te tourmente à ce point?... Serait-ce une fois de plus le secret des origines

?

Glom, qui jusque-là n'avait pas bougé, se tourna vers son conseiller, parut émerger de son rêve éveillé.

— Tu as vu juste, Phanloum. Il s'agit bien de cela. De cela uniquement... En ce moment, nul spectacle ne pourrait me distraire. Pourtant, celui que tu me donnes aujourd'hui est de qualité...

Glom s'interrompt, poussa un profond soupir et se laissa aller dans son fauteuil comme s'il était écrasé par un poids énorme. Sur un ton qui traduisait toute sa lassitude, tout son découragement, il reprit :

— La vie est monotone, Phanloum. Les prisonniers refusent de me livrer les secrets qu'ils détiennent, refusent de me servir, et je piétine. Même la torture n'arrive pas à les faire changer d'avis !... J'en viens à regretter le temps des premiers âges, le temps où je luttais pour conquérir un domaine...

— Tu étais déjà le plus fort, mon maître. Le plus puissant... C'est pourquoi tu es devenu le seigneur de la Montagne Creuse.

— Oui, sans doute... Maigre consolation. A l'ennui, je ne connais aucun remède. Il faut laisser le temps cicatriser la plaie et repartir ensuite... Nous avons vécu des centaines d'années, Phanloum, et nous en vivrons encore des centaines d'autres. Le peuple de Géade est pratiquement immortel... L'ennui aussi !

Glom soupira une seconde fois.

— S'ennuyer pendant des siècles ! Y as-tu songé, Phanloum?... Chaque jour qui passe ne fait que traîner la morosité...

— Et si tu partais conquérir un autre domaine ?

— L'idée m'a effleuré il n'y a pas si longtemps mais, présentement, je n'en ai nulle envie.

Prudemment, le conseiller tentait d'amener Glom sur son terrain. Il fallait le préparer pour le conduire à accepter une proposition. Mais d'abord, Phanloum devait susciter l'intérêt. Pour ce faire, il n'y avait qu'une seule solution : parler de la grande énigme, du mystère des origines que personne ne connaissait.

Les yeux pétillant de malice, Phanloum glissa :

— Le Livre de Bhoaz, très certainement, t'apprendrait beaucoup de choses, mon maître. Si tu parvenais à t'en emparer, tu serais le seigneur de Géade !

Une expression émerveillée modifia subitement les traits de Glom.

— Le Livre de Bhoaz..., répéta-t-il dans un instant d'extase.

Mais son visage redevint ce qu'il était quelques secondes auparavant.

— Oui, dit-il. Mais je ne puis m'attaquer à Bhoaz !

— Qu'est-ce qui t'en empêche ?

— Beaucoup de motifs entrent en jeu, Phanloum. D'abord, sur

Géade, nul n'ignore l'existence de ce Livre. Bizarrement, nous savons depuis toujours qu'il existe... Tu l'as dit il y a un instant : si je possédais ce Livre, je serais le maître incontesté de la planète. Or, c'est Bhoaz qui en est le détenteur. Et il n'est pas seigneur de Géade !... Ou il ne veut pas l'être!... Peut-être une telle envie quitte-t-elle celui qui sait ? Bhoaz est-il seulement parvenu à le lire ? A le comprendre ? Peut-être le secret est-il à ce point terrible qu'il vaut mieux tout ignorer?... Ensuite, je suppose que Bhoaz doit être très puissant. S'il était faible, le Livre aurait depuis longtemps changé de propriétaire ! Or, il est toujours au Pays-de-Brume... Une telle force mérite qu'on la respecte, et, je dois bien l'avouer, elle m'inspire quelque crainte. Je suis puissant, c'est vrai, mais cette puissance dont tu m'as tout à l'heure glorifié ne serait peut-être que bien peu de chose en comparaison de celle de Bhoaz. Je ne voudrais pas, en m'attaquant à lui, devenir son ennemi mortel et perdre d'un coup ce que j'ai eu tant de mal à construire...

Un rictus déforma les lèvres de Phanloum. Un rictus qui voulait être un sourire.

— Pourquoi n'enverrais-tu pas quelqu'un à ta place ?

Une lueur d'intérêt passa dans les yeux noirs de Glom.

— Quelqu'un?... Qui, par exemple ?

— Un homme jeune et fort que le séjour en prison n'a pas encore réduit à l'état de squelette !

— Un prisonnier ?

— Capturé il y a quelques jours alors qu'il errait sur tes terres, cherchant je ne sais quelles aventures. Il a déclaré se nommer Tamkan... Il n'a pas fallu moins de cinq hommes pour le maîtriser. C'est un véritable colosse !

— Intéressant, intéressant, dit Glom en se caressant le menton. Mais je pensais que mes prisons étaient pleines ? Où donc as-tu enfermé ce... Comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Tamkan, mon maître. Je l'ai fait mettre avec cette espèce de vieux fou... Tu sais, celui qui porte un diamant au milieu du front ?

— Ah ! Oui... Jakim ! Il est encore en vie, celui-là ?

— Selon tes ordres, Jakim ne doit mourir que lorsqu'il aura révélé le secret des pierres qui parlent... Ces pierres qui savent faire jaillir des images de notre nébuleux passé... Jakim est vieux, certes, mais il n'a jamais rien dit. Même sous la toiture !

— Bon ! Passons ! Parle-moi de Tamkan.

Intérieurement, Phanloum se réjouissait. Glom oubliait son ennui et s'aventurait plus loin sur le terrain. Il ne suffisait plus que de le conforter dans sa position.

— C'est un homme qui, me semble-t-il, n'a pas encore commencé à vieillir. Il mesure près de deux mètres et possède des bras

aussi forts que les pattes de ton drak. Il a le torse puissant, et pas une once de graisse ! Je crois même qu'un félin dans le genre de Rag'Enus n'aurait contre lui aucune chance de rester vivant !

— Tu te moques de moi, Phanloum !

— Me suis-je jamais moqué de toi, mon maître ?... Je t'assure que ma langue est saine et que je n'oserais proférer à ton endroit le moindre mensonge ! Cet homme est un géant que la nature a doté d'une force exceptionnelle !

Glom plongeait dans un abîme de réflexion. Il oscillait entre la séduction et l'incrédulité. Il avait confiance en son conseiller qui l'avait toujours bien servi, au-delà même de ses espérances. Pourtant, il hésitait. Une telle tentative méritait qu'on lui accorde un minimum d'attention.

— Hum ! Supposons que je veuille utiliser ce Tamkan aux fins que tu connais. Le crois-tu capable de réussir ?

— Réussir est un bien grand mot, mon maître. Bhoaz est sans nul doute un très puissant seigneur. Mais qu'importe ! Ce dernier, s'il est vainqueur, ne saura jamais que c'est sur ton ordre que Tamkan aura tenté de s'emparer du Livre ! Il te suffira pour cela d'user de tes pouvoirs pour lui interdire de parler. Comme tu useras de ces mêmes pouvoirs pour l'obliger à te servir...

Cette fois, Glom sourit franchement.

— Certes. J'aimerais cependant que Tamkan accepte d'abord la proposition. Rien que pour le mettre en condition. Je verrai ainsi plus clair en lui et ma tâche n'en sera que facilitée. Ensuite, évidemment, je lui ferai contracter une obligation afin de le rendre docile...

— C'est fort bien, fort bien, mon maître. Tamkan est l'homme qu'il te faut. Bhoaz ne se méfiera pas de lui... Nous lui donnerons des vêtements, une monture, des armes et une bourse...

— Mmm !

— Je dois t'avouer que je nourrissais bien ce Tamkan, mon maître... Chaque jour, au lieu de pain et de soupe, je faisais porter par Jorkas trois belles tranches de viande, ou des volailles entières. Je m'étais dit qu'un tel homme ne devait dépérir. C'eût été dommage... Je comptais faire de lui un acteur de premier ordre. Tu en aurais eu la surprise...

— Tu es décidément un serviteur précieux, Phanloum, répliqua Glom. Tu es clairvoyant, intelligent... Un peu trop, peut-être. Un jour, je te ferai pendre ou je te donnerai à Rag'Enus.

Devant la mine ahurie de Phanloum, Glom se mit à rire.

— Rassure-toi, je n'ai pas l'intention de me passer de sitôt de tes services !... Et puis, ce qui me plaît le plus, en toi, c'est ton désintéressement. Tu ne ressembles pas à ce mendiant de Bam-Izar qui ne songe qu'à obtenir de moi des récompenses sous prétexte qu'il est

responsable de la salle des alchimistes !

Phanloum eut l'air embarrassé.

— C'est que... mon maître, pour cette fois, j'aurais aimé...

Il n'acheva pas sa phrase mais ses yeux se tournèrent vers le centre de la salle où s'ébattaient les filles et les garçons.

— Je vois, fit Glom. Mais tu as raison. Ton idée vaut une belle récompense. Tu peux les avoir tous les douze !

— Douze ? Oh ! Non, mon maître... Les filles seulement, si tu le permets...

— Pourquoi ? Les garçons ne sont-ils pas magnifiques eux aussi ?

— Certes, mais je préfère les filles...

— D'accord... Mais pour une nuit seulement !

Un éclair de joie traversa le conseiller. Quelle nuit il allait passer ! L'image de six corps alanguis autour de lui voila un instant le regard. Mais il ne perdit pas le sens de la réalité.

— Veux-tu que je fasse appeler Tamkan, mon maître ?

— Non. Attends encore un peu, rien ne presse. Il faut bien que je jouisse maintenant de ce spectacle... Va dire aux musiciens qu'ils reprennent tout depuis le début !

CHAPITRE II

TAMKAN

La pénombre dissolvait l'atmosphère de la cellule. C'était un réduit humide et nauséabond de deux mètres sur deux, aux murs lépreux, très hauts. Suspendue au plafond par des chaînes, une lampe à huile entretenait la vie d'une misérable petite flamme jaune. De la paille souillée recouvrait le sol de terre battue.

Il y avait huit jours que Tamkan partageait la cellule de Jakim-Le-Vieux. Sa vie aventureuse allait bêtement se terminer là, dans ce cachot pourri grouillant de vermine!... Lui qui avait parcouru des lieues et des lieues, allant par monts et par vaux, se trouvait maintenant privé de ce qu'il chérissait plus que tout au monde : sa liberté.

Alors qu'il traversait les terres de Glom-Le-Noir, il était tombé dans un piège tendu par cinq hommes. Ayant perdu son épée au cours de l'assaut, il s'était défendu à mains nues, étouffant le premier assaillant et brisant les reins du second.

Mais un troisième l'avait attaqué par-derrière, abattant sur sa nuque un énorme gourdin. Tamkan s'était effondré et on l'avait aussitôt enchaîné pour le conduire, sous la menace des armes, à Phanloum, le conseiller de Glom.

Ainsi l'avait-on jeté dans la cellule de Jakim-Le-Vieux, lui ayant ôté ses chaînes. Réveillé, il s'était révolté et avait essayé de défoncer la porte, mais celle-ci était faite de gros madriers renforcés par des lames de métal et par des clous de belle taille. Il était inutile d'insister. D'ailleurs, son compagnon de misère l'avait mis en garde contre les félins qui rôdaient en permanence dans les couloirs.

Huit jours...

Huit jours que Tamkan se morfondait dans cette immonde prison. Huit jours qu'il entendait les feulements des draks et des drevons, animaux d'une rare cruauté. Pourtant, il espérait mettre sur pied un plan qui lui permettrait de recouvrer sa chère liberté. Cet espoir lui était venu quand Jakim lui avait dit qu'il était un prisonnier privilégié puisqu'il recevait chaque jour de la bonne et belle viande au lieu de la ration habituelle.

Naturellement, Tamkan avait partagé ses repas avec son nouvel ami. Un homme curieux, ce Jakim. Au milieu de son front était incrusté un diamant magnifique qui lui formait comme un troisième oeil. Il était né comme cela, prétendait-il. Mais qui donc, sur Géade, pouvait connaître le temps de sa naissance ?

Jakim déclarait aussi être âgé de six cent douze ans. Mais, encore une fois, comment aurait-il pu connaître son âge exact ?

De fait, il paraissait très vieux. Son visage fané était à demi

caché par sa barbe blanche et par de longs cheveux qui ondulaient. Son regard, cependant, d'un bleu intense, demeurait vif, plein d'intelligence, et ses membres avaient gardé leur solidité de jadis... Les haillons qu'il portait étaient d'une saleté repoussante, mais qu'importait la mise puisque l'âme était belle !

Ce huitième jour ressemblait aux précédents. Une profonde amitié s'était établie entre les deux prisonniers, créant des liens étroits, favorisant les confidences.

— Ce que j'admire le plus en toi, dit Tamkan, c'est ta sérénité. Comment peux-tu... ?

— Je sais que je ne mourrai pas dans ce cachot, répondit Jakim. Un jour, je serai libre. Il ne peut en être autrement... Vois-tu, les secrets que je détiens ont leur vie, leur raison d'exister. Ce sont eux qui me donnent cette force.

Tamkan quitta le coin qu'il occupait, se dressa de toute sa hauteur, se gratta. La vermine avait envahi ses chausses et sa tunique. Il pesta :

— Ces saloperies vont nous dévorer vifs !

— Bah ! fit Jakim, on en prend l'habitude...

Tamkan fit jouer ses muscles, vint s'installer auprès du vieillard.

— C'est la première fois que tu me parles de tes secrets...

— Bien sûr ! Je voulais d'abord te connaître... Au début, je me suis méfié de toi. Principalement à cause du régime de faveur dont tu bénéficies. Glom est prêt à faire n'importe quoi pour obtenir de moi certaines révélations qui, croit-il, augmenteraient sa puissance. Il aurait pu t'envoyer dans le but de me faire parler...

— Tu me connais à peine.

— Sans doute, mais je suis sûr que je peux te faire confiance. Tu sais, on peut lire beaucoup de choses sur un visage. J'ai eu le temps de t'étudier, de te sonder, et je sais à présent que tu es droit, même si parfois tu montres ton mauvais caractère...

— Ah ! Tu sais cela aussi ?

Jakim acquiesça muettement, observa un instant de silence, regarda Tamkan comme s'il désirait le sonder une dernière fois. Le diamant qu'il portait au milieu du front sembla luire faiblement, mais probablement avait-il accroché la lumière jetée par la flamme de la lampe à huile...

— Les pierres parlent à qui sait les entendre, Tamkan... Elles sont partout mais encore faut-il savoir les distinguer des pierres vulgaires. Et les reconnaître ne suffit pas ! On doit les débarrasser de toute souillure afin de retrouver leur poli, on doit les chauffer entre les mains et les exposer au soleil. Ensuite, lorsque l'on sent qu'elles reprennent vie, on exerce sur elles la force de l'esprit afin qu'elles

révèlent les images du passé...

— Tu sais faire parler ces pierres, Jakim ? fit Tamkan étonné.

— Oui, mon fils, je sais faire ce que tu dis. Et d'autres choses également... Le temps s'est ouvert à moi. J'ai appris à voler sur ses ailes et à franchir à volonté les distances qui séparent les générations. Je suis... du moins j'étais un voyageur temporel...

La surprise cédait la place à l'émerveillement.

— Un voyageur temporel, murmura Tamkan. Mais pourquoi dis-tu : « J'étais ? » Aurais-tu perdu tout pouvoir ?

— Tant que je serai prisonnier, mes secrets ne me serviront pas, Tamkan, car rien ne se révèle dans l'obscurité. Seule la lumière du soleil me rendrait mes facultés... Ici, je ne suis qu'un vieil homme, rien de plus. Et c'est ce que Glom ignore ! Sans le feu solaire mon cristal ne peut vibrer et je ne possède aucun pouvoir !

— Tu veux dire que si tu étais libre tu saurais de nouveau voyager dans le temps et faire parler les pierres ?

— Tu as parfaitement compris... Mais ne te désole pas. Ce jour viendra. J'en suis persuadé ! Ces facultés qui sont miennes veulent vivre intensément. Mon cristal vibrera encore et je reprendrai mes patientes recherches pour découvrir le mystère des origines...

- J'aimerais t'accompagner, Jakim !

- Qui sait, mon fils ?

Jakim-Le-Vieux soupira puis se plongea dans ses réflexions ; réflexions interrompues par le feulement des draks et des drevons. Un feulement très particulier que Tamkan remarqua.

- On vient, déclara-t-il. Les bêtes sont agitées...

- Encore quelque prisonnier bon pour la torture, fit Jakim sur un ton dans lequel perçait une pointe de résignation. On vient rarement, ici... Les bruits, dans les couloirs, signifient toujours repas ou torture...

Les fauves grondaient, feulaient. Des pas se rapprochaient, mêlés à des éclats de voix, à des ordres jetés dans le brouhaha, et aux sifflements caractéristiques du bâton de maître de Jorkas. Ce dernier commandait aux animaux de rester calmes tout en usant de cette arme qui envoyait la douleur. Jakim en avait maintes fois senti la morsure. On aurait dit que la lanière d'un fouet le brûlait, lui déchirait la peau. Mais c'était pire encore car sous l'action de l'invisible feu le corps tout entier se contractait dans des spasmes douloureux...

Instant pénible pour les malheureux enfermés dans leur cachot. Qui venait-on chercher ? Quelles épouvantables tortures allait-on, une fois de plus, leur faire subir ? Pour leur arracher quels secrets ? Pour leur faire avouer quel crime ?

Tamkan sursauta lorsqu'il entendit la clé jouer dans la serrure. Il se releva vivement, muscles tendus, serra les poings, prêt à fondre

sur Jorkas dès que celui-ci apparaîtrait dans l'embrasement de la porte.

Le lourd panneau de bois pivota sur ses gonds. Jorkas était là, le corps moulé dans un habit de cuir noir serré à la taille par une large ceinture cloutée. Il avait l'air de ce qu'il était : un bourreau !

Levant son bâton de maître, il menaçait Tamkan. Derrière lui, trois énormes fauves grondaient, visiblement excités. Jorkas était en position de force.

- Tu vas sortir sans faire d'histoires, lança-t-il à Tamkan. Tu marcheras devant moi, je t'indiquerai le chemin... N'espère pas me fausser compagnie. Les prisons sont assez grandes pour t'y perdre, et de toute façon tu n'échapperais pas aux bêtes !

Malgré lui, Jorkas admira la splendide musculature du prisonnier. Mais il s'en voulut aussitôt. Un prisonnier était un prisonnier, donc un être inférieur qui ne méritait que le mépris.

- Je te préviens que si tu n'obéis pas aveuglément...

- Ferme ça, coupa Tamkan. Ton bâton te démange, hein ? Mais je ne te donnerai pas l'occasion de t'en servir ! Je ferai ce que tu voudras... Mais évite de me tourner le dos !

Un sourire effleura les lèvres de Jorkas. Ses yeux pétillèrent.

La montagne de muscles n'est pas trop bête, on dirait...

Il s'interrompit, agita son bâton.

- Il est vrai qu'avec ça on sait se faire obéir !... Allons ! Sors de là !

- Où vas-tu me conduire ?

- Tu le verras bien !

Jorkas s'écarta. Question muscles, la nature ne l'avait pas non plus délaissé mais il n'était tout de même pas de taille à se mesurer à Tamkan avec ses seules mains nues, aussi avait-il jugé plus sage de se placer hors de la portée de son prisonnier. Un bel homme, Jorkas, mais son visage était imprégné de cruauté, une cruauté que l'on retrouvait dans le regard d'acier de ses yeux.

Il referma la porte de la cellule, donna deux tours de clé. Deux draks et un drevon tournaient autour de Tamkan, ne cessaient de le flairer tout en grognant de dépit. Ils étaient de ces fauves qui tuent pour le plaisir de tuer, pour s'enivrer de l'odeur âcre du sang. Mais Jorkas était là, et ils le craignaient...

- Avance !

Non, Tamkan ne se risquerait pas à esquisser un seul mouvement de révolte. Même s'il parvenait à tromper Jorkas, il serait incapable de lutter contre les trois félins qui l'accompagnaient. Et il ne comptait pas tous les autres qui allaient et venaient dans les couloirs ! Mieux valait attendre une autre occasion.

- Tout droit !

Obéir était la seule solution du moment.

Dans les étroits couloirs les murs suintaient d'humidité et reflétaient la lumière dansante des torches. Des alcôves, des portes, à droite et à gauche. Dans chaque cellule, un homme ou une femme. Des êtres diminués, dépersonnalisés, des créatures qui eussent mille fois préféré la mort...

- Va jusqu'au bout ! Ensuite, tu prendras l'escalier !

Par Jakim, Tamkan savait que la salle des tortures se situait au même niveau que les cellules. Ce n'était donc pas là qu'il se rendait ! Mais si Jorkas n'avait pas l'intention de le conduire sur les lieux des supplices, quel était l'objet de sa mission ? Pour quelle raison était-il venu le chercher ?

Il s'interrogea en vain, jeta un coup d'oeil en arrière.

- Oui, ricana Jorkas, je te surveille ! Et mes petits amis également !

- Je t'ai dit que je resterais tranquille, riposta Tamkan.

- C'est ça ! C'est ça ! fit l'autre. En attendant, grimpe !... Et va doucement !

Ils se trouvaient au bas d'un grand escalier de pierre qui comptait au moins deux cents marches et qui s'élevait en colimaçon, s'enroulant comme un serpent autour d'un pilier central.

- Me diras-tu où tu me conduis ?

- Non ! Contente-toi d'obéir !

Tamkan se tut. Il remarqua que les félins étaient restés en bas. Il eut alors envie de se retourner brusquement et de plonger sur son geôlier. En faisant vite, il surprendrait certainement ce dernier...

Il hésita. Que ferait-il ensuite ? Ne risquait-il pas simplement de se faire reprendre ? Il ignorait tout de la Montagne Creuse. Que trouverait-il, là-haut ? D'autres félins?... Comment s'échapper dans ce cas ?

Il fallait attendre. Pour l'heure, il bénéficiait de la protection de Jorkas. Tant que celui-ci serait là, il n'aurait rien à craindre des draks et des drevons...

Et puis, sa curiosité s'était éveillée. On lui avait donné de bons repas, on ne le conduisait pas à la salle des tortures... Pourquoi ces différences ? Qu'attendait-on de lui ? Glom-Le-Noir ne s'imaginait quand même pas qu'il détenait des secrets ?

Lorsqu'il gravit la dernière marche, Tamkan s'arrêta devant une porte métallique. C'était peut-être l'occasion. Si Jorkas lui tournait le dos...

Mais non. Le responsable des prisons lui jeta une clé.

- Ramasse-la, et ouvre !

Pas si bête, le Jorkas. Sécurité oblige.

Tamkan s'exécuta, sans se presser toutefois. Il lança à son ennemi un regard de défi, se baissa, ramassa la clé et ouvrit la porte

qui grinça. Derrière, il y avait un autre couloir, un boyau taillé dans la pierre, un autre tentacule du labyrinthe souterrain.

- Avance ! ordonna Jorkas. A la première intersection, tu tourneras à gauche puis tu iras tout droit... Et ne fais pas le malin, j'ai toujours mon bâton !

- Tu n'as pas besoin de me le rappeler ! D'ailleurs, le fait que tu le fasses prouve que tu n'es pas sûr de toi!... Un jour, tu ne l'auras pas, ce fameux bâton. Evite alors de te trouver devant moi car je ne donnerai pas cher de ta jolie gueule !

Un sifflement déchira l'air. Tamkan poussa un cri et se raidit. Il crut une seconde qu'il recevait une lame chauffée à blanc dans la poitrine.

- Salaud !... Immonde porc !

- Avance ou je recommence !

Tamkan dut obéir sous la menace. Jorkas le tenait et bien. Ensemble, ils empruntèrent divers couloirs dans lesquels ils rencontrèrent des fauves que le maître des prisons calma de la voix. Ils montèrent aussi d'autres marches, passèrent d'autres portes. Tamkan pensa que la Montagne Creuse était immense.

- Arrête là ! dit tout à coup Jorkas. Au fond, là-bas, il y a un renforcement. Tu trouveras une porte qui n'est pas fermée à clé. Tu entreras !

Tamkan émit un petit rire.

- Tu m'abandonnes déjà ?

- Ne discute pas ! Va !

Comme Tamkan semblait le narguer, Jorkas dirigea vers lui la pointe de son arme, prêt à en user.

- Tu veux sans doute y goûter une seconde fois ?

Pour toute réponse, Tamkan cracha à la figure de son geôlier.

- Mais vas-y, salaud ! Qu'est-ce que tu attends ?

La main qui tenait le bâton se crispa. Mais Jorkas sut se dominer, ce qui fit apparaître un sourire de mépris sur les lèvres de Tamkan.

- On se reverra certainement, Jorkas ! Et les conditions ne seront plus les mêmes !

- C'est toi qui le dis !

Tamkan serra les poings. Il aurait voulu démolir sur place l'ignoble personnage mais il se contint, remit à plus tard sa vengeance.

Il tourna les talons et se dirigea vers l'endroit indiqué par Jorkas, se demandant ce que signifiaient tous ces mystères. Quand il atteignit le fond du sombre couloir, il se retourna, constata que son gardien n'était plus là. Un piège grossier.

Tamkan ne doutait pas que Jorkas avait simplement fait semblant de se retirer.

— Salaud ! murmura-t-il.

Il haussa les épaules et poussa la porte.

CHAPITRE III

UN PARADIS

Sous un ciel d'une extraordinaire limpidité vivait un jardin fait de mille essences prodigieuses, divinement ordonnées, qui composaient une palette de couleurs exceptionnelles. Des fleurs magnifiques, au calice duveteux, noyaient de mauve et de blanc tout une gamme de verts. Ici et là, tout n'était que vision paradisiaque. L'herbe était tendre, épaisse, et les myriades de fleurettes rouges au coeur jaune rehaussaient la finesse de ses tons smaragdins.

Les arbres balançaient mollement leurs branches comme pour adresser à celui qui venait de pénétrer dans le domaine quelque souhait de bienvenue. Quelques rochers épars, habillés de mousse blonde, complétaient le décor.

Tamkan regarda autour de lui avec effarement, avança lentement tout en cherchant le lien qui reliait le sombre royaume des prisons et cet éden dans lequel il se sentait étranger. Autour de lui voletaient des papillons. Des oiseaux de toutes tailles, aux plumes bigarrées, donnaient des concerts, et leurs chants se mêlaient à une mélodie que jouaient, quelque part, d'invisibles musiciens. Tout était paix, équilibre, harmonie.

Tamkan ne comprenait pas. Tout était tellement différent ! Et si beau ! Non, vraiment, son esprit refusait le passage brutal de l'obscurité à la lumière. Il continua néanmoins d'avancer, trouvant un chemin au coeur de la verdure. Se pouvait-il qu'il eût découvert là l'un de ces jardins enchantés dont parlaient certaines légendes ?

Il contourna un massif de buissons fleuris, fit encore quelques pas et s'arrêta, interdit.

Un peu plus loin, à quelque trente centimètres du sol, semblable à une fleur gigantesque, était posée une vasque en marbre rose. Et, alentour, une dizaine de jeunes filles nues paraissaient attendre un visiteur...

Dès qu'elles aperçurent Tamkan, elles allèrent à sa rencontre, d'une démarche légère et ondulante. Elles étaient toutes plus belles les unes que les autres, et leur sourire découvrait des dents comparables à des perles.

Tamkan, incapable d'articuler le moindre mot, les laissa approcher. La surprise, mêlée à l'émotion, le privait momentanément de l'usage de la parole... Des créatures aussi pures ne pouvaient appartenir qu'au royaume des rêves. Pourtant, Tamkan se dit qu'il était bien éveillé, que ces filles étaient faites de chair et qu'elles étaient là pour lui. Rien que pour lui...

Il se sentit gauche, sale, parfaitement dégoûtant. Il sentait

mauvais. Ses misérables vêtements étaient imprégnés de l'odeur qui régnait en permanence dans les prisons.

Un instant, il voulut fuir pour ne pas imposer aux filles sa présence nauséabonde, mais il subissait maintenant l'effet d'un charme exquis qui transformait sa nature profonde.

Déjà, sans cesser de sourire, deux sylphides le déshabillaient. Leur visage n'avait subi aucune altération. L'odeur, pourtant, était telle qu'elles auraient dû faire la grimace... Mais non. Elles souriaient de toutes leurs dents. Leurs gestes étaient doux, gracieux, délicats. On aurait dû qu'elles exécutaient quelque rite ancestral, agissant en prêtresses d'un dieu inconnu. Les autres assistaient à la scène sans se départir de leur expression angélique.

Lorsque Tamkan fut nu, ce fut une explosion de joie. Elles l'entourèrent, riant franchement, et l'entraînèrent vers la vasque dans laquelle elles entrèrent avec lui. Elles entreprirent alors de le baigner, toutes également empressées, leurs doigts fins glissant sur la peau de l'homme.

Le bain aussi ressemblait à un rite. Les filles se relayaient, prodigues de caresses, éveillant les sens de Tamkan. Comment eût-il résisté avec cette nuée de beautés autour de lui ? Sa virilité, depuis longtemps révélée, faisait l'objet de murmures. Les caresses et les attouchements se précisaient...

Tamkan voulut attirer à lui l'une des filles mais, souple comme l'anguille, elle se déroba. Peu à peu, le bain se transformait en jeu, en agaceries de toutes sortes. Les rires et les cris joyeux fusaient tandis que Tamkan, le ventre en feu, tentait de saisir l'une de ces délicieuses créatures. Mais il se piquait au jeu, retardant le moment où, d'une détente mieux calculée, il emprisonnerait une fille dans ses bras.

Un choix difficile. Brune ou blonde ? De quelle couleur seraient ses yeux ? Auraient-ils la profondeur de la nuit ou celle de l'océan ? Auraient-ils la transparence du ciel ou le vert de la noisette?... Toutes possédaient des formes parfaites. Rien, à priori, ne les départageait. Elles tournaient autour de Tamkan, lui envoyant des gerbes d'eau, l'invitant à les attraper.

Soudain, il bondit hors de la vasque comme s'il se désintéressait du jeu. Comme il l'escomptait, il eut aussitôt toutes les filles derrière lui. Alors, il se retourna vivement, ouvrant les bras, et attrapa celle qui avait mis le plus d'ardeur à le poursuivre. Elle n'eut pas un seul mouvement pour retenir son élan. Son corps devint souple et épousa étroitement celui de Tamkan.

— Comment t'appelles-tu ? demanda le paladin.

— Mon nom est Atinya, répondit la jolie blonde aux yeux clairs.

Elle se lova un peu plus contre lui, lui dédia un sourire qui

n'avait plus rien d'innocent puis jeta un regard en direction de ses soeurs.

— Nous sommes toutes à toi, fit-elle.

C'était incontestablement une chose très agréable, mais, tout puissant qu'il fût, Tamkan ne se voyait guère donnant satisfaction à toutes les sylphides de l'éden !

Il serra Atinya contre lui, l'embrassa. Tous deux roulèrent dans l'herbe et ne tardèrent pas à être rejoints par les autres...

*

* *

Après avoir vécu l'ivresse de l'amour, ivresse plusieurs fois renouvelée en compagnie de femmes non moins désirables que la blonde Atinya, Tamkan avait oublié les mauvais moments passés dans sa cellule. Pourtant, l'esprit à présent libéré des élans du physique, il se posait de nouveau bon nombre de questions.

Il refusa d'interroger ses jolies compagnes dont certaines, encore passionnées, se donnaient mutuellement du plaisir. Ce qui lui arrivait n'était certes pas gratuit ! Après avoir bénéficié d'un régime de faveur, voilà qu'on lui permettait de goûter aux délices du paradis... Cela le troublait profondément.

Atinya, qui s'était retirée, revint avec trois de ses semblables. Elles portaient des plateaux garnis de viandes rôties, de fruits, de sucreries et de carafes pleines de vin. Tamkan n'osait croire que tout cela était réel. Pourtant ce n'était pas un rêve qu'il vivait. Il sentait encore sur ses lèvres les baisers brûlants des filles, se rappelait le contact soyeux de leur peau, les étreintes...

Les plateaux furent déposés devant lui. Il mangea de bon appétit, non sans penser toutefois que ces dispositions princières devaient cacher quelque piège.

Pourquoi l'avait-on enfermé pour le conduire ensuite dans un lieu qui exhalait le charme et la volupté ?

Il mangea et but à volonté. Repus, il s'allongea, se dit qu'il avait certainement un peu trop forcé sur le vin car la tête lui tournait. En cet instant, il eût aimé dormir. Mais il était écrit qu'il n'en resterait pas là. Sur un geste de la blonde Atinya, deux filles s'approchèrent de lui. Elles avaient dans les mains de minuscules récipients remplis de parfums très subtils. Elles le parfumèrent donc, poursuivant le jeu des caresses en insistant particulièrement au voisinage des zones érogènes.

Tamkan ne put s'interdire de songer que ces filles connaissaient admirablement le corps humain et qu'elles étaient expertes dans l'art de donner du plaisir... Et il ne s'en plaignit pas, naturellement !

Tandis que des mains habiles couraient sur sa peau nue, il tentait de deviner les plans de Glom-Le-Noir. Car, de toute évidence,

un tel cérémonial ne constituait qu'un prélude... A quoi ? A quelle suite ? Tamkan n'avait rien à offrir puisqu'il ne possédait rien. Et il ne détenait aucun secret. Dans ce cas, pourquoi le maître de la Montagne Creuse le traitait-il en puissant seigneur ?

Il avait le sentiment de tourner en rond. Toujours les mêmes questions qui n'obtenaient jamais de réponses. Cet endroit lui-même n'était-il pas étrange ? Comment une telle luminosité pouvait-elle exister au coeur de la Montagne ? Comment ces essences parvenaient-elles à pousser ?

Atinya le tira de ses réflexions. On lui apportait de somptueux vêtements. Une tunique violette, au col large frangé d'or, des chausses de même couleur, ainsi qu'une paire de bottes courtes faites avec la peau d'un drevon.

Tamkan se vêtit, mit la ceinture de cuir qu'on lui tendait, remarqua que la boucle était en or.

L'une des reines du paradis le pria de s'asseoir et entreprit de coiffer ses cheveux bruns qui descendaient bas sur la nuque. Il eut droit également à quelques compliments sur sa tenue ainsi que sur la façon dont il avait honoré plusieurs filles... Des compliments que Tamkan sut élégamment retourner.

Alors, il lui sembla que la luminosité n'était plus la même. Autour de lui, le décor se modifiait, devenait terne. Les buissons fleuris s'estompaient pour s'effacer totalement...

Ce n'était plus le paradis.

Le ciel avait disparu. Il ne resta bientôt que quelques arbres, de l'herbe, des rochers couverts de mousses. La vasque était toujours là, les filles également, mais Tamkan ne reconnaissait plus cet endroit qui l'avait plongé dans une douce béatitude. Il se trouvait maintenant dans une salle immense, dans une sorte de serre éclairée par des faisceaux lumineux qui jaillissaient de secrètes alcôves.

Incompréhension. Déception aussi...

— Jorkas va venir te chercher, annonça Atinya.

— Jorkas ? fit Tamkan en plissant son front. Que me veut-il encore ?

Le seul nom du responsable des prisons avait ramené le paladin à la réalité du moment.

— Il doit te conduire auprès de Glom...

Tamkan soupira.

— C'est bon ! fit-il.

Puis, se tournant vers la jeune fille :

— J'espère que nous nous reverrons...

— Je l'espère aussi, murmura-t-elle.

Au ton de sa voix, il comprit qu'elle était sincère.

Jorkas ne tarda pas à apparaître. Lorsqu'il aperçut Tamkan, il afficha une mine de contrariété. Il paraissait assez évident que la façon dont on avait traité son prisonnier lui déplaisait fortement, et que c'était à contrecœur qu'il exécutait les ordres de Glom.

Tamkan, qui le dominait d'une bonne tête, se dressa, le toisa, le visage plein de mépris, un sourire ironique flottant sur ses lèvres, un sourire qui avait déjà le goût de la revanche.

— Allons, Jorkas ! Conduis-moi devant ton maître !

C'était plus un ordre qu'une invitation. Les filles pouffèrent.

Se sentant ridicule, Jorkas serra son bâton de maître mais n'osa pas s'en servir. Ce n'était pourtant pas l'envie qui lui manquait ! Que n'aurait-il pas donné pour faire subir à Tamkan une bonne séance de tortures !

Profitant de la situation, le paladin lança :

— Plus vite, Jorkas ! Je suis pressé !

Le geôlier lui décocha un regard haineux, jura intérieurement que son prisonnier paierait cher son insolence, et cela à la première occasion.

Des escaliers. Des couloirs. Des portes.

Ils débouchèrent bientôt dans la salle où trônait Glom-Le-Noir. Près du maître se tenait Phanloum ; Phanloum qui souriait, les lèvres retroussées sur de mauvaises dents.

Sur un geste de Glom, Jorkas se retira.

— Voici Tamkan, mon maître, dit Phanloum en descendant les trois marches pour aller se placer auprès du prisonnier. Tu vois que je n'ai pas exagéré !

Glom approuva d'un signe de tête. Il semblait satisfait.

— Que veux-tu de moi, Glom ? demanda Tamkan. Toutes les sollicitudes dont j'ai été l'objet m'inclinent à penser que tu attends un service quelconque... Mais je dois te prévenir que je suis paladin et que je n'ai nulle fortune. De mes voyages, je n'ai acquis qu'un peu d'expérience. Je ne détiens aucun secret !

Le maître de la Montagne creuse l'avait écouté sans broncher. Il voulut faire sentir à Tamkan qu'il était de plein droit le seigneur des lieux, aussi différa-t-il sa réponse. Il se contenta de scruter le prisonnier, de le jauger, de l'évaluer comme s'il n'avait eu devant lui qu'une vulgaire marchandise.

Le procédé déplut à Tamkan. Toutefois, il ne fit aucune réflexion, se contenta d'attendre le bon vouloir du maître.

Mais Glom s'adressa à son conseiller.

— Il pourrait convenir, en effet... Il n'est pas d'une beauté surprenante, mais il est fort et jeune...

Il détailla encore son prisonnier puis consentit à lui adresser la

parole.

— Tu as certainement entendu parler du Livre de Bhoaz, commença-t-il.

— Je connais son existence, mais qui ne la connaît pas ?

— Hum ! Tu as raison... Sais-tu où il se trouve ?

— Tout le monde sait qu'il appartient à Bhoaz dont le royaume est le Pays-de-Brume ! Me prendrais-tu pour un ignorant?... Tu voudrais peut-être également que j'aille te le chercher ?

— C'est exactement cela !

— Tu te moques de moi, Glom ! Jamais personne ne s'emparera du Livre de Bhoaz !

— Toi, tu le feras ! Tu auras une monture, des armes, une bourse...

— Absurde !

— C'est un ordre, Tamkan ! jeta Glom.

Il y eut un court silence.

— Soit ! Admettons que j'accepte... Ne crois-tu pas que je profiterai de l'occasion pour fuir ?

Glom ricana.

— Si ce n'est que cela, je suis tranquille. Je me porte garant de ta fidélité !

— Vraiment ? Et comment peux-tu en être aussi sûr ?

— Tu ne me connais pas ! Je te ferai contracter une obligation !

— Une obligation?... Tu détiens donc ce pouvoir ?

Glom se mit à rire.

— Et bien d'autres ! répondit-il. De toute façon, tu n'as pas le choix. Ou bien tu me sers, ou bien je te laisse moisir en prison !

Nullement impressionné par la menace, Tamkan sourit.

— Supposons... Supposons que je revienne avec le Livre de Bhoaz. Quel avantage en retirerai-je ?

— Tu me serviras ! fit Glom avec emphase. Me servir est un honneur et un privilège ! Et puis, tu seras riche ! Tu auras le droit de retourner dans la salle des songes avec Atinya...

Une ombre passa dans le cerveau de Tamkan. Imbécile qu'il était ! Cette fille n'était qu'une prostituée. Et les autres également ! Toutes à la solde de Glom-Le-Noir ! Dévouées à ses ordres...

— Cela n'a pas l'air de te faire plaisir, dit le maître de la Montagne Creuse.

— Ce n'est pas cela...

— Je te confierai aussi des responsabilités ! Jorkas me déplaît de plus en plus et...

— Arrête ! Si c'est pour me proposer sa place, inutile de continuer ! Sache que je ne désire pas te servir, Glom, et encore moins

devenir un geôlier ! Je n'ignore pas le sort des malheureux qui croupissent dans tes maudites prisons ! Je n'ignore pas non plus les tortures que tu leur fais subir dans le but de leur arracher leurs secrets!... Et tu voudrais que je t'aide dans cette sale besogne ? Non, Glom ! Ce que je veux, c'est ma liberté. Je ne désire rien d'autre !

Glom prit un air faussement étonné.

— Ta liberté?... Qu'en feras-tu ?

— Cela me regarde !

— Mais, pour avoir le sentiment d'exister, il faut appartenir à une société, adhérer aux idées de cette société, se placer dans une hiérarchie qui...

— Voilà bien ce qui me gêne ! Riposta Tamkan. Je ne veux pas appartenir ! Je ne veux pas recevoir les idées des autres ! J'estime que je vaudrais autant que n'importe quel membre de n'importe quelle société. Je veux penser et agir seul ! C'est ce que j'appelle la liberté ! Le reste n'est que de la fange !

Glom plissa les yeux, réfléchit, échangea un regard avec son conseiller, soupira. Tamkan et lui ne parlaient pas le même langage. Mieux valait couper court.

— Très bien!... Apporte-moi le Livre de Bhoaz et tu seras libre !

— Pas possible ? Je serai libre?... Et quelle garantie m'offres-tu ?

— Tu as ma parole !

Tamkan éclata de rire.

— Ta parole ? fit-il. Tu peux te la mettre où je pense!... Ta parole ! Comme si cela devait suffire ! Je n'ai aucune confiance en toi, Glom ! Mais vraiment aucune !

Indigné, Phanloum allait appeler la garde mais Glom, devinant ses intentions, l'arrêta d'un geste.

— Inutile... Il y a mieux à faire ! Je crois qu'un séjour en un certain lieu aiderait notre ami à réfléchir avant de parler ! Il oublie un peu trop le respect qu'il me doit... Qu'en penses-tu, Phanloum ?

Le conseiller s'empressa naturellement d'approuver la décision de son maître. Il l'aurait fait même s'il n'avait pas été d'accord avec lui. Il n'oubliait pas la récompense promise...

— Je vais faire venir Hos et Tagal, mon maître. Tous deux conduiront Tamkan là où tu sais.

Ayant dit cela, Phanloum disparut pour revenir quelques instants plus tard, accompagné de deux colosses armés de bâtons de maître.

— Emmenez-le ! jeta Glom.

Tamkan fit face, prêt à bondir. Mais il reçut coup sur coup le feu invisible dans la poitrine. Il tomba à genoux, souffrant atrocement.

On le laissa se tordre de douleur. Incapable de lutter, il fut contraint de suivre ses bourreaux.

— Amuse-toi bien ! lui lança Glom.

Déjà, Tamkan s'en voulait de n'avoir pas su se dominer, de n'avoir pas su dissimuler ses sentiments. Il aurait dû ruser, feindre la soumission. Mais il était trop tard. Le mal était fait...

CHAPITRE IV

CAUCHEMAR

Hos et Tagal, encadrant Tamkan, s'enfonçaient dans la pénombre des couloirs. Il fallait avoir longtemps vécu dans le sein de la Montagne Creuse pour connaître le labyrinthe, car tous les boyaux creusés dans la pierre se ressemblaient. Tamkan aurait pu se perdre mille fois avant de trouver une sortie, en supposant qu'il l'eût trouvée ! Malgré son désir de vengeance, il jugea sage de n'opposer aucune résistance aux deux gardes qui le guidaient.

On l'emmenait. Certainement dans la salle des tortures. Mais si tel était le cas, il se défendrait... S'il pouvait s'emparer d'une arme ou d'un objet quelconque capable d'en faire office, Hos et Tagal ne pèseraient pas lourd. En agissant vite, il conservait une chance de s'en tirer. Après, il improviserait. De toute façon, tout valait mieux que la mort.

La suite des événements ne se déroula pas comme il l'espérait. Hos aboya un ordre et poussa rudement le prisonnier, ayant ouvert une porte qui donnait sur une salle envahie par les ténèbres. Surpris, le paladin perdit l'équilibre et tomba sur les marches d'un escalier de pierre. Il roula plusieurs fois sur lui-même, ne parvenant pas à freiner sa chute. A trois ou quatre reprises, sa tête heurta durement une marche. Il s'écorcha les mains, les coudes et les genoux.

Ce fut à peine s'il entendit la lourde porte se refermer. Quand il put se remettre debout, il resta immobile quelques instants, tâchant de deviner dans quel endroit il se trouvait. Une odeur pestilentielle, qui contenait les émanations de la pourriture et celles de la moisissure, stagnait, incroyablement forte, insupportable. Tamkan avait le sentiment d'être tombé au beau milieu d'un charnier.

Autour de lui s'imposait le silence. Un silence sépulcral qui faisait corps avec l'odeur de tombeau qui emplissait les lieux.

Ecoeuré, Tamkan se risqua néanmoins à descendre les dernières marches mais s'arrêta presque aussitôt, ayant cru percevoir un bruit déliquescent qui accompagnait une sorte de murmure confus. Prêtant l'oreille, il s'adossa à la paroi qu'il avait à sa gauche et attendit. Puisque l'inconnu et lui, une fois de plus, se retrouvaient face à face, mieux valait qu'il prenne les plus élémentaires précautions afin de parer à toute éventualité. Il avait noté que l'escalier ne comportait pas de rampe, frémit en pensant à la chute qu'il aurait pu faire. Heureusement, les marches étaient suffisamment larges...

Les ténèbres étaient totales. Tamkan ne distinguait rien. Pas la moindre lueur. Il n'était rien d'autre qu'un aveugle.

A défaut de voir, il écoutait.

Aucun feblement. Aucune respiration rauque. Ce domaine

n'était pas celui des draks et des drevons.

Pas un bruit.

Il décida de poursuivre. Une marche, deux, trois... Nouvel arrêt commandé par l'imprévu. L'escalier continuait à descendre mais il s'enfonçait sous l'eau. Une eau putride, épaisse, gluante. Une eau qui aidait à la décomposition rapide des matières qu'elle noyait. Un cloaque immonde !

Il était inutile d'aller plus loin. Tamkan demeura sur place, s'assit sur l'une des marches, décidé à attendre patiemment le moment où l'on viendrait le rechercher. Car il ne doutait pas du retour de Hos et de Tagal. Glom avait besoin de lui et ne le laisserait pas croupir dans ce trou puant.

Une nouvelle fois le paladin s'en voulut de n'avoir pas déployé davantage de diplomatie à l'égard du maître de la Montagne Creuse. Il aurait pu manoeuvrer, ménager Glom pour mieux le surprendre ensuite. Au lieu de cela, il avait livré sa pensée brute, n'avait pas hésité à insulter celui auquel il aurait dû marquer une certaine déférence... Imbécile qu'il avait été ! A présent, il était bien avancé ! Combien de temps passerait-il dans ce cul-de-basse-fosse ?

Un bruit feutré mit tous ses sens en alerte. Il avait bien entendu. Cela n'avait été qu'un imperceptible frôlement mais celui-ci ne lui avait pas échappé...

Un rat?... Des rats ?

Une succession de clapotis visqueux s'élevèrent. Il y avait quelque chose dans l'eau. Quelque chose qui se déplaçait avec lenteur, et même avec hésitation semblait-il... Sur la défensive, Tamkan se redressa, retint sa respiration afin de mieux percevoir des bruits qu'il cherchait à identifier. Son arrivée, à coup sûr, avait dérangé l'hôte de ce cachot...

Encore des clapotis, accompagnés de vagues murmures. On chuchotait, non loin de l'endroit où se tenait le paladin. Mais il n'y avait dans cette confusion étouffée aucune phrase distincte, aucun mot clair. Pourtant, Tamkan était prêt à le jurer, on parlait à quelques mètres de lui...

Qui parlait ?

Etait-il possible qu'il y eût là aussi de malheureux prisonniers?... Pourquoi non, finalement ? Glom était assez inhumain pour avoir jeté là ceux qui refusaient de le servir !

L'attaque eut lieu avec la rapidité de l'éclair. Une masse gluante s'abattit sur Tamkan, une masse qui possédait des bras, des mains et des griffes. Les cris avaient remplacé les chuchotements et cent bouches avides mordaient le paladin.

Ce dernier, au comble de l'horreur, se rendit compte qu'il avait affaire à des créatures humaines, à des êtres sans force, à la chair

flasque ; des femmes et des hommes qui pourrissaient tout vif !

Affamés, ils se ruaient sur Tamkan, s'accrochaient à lui comme des sangsues, lui infligeaient de cruelles morsures. Mais les coups pleuvaient. Le géant repoussait ses assaillants, les envoyant plonger dans l'eau épaisse. Il frappait comme un sourd, défendant sa vie avec une énergie qui décuplait sa force.

Mais les créatures des ténèbres étaient nombreuses. Elles grouillaient comme la vermine qui hantait les prisons. Repoussées, elles émergeaient, nues, poisseuses, couvertes de détritux et de lambeaux de vase, et revenaient à la charge, usant leurs dernières forces contre un ennemi qui servirait de repas s'il succombait !

Tamkan se battait avec rage, ses poings fracassant des mâchoires ou des côtes, brisant des bras et des jambes. Plus encore que l'odeur écoeurante du cachot, l'haleine fétide des monstres-humains l'incommodait. Il imaginait ces derniers avec une face rongée, une langue bleue et gonflée, une bouche sans lèvres qui laissait apparaître des dents noires et des gencives sanguinolentes, avec des membres grêles à demi gangrenés... Sans doute valait-il mieux qu'il ne les vît pas ! Mais il les touchait, devinait leurs infirmités, leurs blessures, leurs plaies... Il domptait sa répulsion, cognait sans interruption.

La cave, qui devait être immense, retentissait de cris et de grognements, de bruits de chutes et de plongeons. Parfois, quelques mots distincts perçaient le brouhaha. Des mots qui traduisaient toujours l'idée de mort. Cependant, les habitants du cloaque ignoraient à qui ils avaient affaire. Ils commençaient seulement à comprendre que Tamkan possédait une force herculéenne. Malgré cela, ils n'abandonnaient pas. Les « maîtres du dessus » leur avaient jeté de la nourriture vivante de la même façon qu'ils leur jetaient des déchets. Cette fois, ce serait un véritable festin.

Les plongeons se succédaient à une cadence rapide, ponctués par des cris de douleur. Toujours adossé à la paroi, Tamkan faisait face, essayant d'échapper aux griffes et aux morsures. Déjà, ses vêtements souillés étaient déchirés. Des dents se plantaient dans sa chair. A ce rythme, il ne tiendrait pas très longtemps malgré la puissance de ses muscles. Ses assaillants étaient trop nombreux pour qu'il espère les éliminer tous. Il frappait et frappait encore, démolissait l'ennemi qui s'abattait en grappes, qui le harcelait. Il cognait, se dérobait sans cesse, faisait des ravages dans les vagues successives.

Il haletait, désespérait de voir la fin d'un combat qui, dans l'obscurité, prenait des dimensions insoupçonnées. Des os craquaient. Des hurlements s'ensuivaient. Au bas des marches, dans l'eau fangeuse, d'autres créatures attendaient patiemment leur tour, prêtes à se lancer à la curée. Il était probable qu'elles étaient toutes plus ou moins

nyctalopes, ce qui aggravait encore l'inégalité du combat. Mais Tamkan tenait, décidé à lutter jusqu'à l'épuisement total.

Cris d'encouragement ou de douleur. Hurllements de rage ou de dépit. Ahans. Des mots. Faim. Tuer. Manger... Des ordres lancés par des voix curieuses, des voix dont on ne savait si elles étaient masculines ou féminines. C'était une armée de spectres et de zombies qui s'attaquait à un homme sain, fait de chair et de sang. Une proie rêvée !

*

* *

Peu à peu, le paladin faiblissait. Ses coups étaient moins durs, moins précis. Il y avait plus d'une heure qu'il se débattait, qu'il tentait de se soustraire à l'infâme marée. Mais il devait donner le change. Ses ennemis ne devaient pas se rendre compte de son épuisement. Il lui fallait tenir encore, se débarrasser de toutes ces sangsues.

Mourir, il le voulait bien. Mais pas dans de telles conditions !

Les coups redoublèrent. Tamkan se disait qu'il avait très certainement tué, du moins blessé, une bonne trentaine de créatures. Les autres s'incrustaient, animées d'un seul désir motivé par la faim... En d'autres temps, elles s'entre-tuaient, se disputant les reliefs de repas et les déchets qu'on leur jetait. Cette fois, le repas était exceptionnel, aussi celui-ci avait-il mobilisé les ardeurs dans une action commune.

Exacerbé, harcelé sans cesse, le paladin ne s'accordait pas une minute de répit. Chaque fois qu'il se sentait tiré par les jambes, il abattait ses poings serrés sur la tête de ses assaillants. Ceux-ci, depuis le début, cherchaient à le faire basculer, à l'entraîner dans l'eau boueuse. Là, il aurait été plus vulnérable. Mais Tamkan était solide comme le roc sur lequel il s'appuyait. Cette tactique interdisait à quiconque de l'attaquer dans le dos.

Les créatures étaient de nombre et elles se relayaient. Monstre démultiplié à l'énergie inépuisable, elles s'acharnaient sur leur proie, essayant encore, dans une tactique immuable, de lui faire perdre l'équilibre. Elles y parvinrent au prix de l'effort et de la persévérance.

Tamkan tomba, chercha aussitôt à se relever, n'y parvint pas. On le poussa alors dans l'eau tandis que s'élevait un cri de victoire.

Il faillit vomir. Les larmes lui vinrent aux yeux.

Fou de rage, il étrangla le premier homme qui fut sur lui, chercha à s'esquiver et à reprendre sa place dans l'escalier. On l'encerclait, on l'attaquait de tous les côtés à la fois. Pour éviter toute prise, il tournait sur lui-même, distribuant des coups qui tuaient la plupart du temps. Pris individuellement, ses ennemis étaient faibles. Leurs os ne résistaient guère...

Voyant qu'il ne tirait aucun avantage à se battre de cette façon, Tamkan eut l'idée d'avancer plus loin. D'une souple détente, il

s'arracha tant bien que mal au cercle des zombies, chercha un endroit où l'eau était plus profonde. Avantage par sa taille, il serait, pensait-il, plus apte à se défendre. Mais ses ennemis, ayant flairé la manoeuvre, se liguerent aussitôt pour l'immobiliser.

Si seulement il y avait eu de la lumière !

Habituées depuis des années à vivre dans les ténèbres, les créatures s'accommodaient fort bien de cet état. En revanche, pour Tamkan, cela créait un handicap sérieux car il se trouvait dans l'impossibilité de prévoir les attaques et donc de jouer l'esquive. Il ne pouvait espérer qu'en son système de défense.

Et il y avait une chose à laquelle il n'avait pas pensé : l'attaque sous l'eau ! Et c'était précisément ce que les habitants du cloaque étaient en train de faire ! Dans ces conditions, Tamkan allait rapidement succomber car ses mouvements, freinés par l'élément liquide, ne posséderaient plus la même force !

Rusées, les créatures savaient ce qu'elles faisaient en l'entraînant dans l'eau. Elles entravaient sérieusement les efforts que le paladin faisait pour leur échapper. Progressivement, elles l'épuisaient et auraient en définitive le dessus. Cela, Tamkan, ne l'ignorait pas, aussi tentait-il l'impossible pour se frayer un chemin et regagner l'escalier.

Cependant, il devait admettre qu'il était tenu en échec, et constater qu'il faiblissait de plus en plus. L'hydre humaine qui le convoitait ne le lâchait pas. Tantôt pieuvre, tantôt monstre griffu, elle renouvelait ses assauts et ne se calmerait que lorsque sa proie aurait définitivement cessé de vivre !

Tamkan vacilla, glissa sur le fond vaseux, faillit tomber, rétablit de justesse son équilibre en prenant appui sur l'une des créatures. Le combat ne durerait plus très longtemps...

Soudain, comme à travers un brouillard, il aperçut deux flammes dansantes. Les créatures poussèrent un grand cri et s'immobilisèrent. Puis Tamkan les vit reculer, bras levés, repliés sur leurs yeux. Des êtres affreux, horribles ! Des êtres qui étaient tels qu'il les avait imaginés ! Des parodies d'hommes et de femmes, d'une saleté repoussante, d'une effroyable maigreur, à la peau rongée, couverte de cicatrices, de blessures, de plaies qui suintaient de pus...

Ils reculaient en gémissant, se retirant lentement, comme à regret, mais aussi désespérés de constater que leur proie leur échappait. Leurs yeux ne pouvaient supporter la lumière que jetait la flamme des torches. Ils s'éloignaient, recherchant l'obscurité dans le fond de l'immense cave, laissant Tamkan épuisé, haletant, couvert de peaux issues de tout ce que l'eau avait décomposé...

Là-bas, au milieu de l'escalier, une torche dans une main, un bâton de maître dans l'autre, se tenaient Hos et Tagal.

Le cauchemar s'achevait.

CHAPITRE V

LE RÉPIT

Tamkan avait été reconduit dans sa cellule sans ménagement aucun. Épuisé, mordu cruellement, griffé, écorché, sale, il s'était laissé tomber sur la paille et n'avait pas tardé à s'endormir. Le voyant arriver dans cet état, et croyant qu'il revenait de la salle des tortures, Jakim ne lui avait posé aucune question. Il avait simplement examiné les petites plaies qui apparaissaient aux endroits où les vêtements étaient déchirés. Rien de bien grave, mais cela pouvait s'infecter.

Ce qu'avait vécu Tamkan dépassait sans doute en horreur les inventions diaboliques des bourreaux. Mais il était sauvé. C'était avec un grand soulagement qu'il avait vu Hos et Tagal venir à point nommé pour le tirer des mains des zombies. Comment appeler autrement des créatures plus mortes que vives ?

À son réveil, Tamkan trouva Jakim-Le-Vieux à son chevet. Du plat de la main, il se frotta d'abord le visage comme pour chasser ses mauvais souvenirs. Des sensations épouvantables vinrent, pêle-mêle, déferler dans son cerveau. Il lui serait difficile d'oublier l'indicible cauchemar.

Enfin ! Un visage ami...

Tamkan, sans y avoir été invité, raconta en détail tout ce qui lui était arrivé depuis l'instant où Jorkas, le responsable des prisons, était venu le chercher. Les couloirs, l'éden, les filles, Atinya, la rencontre avec Glom, puis le cul-de-basse-fosse, l'enfer...

Le vieux l'écouta sans l'interrompre puis, lorsqu'il eut terminé, il lui demanda :

— Que comptes-tu faire, à présent ?

Tamkan se dressa à demi, devina que Jakim était prêt à l'aider par ses conseils.

— Glom reviendra à la charge, répondit-il. Il n'abandonnera pas son projet ! Mais je n'accepterai pas ! S'il entrait en possession du Livre de Bhoaz, en supposant que je réussisse à le lui apporter, il n'en serait que plus grand, plus fort ! Et cela, je ne le désire à aucun prix ! C'est un être abject ! Un tyran !

Jakim fixa un instant ses mains aux doigts noueux et déclara :

— Hélas ! Glom est puissant, mon fils... Trop puissant pour qu'on lui résiste ! Tu en as eu la preuve. Il est capable d'offrir des merveilles pourvu qu'on le serve, mais il est également impitoyable dans le cas contraire. C'est ce qu'il a voulu te faire comprendre!... Une chance de quitter la Montagne Creuse t'est offerte. Ne la laisse pas passer !

— Tu voudrais que je serve Glom ?

— D'une certaine manière, oui.

— Mais... ce serait... C'est inconcevable !

— Pas autant que tu le crois. Quitte d'abord la Montagne Creuse. C'est ce qui importe le plus !

— Je la quitterai pour y revenir, Jakim ! Glom m'obligera à lui être fidèle. Il possède ce pouvoir ! Si je lui résiste, au contraire, il lui sera impossible de me faire contracter une obligation puisque, comme tu le sais, il importe que... disons la victime soit consentante.

Jakim baissa la tête, soupira.

— Evidemment, murmura-t-il.

Puis, plus haut :

— Il faut néanmoins accepter la mission qu'il désire te confier !... Le monde est grand et plein de choses inconnues. Peut-être parviendras-tu à te libérer de ton obligation, soit par tes propres moyens, soit avec l'aide d'un seigneur plus puissant que Glom!... Il faut croire, mon fils, et toujours espérer en l'avenir.

Tamkan s'enferma dans la réflexion, pesa le pour et le contre. Ce que disait son compagnon de misère était juste. Cependant, il lui fallait se résoudre à servir un personnage qu'il haïssait.

A quoi ressemblerait demain s'il refusait la mission ? Que serait l'avenir ? Toute une vie dans une cellule!... Mais il y avait l'extérieur, l'air libre. Le voyage au Pays-de-Brume ne serait peut-être qu'un simple sursis, mais peut-être aussi une occasion d'être libre. Comment savoir ?

Tamkan tournait et retournait les questions. Ecouter Jakim ? Pourquoi pas ? Le vieux avait de l'expérience et connaissait beaucoup de choses... Mais c'était servir Glom ! Et le servir bien !

Il fallait trancher. Il choisit.

— De toute façon, déclara-t-il, je reviendrai ! Je reviendrai plus fort que Glom ! Et je l'écraserai comme une vulgaire punaise !

Jakim eut une moue dubitative mais accepta l'augure.

— Sais-tu ce que contient le Livre de Bhoaz ? demanda Tamkan.

— Oui, répondit le vieux. Tout le passé de Géade est contenu dans ce Livre. Avec lui, il est possible de connaître l'origine de la planète et toute l'histoire des hommes ! Il contient aussi d'innombrables secrets, des formules capables d'engendrer des prodiges !

— Et s'il tombe entre les mains de Glom, celui-ci sera le maître incontesté de la planète !

— Bhoaz est-il le maître de la planète ?

— Je ne le pense pas. Mais peut-être est-il juste et sage ?... Ce qui revient à dire que lui dérober le Livre est deux fois condamnable !... Mais le doute me vient... Ce Livre existe-t-il réellement ? Es-tu sûr qu'il ne s'agit pas d'une légende ?

— Tout à fait sûr... Au reste, nous en connaissons tous l'existence puisque nous sommes nés en portant en nous son souvenir...

Tamkan regarda longuement Jakim.

— Tu prononces parfois de bien curieuses paroles, lui dit-il. Tu parles comme si ce Livre avait toujours existé, comme si, autrefois, le monde sur lequel nous vivons était... différent !

— C'est possible, reconnut Jakim, je ne le sais pas... C'est sans doute à cause des pierres qui parlent. J'ai vu, en effet, des images très étranges...

Tamkan demeura songeur, puis revint au sujet qui le préoccupait.

— Si je m'empare du Livre, je trouverai probablement le moyen d'échapper à Glom !

— Peut-être... Mais encore faut-il que tu parviennes jusqu'au Pays-de-Brume !

— Un droof, des armes, une bourse. Voilà ce qu'il me faut !

— Mmm ! Je connais un moyen qui devrait t'aider dans ta quête... Ecoute : tu feras exactement ce que Glom t'ordonnera. Je te conseille de lui obéir en toute chose car il est probable que tant que tu seras sur ses terres il te fera surveiller en dépit de la confiance qu'il met dans son contrat d'obligation... Cependant, si tu étais victime des circonstances, si tu devais employer des mesures non prévues par Glom, rappelle-toi mes paroles... Tu te rendras dans le Pays-d'où-Personne-ne-Revient et tu chercheras une cité en ruine qui s'appelait autrefois Terrapolis. Tu visiteras les caves des anciennes habitations. Dans l'une d'elles, tu trouveras une colonne de lumière bleue. Tu y pénétreras et tu seras transporté au Pays-de-Brume... Mais je dois cependant t'avertir. On raconte de mauvaises histoires sur le compte de Terrapolis. La cité est défendue par des êtres bizarres... Nul n'est jamais revenu pour affirmer que ces histoires sont vraies ou fausses...

— Qu'importe, Jakim ! Je me souviendrai de cela s'il le faut ! Mais je suis paladin et je connais le chemin qui mène au Pays-de-Brume. Je prendrai d'abord la direction de Dahalim, puis je passerai par Rouai, Vagos et Soham, pour atteindre le port de Gottmar où je m'embarquerai ! La route océane me conduira jusqu'au royaume de Bhoaz !

— Ce ne sera pas facile, dit Jakim. Le Pays-de-Brume est connu pour receler d'innombrables pièges. Il s'y passe parfois des phénomènes qui dépassent l'entendement humain !... Certains prétendent que le royaume de Bhoaz est le domaine des dieux et des esprits !

— Des hypothèses ! Rien que des hypothèses ! opina Tamkan.

— Tu as tort de réagir ainsi, reprocha Jakim. Toute histoire,

toute légende comporte un fond de vérité qu'il serait sot de négliger... Ne sois pas trop confiant, mon fils. Vois-tu, ta jeunesse est ton principal défaut. Réfléchis avant d'agir. Pense aux conséquences de tes actes !

— Je pense surtout que tu es vieux, Jakim, et qu'il t'arrive de radoter, comme en ce moment !... Mais je serai prudent. Je suivrai tes conseils!

— C'est mieux ainsi.

— Et je reviendrai, Jakim ! Je reviendrai!... Dis-le aux autres prisonniers lorsque tu le pourras. Je veux qu'ils sachent que je ne les abandonnerai pas !

*

* *

Quelques heures plus tard, Tamkan se trouvait devant Glom-Le-Noir. Auparavant, on lui avait fait prendre un bain, sans toutefois le conduire dans le lieu paradisiaque où il avait connu Atinya. Ensuite, un alchimiste était venu examiner ses plaies et lui avait passé un onguent de sa composition. Enfin, on lui avait donné des vêtements semblables à ceux qu'il avait reçus une première fois.

Il était prêt pour la rencontre...

Flanqué de son fidèle conseiller, Glom attendait la décision de Tamkan.

— Alors ? fit-il. As-tu réfléchi?... Oui ? Mmm ! Je pense que oui ! Il ne peut en être autrement, n'est-ce pas ? Quand on a séjourné dans la salle des délices morbides on ne peut venir qu'à de meilleurs sentiments !

Tamkan leva les yeux en direction du trône. En quelques bonds il pouvait être sur le tyran, l'étrangler... Mais Glom avait certainement prévu ce genre d'attaque. Le paladin préféra rester tranquille.

— Tu as gagné, Glom, lança-t-il. Je te servirai donc... J'irai chercher pour toi le Livre de Bhoaz !

Un sourire flotta sur les lèvres de Glom. Phanloum, lui, jubilait. Une lueur de malice passa dans ses yeux. Il était encore sous le coup de la nuit qu'il avait passée en compagnie de six splendides nymphes et se promettait qu'il n'en resterait pas là ! Des nuits comme celle-là, il en voulait d'autres, beaucoup d'autres, aussi ferait-il tout ce qui était en son pouvoir pour être agréable au maître de la Montagne Creuse.

Il importait que Tamkan revienne avec le Livre de Bhoaz. Phanloum enverrait des hommes armés pour épier le paladin et pour l'obliger, si besoin était, à remplir sa mission.

— Voilà des paroles douces à entendre, déclara Glom. Cependant, comme je n'ai pas confiance en toi, je dois te faire

contracter une obligation...

— Est-ce vraiment nécessaire ? ironisa Tamkan.

— Je le pense, répliqua Glom, retournant l'ironie. Ta parole de paladin ne suffirait pas à m'y faire renoncer...

— Je resterai donc à ta merci !

— Exactement !

— Et ma liberté ?

— Tu seras libre dès que tu m'auras remis le précieux Livre !

Les deux hommes se mesurèrent du regard. Tamkan préféra ne pas poursuivre la discussion, se disant que si Glom le voulait il pouvait l'attacher à lui pour toute une vie. Alors, à quoi bon ?

La mission était préférable à la prison.

— Je suis prêt, dit Tamkan.

Glom se leva, descendit majestueusement les trois marches qui surélevaient son trône, marcha sur le sol dallé de noir et de blanc. Il examina l'imposante stature de Tamkan, admira sans le laisser paraître son torse taillé en V, ses larges épaules, comme pour acquérir la certitude que son prisonnier reviendrait bien avec le Livre.

— Viens ! ordonna-t-il.

Glom entraîna Tamkan vers le fond de la salle, lui demanda de se placer devant une sorte de miroir ovale posé droit sur une tablette au plateau incliné. A la surface de celui-ci on distinguait trois pierres taillées, trois diamants de belle grosseur au-dessus desquels Glom passa les mains plusieurs fois, dessinant dans l'air des figures compliquées.

Bientôt, les pierres se mirent à palpiter, révélant une vie étrange, et le miroir se colora de vert. Une lumière prit naissance en son centre, s'intensifia, enveloppa les deux hommes.

Une onde apaisante envahit aussitôt le paladin qui s'attendait à quelque chose de désagréable. Il fut surpris de constater qu'il se sentait bien, parfaitement calme, tout disposé à aider le maître de céans. Le charme de la lumière verte opérait, et Glom en profitait pour agir.

— Nous sommes maintenant liés, Tamkan. Mon être secret domine le tien. Tu lui dois obéissance... L'onde verte nous unira tant que je le désirerai. S'il t'arrivait de faillir, tu serais puni immédiatement. En conséquence, tu exécuteras mes ordres. Tu m'apporteras le Livre de Bhoaz !

— Je t'obéirai, Glom.

— Que cette résolution soit toujours présente dans ton esprit. Où que tu sois, l'onde verte te suivra. Ne l'oublie pas...

Satisfait, le seigneur noir agita de nouveau les mains au-dessus des cristaux. La lumière disparut. Les diamants perdirent leur éclat particulier.

Tamkan parut émerger d'un rêve. L'impression de légèreté ne dura pas. La réalité l'enveloppa, s'imposa brusquement.

— Quand devrai-je partir ?

— Immédiatement ! répondit Glom avec un sourire de triomphe. A partir de cet instant, tu n'as plus une minute à perdre... Pense que tu seras libre si tu réussis.

— J'y penserai, dit Tamkan sans conviction.

Glom se tourna vers son conseiller.

— Tout est prêt, Phanloum ?

— Comme tu l'as ordonné, mon maître ! Les armes, le droof et les écus attendent le paladin...

— Alors, tout est bien. Conduis-le...

CHAPITRE VI

LA RENCONTRE

Le droof était une bête magnifique au poil ras, très blanc et brillant. Ses quatre pattes, terminées par trois doigts cornés, alliaient la grâce et la finesse à la souplesse et à la rapidité. Sa tête, petite et bien dessinée, prolongeait un long cou flexible attaché à un corps robuste terminé par une courte queue. Une tête effilée qui ressemblait d'assez près à celle d'un chien. Deux gros yeux verts, vifs et intelligents, des yeux d'une mobilité constante, et deux petites cornes placées haut, juste entre les oreilles, donnaient à l'animal un air de noblesse, de fierté. Le droof s'apprivoisait très bien. Devenu adulte, il était capable de porter trois hommes sans éprouver la moindre fatigue, même sur un long parcours.

Celui de Tamkan, qui répondait au nom de loi, était l'un des meilleurs du troupeau de Glom. C'était du moins ce qu'avait prétendu Phanloum lorsqu'il avait confié les rênes au paladin.

Tamkan aurait pu croire qu'il était libre. Monté sur le droof, il avait quitté la Montagne Creuse après avoir glissé dans le fourreau attaché à sa ceinture une épée forgée avec le meilleur métal. Le conseiller de Glom lui avait également remis une dague et une bourse de cent écus d'or. C'était plus que Tamkan n'avait jamais possédé. Cette soudaine richesse lui donnait l'illusion d'être un seigneur, d'être devenu l'un des maîtres les plus puissants de Géade.

*

* *

Autour de lui, la forêt chantait. Les arbres séculaires, comme ceux qui étaient de neuve naissance, se paraient de tons bruns ocrés et fondaient leurs feuillages dans une harmonie d'or et de rouille. Les rayons du soleil jouaient avec eux, glissaient sur les feuilles comme s'ils avaient voulu les polir pour les rendre plus éclatantes encore, puis ils allaient apporter un peu de chaleur à la fleur qui, déjà, se préparait au sommeil hivernal. La forêt vivait, profitait des derniers beaux jours. La mauvaise saison s'abattrait soudainement, sans s'annoncer. Il n'y aurait pas de transition. Bientôt, sur les étangs, les oiseaux criards seraient rois, leur venue accompagnant le vent, la pluie et le froid...

Glom-le-Noir régnait sur des terres magnifiques. Tamkan, en songeant à cela, en éprouva un pincement au coeur. Un pareil domaine pour un pareil seigneur, c'était le plus lamentable des gâchis ! Une injustice, même!... Cet homme, ce Glom, n'était qu'un être méprisable !

Lorsque lui vint cette pensée, le paladin comprit de quelle nature était l'obligation qu'il avait contractée. Une douleur fulgurante lui déchira la poitrine ; une douleur comparable à celle que

provoquait le bâton de maître. Celle-ci vint si soudainement que Tamkan tira brusquement sur les rênes, ce qui eut pour effet d'effrayer le droof. L'animal fit un saut de côté ; Tamkan faillit tomber mais s'agrippa à l'encolure pour rétablir son équilibre.

C'était là un avertissement.

La douleur disparut aussi vite qu'elle était apparue. Désormais, le paladin devrait écarter de son esprit toute mauvaise pensée à l'égard de celui qu'il devait servir. La moindre idée de révolte et c'était aussitôt la punition !

Pour tromper ses sentiments, Tamkan pensa aux pays qu'il avait traversés, à ceux où il avait séjourné avant de tomber entre les mains de Glom. Tous lui laissaient des souvenirs, bons ou mauvais. Depuis trois siècles au moins il allait à l'aventure, rendant des services, chassant pour son propre compte, gagnant un peu d'argent, couchant dans les granges ou à la belle étoile, partageant parfois le ht de quelque ribaude quand il avait gagné de quoi s'offrir une fantaisie. Une vie d'errant, de solitaire...

Souvent il s'était demandé ce qui le poussait à voyager sans cesse. Il n'avait jamais trouvé de réponse. C'était ainsi. Il était né pour cela, se disait-il. Le voyage était sa raison même d'exister. Une force intérieure le guidait, le faisait se fixer pour un temps dans tel ou tel lieu, puis lui commandait de repartir. Ce qu'il cherchait ? Il l'ignorait. Peut-être n'y avait-il rien à chercher ?

Des images dansaient devant ses yeux. Elles appartenaient à des mondes différents ; des mondes qui se niaient presque les uns les autres tant ils étaient dissemblables.

C'était le Pays-du-Matériel où les hommes passaient leur temps à s'entre-tuer pour s'approprier d'autres biens. C'était le Pays-du-Rêve où l'on s'adonnait à la drogue, où la luxure était reine. C'était la Terre-des-Gentils où tout le monde était peintre, poète ou musicien. C'était aussi le Pays-où-l'on-s'ennuie, là où se succédaient les landes désolées et où il pleuvait toujours... Tamkan se promettait d'en visiter d'autres, et parmi eux le Royaume-du-Feu et celui des Profondeurs l'attiraient irrésistiblement. Un jour, peut-être...

Le droof trottaït, emportant son cavalier.

Il restait, pour atteindre Dahalim, plus d'une lieue et demie à parcourir à travers la forêt, dans ces chemins au creux desquels, mollement, les feuilles aux tons mordorés tombaient, semblant égrener les derniers instants d'une saison.

Tamkan pensait à sa mission. S'attaquer à Bhoaz n'était certes pas une mince entreprise mais, comme l'avait dit Jakim-Le-Vieux, tout valait mieux que se trouver entre les mains de Glom...

— Glom est un bon, un très bon seigneur ! s'empessa de dire Tamkan, craignant l'action de l'onde verte.

Son voyage allait le conduire à Dahalim, au Pays-des-Semeurs, puis à Rouai, capitale de la Terre-des-Conteurs. Là, il espérait rencontrer Bastien d'Orion, un diseur d'histoires dont on parlait avec un certain émerveillement. Puis ce serait Vagos, du Pays-des-Tisserands, et Soham, du Royaume-des-Marais. Enfin, il verrait Gottmar, l'un des ports du Domaine-Marin. C'était là qu'il s'embarquerait. Quelques écus d'or lui permettraient de louer un bateau avec capitaine et équipage. Le métal jaune, en pièces rondelettes, était un excellent diplomate...

Les paroles de Jakim lui revinrent à l'esprit. Pourquoi ne pas changer de direction et aller tout droit vers le Pays-d'où-Nul-ne-Revient?... S'il existait là-bas un moyen plus rapide pour atteindre le Pays-de-Brume, pourquoi ne pas l'utiliser ?

Tamkan hésitait pour deux raisons fondamentales.

D'abord, il craignait d'être surveillé par les hommes de Glom, ou ceux de Phanloum, ce qui revenait au même. Si ceux-ci intervenaient, il serait obligé de se battre. Dès lors, son contrat d'obligation se rappellerait à son bon souvenir. Ensuite, Tamkan n'avait pas très bien compris ce que Jakim lui avait dit. Comment une colonne de lumière bleue pouvait-elle transporter un homme d'un pays à un autre ? Cela tenait du conte ou de la légende. De telles choses n'arrivaient que dans les récits semés de merveilleux, dans lesquels excellait Bastien d'Orion qui était connu dans cinquante royaumes pour le moins I... Ce vieux Jakim radotait certainement.

Tamkan avait beau se répéter cette petite phrase, il n'en gardait pas moins la révélation enfouie au fond de sa mémoire... Et si Jakim avait raison, après tout ? S'il était vraiment possible de passer d'un monde à l'autre par le truchement de la colonne de lumière bleue?...

Réalité ? Invention ? Folie ?

Pourtant, le vieux Jakim possédait des secrets. Des secrets que nul autre ne connaissait. Il les détenait depuis des millénaires, semblait-il. A l'écouter parler, Tamkan avait eu l'impression que le vieillard n'était pas comme les autres hommes de Géade. Même son physique était différent. Au cours de ses nombreux voyages, Tamkan n'avait jamais rencontré un être, homme, femme ou enfant, qui eût, placé au milieu du front, un diamant taillé ! Jakim était unique ! Naturellement, Glom avait dû être prodigieusement intéressé !

Glom est bon ! murmura Tamkan.

Décidément, ce Jakim était bien mystérieux.

Tamkan n'était pas loin de croire que son compagnon de cellule en savait beaucoup plus sur le passé de Géade qu'il voulait le laisser paraître... Bien sûr, il possédait, quelque part, des trésors constitués de pierres qui parlent, mais était-ce là sa seule richesse ?

Tamkan regretta de ne l'avoir pas interrogé davantage.

Chemin faisant, le paladin remit à plus tard l'idée de tourner bride. Il préférait admirer alentour les parures de l'automne, longer les étangs silencieux aux bords garnis de roseaux frêles, et à la surface desquels planait une brume légère.

Qu'il devait être agréable de vivre là, heureux et libre !

Libre ! fit Tamkan pour donner plus de corps à sa pensée.

Il en était là de ses réflexions quand une masse lui tomba sur les épaules. Surpris, il se raidit, poussa un juron, réalisant en une fraction de seconde qu'il était attaqué. L'homme, camouflé dans le feuillage d'un arbre au tronc craquelé, s'était laissé tomber sur lui, l'accompagnant dans sa chute.

Tamkan prit durement contact avec le sol, roula sur lui-même, accroché à l'inconnu, parvint à se dégager d'un vigoureux coup de reins. Il se remit debout, fit face, porta aussitôt la main à son épée qu'il sortit du fourreau.

Mais un autre agresseur surgissait d'un buisson, armé lui aussi. Les deux compères étaient solidement charpentés et, à leurs guenilles, Tamkan devina leur profession de coupe-jarrets.

— Ta bourse, seigneur, ou tu es mort !

Tamkan ricana.

— Viens la prendre, maraud ! riposta-t-il.

Avec un ensemble parfait, les bandits se ruèrent sur le paladin qui para l'attaque du premier et esquiva celle du second. Il engagea aussitôt le fer par une feinte basse, bondit, porta un coup de côté qui fut contré.

Ses adversaires étaient de taille. Ils connaissaient parfaitement le maniement de l'arme qu'ils tenaient. Cependant, Tamkan, rompu à ce genre de combat, les faisait reculer, multipliant les attaques. Le choc des épées résonnait, accompagné de ahans ou de cris.

— Tu ferais mieux de renoncer ! Nous sommes deux. Tu n'as aucune chance !

— Garde ton souffle, l'ami ! renvoya Tamkan à celui qui venait de parler.

— Tu perdras la vie !

— Vraiment ? Pare un peu ça !

D'un seul coup, Tamkan se fendit et perça la poitrine du larron. Celui-ci poussa un cri et laissa tomber son arme qui se ficha en terre. Puis il s'écroula, les mains crispées à l'endroit de la blessure.

Le second, voyant son acolyte blessé à mort, s'élança, furieux, l'épée levée. Le paladin para une nouvelle fois, recula, feinta, puis, avec une force inouïe, brisa net la lame de son adversaire.

Ce dernier réagit sans perdre un instant. Il se précipita sur l'épée de son complice, mais Tamkan ne lui laissa pas le temps de s'en

emparer. D'un bond, il fut auprès de lui, renversa l'arme et posa le pied sur elle. Agenouillé, le brigand se vit perdu. Il attendit le coup. Il avait engagé une lutte à mort, et il avait été vaincu !

— Relève-toi ! ordonna Tamkan.

Etonné, l'homme se remit debout, lentement, et recula d'un pas. Dans son regard passa une lueur de méfiance. Son visage était tendu, son expression figée... Il jeta un coup d'oeil vers son compagnon mourant. Le blessé perdait abondamment son sang. Ses vêtements étaient déjà copieusement imprégnés. Il ne vivrait pas.

L'épée au poing, Tamkan menaçait toujours le brigand.

— C'est fini pour lui, jeta-t-il. Il va mourir !

Le blessé le savait également. Sa respiration était devenue rauque, difficile. Ses yeux se voilaient.

— Que vas-tu faire de moi?... Me tuer ?

— Je devrais!... En tout cas, toi, tu n'aurais pas hésité à le faire ! Tout cela pour cette bourse!... Tu aurais mieux fait de me dire pourquoi tu en es venu à détrousser les voyageurs ! Crois-tu que je n'aie jamais connu la misère?... Vous m'avez obligé à me défendre !

— Après coup, il est facile d'avoir des idées généreuses ! Ou bien tu es sot ! Les seigneurs ignorent la faim, la pauvreté ! Ils ignorent les sentiments de ceux que la misère a transformés ! Ils ne songent qu'à se débarrasser des hommes comme moi, de ceux qu'ils appellent vermines !

— Allons ! J'ai beaucoup voyagé et je sais que tous les seigneurs ne sont pas mauvais... Mais coupons là. Quel est ton nom ?

— Daryal, seigneur...

— Sers-tu quelque maître ?

L'homme se redressa fièrement.

— Je n'ai jamais eu de maître ! Abac non plus ! Nous sommes libres!... Du moins, nous l'étions...

— Hum ! Je vois ! Voleurs et assassins ! Noble besogne !

— Il faut manger !

— Rien ne vous obligeait à tuer pour cela !

Un rôle interrompit la discussion. Abac, dans un spasme, expirait. Daryal plissa les lèvres, demeura silencieux.

— Vous étiez amis ? demanda Tamkan.

— Si l'on veut... Nous ne nous connaissions que depuis peu. Nous avons surtout des intérêts communs... Mais je l'appréciais.

— Tous les brigands finissent de cette façon, tôt ou tard, dit sentencieusement Tamkan.

Il y eut un silence puis Daryal demanda :

— Tu me laisses la vie ?

— Peut-être !... A une condition !

— Laquelle ?

— J'ai besoin d'un compagnon...

Le brigand se demanda s'il avait bien entendu, si Tamkan plaisantait ou s'il était sérieux. Un masque d'incrédulité modela son visage.

— Alors ? fit Tamkan. Décide-toi vite !

— Je te suivrai ! Je ferai ce que tu voudras !

— Paroles de voleur !

— Je te serai fidèle, seigneur !

— Bon ! Première chose : cesse de m'appeler seigneur. Mon nom est Tamkan. Je suis un errant, un paladin... Les habits que je porte t'auront sans aucun doute trompé...

— Un paladin ? Un errant ? Un voyageur ?... Si nous l'avions su...

— Trêve de discussion ! Il est tard pour regretter. Que décides-tu ?

— Je vais avec toi !

— As-tu une monture ?

— Hélas non ! fit Daryal avec un pauvre sourire.

— Tu monteras avec moi ! A Dahalim, nous achèterons un droof.

— A Dahalim ? Non ! Je ne veux pas aller là-bas ! On me connaît. Si l'on me prend, je suis un homme mort !

Tamkan secoua la tête, agita son épée.

— Tss ! Tss ! Déjà infidèle, hein ?

— Comprends-moi, seigneur... Tamkan. Ils m'attraperont et me pendront. Même les ribaudes me dénonceront !

— Et alors ? Tant que tu seras avec moi, il ne t'arrivera rien !

Daryal jaugea son adversaire de l'heure précédente et déclara :

— Tu es fort, Tamkan, et tu sais te battre. Mais c'est toute la population de Dahalim que tu auras sur le dos si l'on sait que je suis avec toi ! Et puis, il y a les gardes...

— On s'en occupera !

— Tout de même...

— Assez discuté ! Ramasse cette épée et viens ! La mine dépitée, Daryal suivit Tamkan dont le droof, à quelques pas de là, se régalaient de jeunes pousses.

— Pourquoi veux-tu aller à Dahalim ?

— Simple étape. Il faut manger et dormir.

Le mot « manger » rasséréna quelque peu le brigand. Pourtant, la perspective d'être pendu haut et court était plus que jamais présente dans son esprit. Et cela n'était pas de nature à le réjouir spécialement.

— Tu vas plus loin que Dahalim ?

— Oui, répondit Tamkan. Beaucoup plus loin!... Es-tu prêt à me suivre où que j'aille ?

— Qu'ai-je à perdre ?

— Tu me suivrais jusqu'au Pays-d'où-Personne-ne-Revient ?

Daryal blêmit.

— Tu... tu veux aller là-bas ? Ne sais-tu pas que... ?

Réponds à ma question !

Le brigand hésita.

— Alors ? Je te croyais plus courageux !

— C'est que l'on raconte... Bon ! Oui. Je te suivrai ! Mais désires-tu vraiment y aller ?

— Cela pourrait arriver.

— Ce serait folie, Tamkan ! Véritable folie !

— Nous verrons ! En fait, le but de mon voyage est le Pays-de-Brume...

— Quoi ? Le Pays-de... ? Mais pourquoi veux-tu aller au Pays-de-Brume ? Tu ne sais pas que c'est là le Royaume de Bhoaz ?

— C'est moi qui pose les questions ! Réponds : me suivras-tu au Pays-de-Brume ?

Daryal s'accorda un long moment de réflexion avant de se décider. Il semblait peser le pour et le contre, soigneusement, pour déterminer finalement l'endroit où se situait son intérêt.

Il se retourna, regarda son compagnon étendu sur un lit de feuilles mortes, soupira.

— D'accord, Tamkan. Je suis ton homme... Tout vaut peut-être mieux que de finir comme Abac...

Sans doute se serait-il résigné moins vite s'il avait su que le paladin espérait s'emparer du Livre de Bhoaz. Mais cela, Tamkan s'était bien gardé de le lui dire ! Le drôle l'apprendrait bien assez tôt !

Daryal monta en croupe. Docile, le droof répondit aux sollicitations de son cavalier.

Hommes et monture firent ainsi un bout de chemin, puis Tamkan rassura son compagnon :

— A Dahalim, tu te cacheras... Je t'achèterai un manteau avec un capuchon que tu rabattras sur tes yeux. Ainsi, personne ne te reconnaîtra... Tu te tiendras courbé et tu ne parleras pas. Qui s'étonnerait qu'un seigneur voyage avec un serviteur muet?... Demain, nous verrons pour te procurer un droof. Ça va, comme ça ?

— Mmm ! fit Daryal. Espérons-le !

CHAPITRE VII

GOTTMAR

Dahalim. Rouai. Vagos. Soham...

Quatre jours avaient passé. Quatre jours qui avaient permis aux deux hommes de mieux se connaître. Ils avaient quitté Soham dès l'aube car la route jusqu'à Gottmar était longue. Tamkan avait confié à Daryal qu'il n'espérait pas atteindre le port avant la tombée de la nuit...

Et la nuit viendrait vite. Il n'avait pas cessé de pleuvoir depuis le matin. Une pluie serrée, froide, désagréable, qui sentait la mauvaise saison. Les droofs pataugeaient dans la boue des sentiers et des chemins, dans les flaques d'eau qui reflétaient un ciel bas, gris, malade, avec des nuages vivants, extraordinairement vivants. Le vent était également de la partie, fier de sa force. Il courbait les humbles plantes, giflait l'herbe jaunie, cassait les branches et arrachait les feuilles des arbres, unissait ses multiples voix dans une chorale sauvage.

Enveloppé dans une longue cape semblable à celle dont était vêtu Daryal, Tamkan se tenait courbé sur l'encolure du droof. Ses vêtements étaient depuis longtemps percés par la pluie qui tressait des rideaux opaques que le vent prenait plaisir à déchirer.

Les deux hommes ne parlaient pas. L'un et l'autre pensaient qu'ils atteindraient bientôt le port de Gottmar, qu'ils pourraient faire sécher leurs vêtements, manger et dormir. Cette perspective leur réchauffait le coeur en même temps qu'elle les rendait impatients de toucher au but.

Ils arrivèrent à Gottmar alors que la nuit mouillée éteignait les dernières lueurs du jour. Personne dans les ruelles pavées. Cependant, derrière les volets clos, on devinait l'intimité des gens...

Tamkan se mit en quête d'une auberge qu'il voulait située le plus près possible du port proprement dit ; un lieu où il ne manquerait pas de trouver des marins toujours prêts à gagner un peu d'argent.

L'océan noir grondait, se gonflait. On aurait dit que le monstre liquide voulait sortir de son vaste lit. Des vagues puissantes battaient le môle, s'y fracassaient dans une gerbe d'écume, sans cesse remplacées par d'autres aussi furieuses. Le vent et la pluie donnaient toute la mesure. Le tumulte emplissait la nuit. Mais là-bas, l'oeil jaune d'une auberge regardait les voyageurs, brisant par sa seule présence toute l'épouvante de la tempête.

*

* *

Tamkan et Daryal mirent pied à terre, attachèrent leur droof à un anneau de fer scellé dans le mur de façade et, tout ruisselants,

pénétrèrent dans l'auberge. Une dizaine d'hommes au visage rude levèrent les yeux sur les nouveaux venus. Les conversations, les rires avaient cessé. Les deux ribaudes qui papillonnaient de table en table resserraient les lacets de leur corsage, prêtes à accueillir ceux qui venaient d'entrer.

La salle, de dimensions modestes et grossièrement meublée, était plongée dans la lumière des mauvaises chandelles et des lampes à huile. L'air que l'on y respirait sentait l'alcool et le poisson.

Le maître des lieux, un homme rondouillard aux cheveux rares, quitta la table où il était installé et s'approcha de Tamkan qu'il salua. Il fit cela avec un certain respect, ayant remarqué, comme tout un chacun, que les voyageurs avaient bonne prestance en dépit de la pluie qui imprégnait leurs vêtements.

— Nous aimerions manger, aubergiste. Et nous reposer, aussi...

— J'ai une chambre pour toi et ton compagnon, dit l'homme fort aimablement. Pour ce qui est de manger, vous serez tous deux satisfaits si vous payez bien...

— Tu seras payé, ne crains rien. Mais il faut également que tu t'occupes des droofs que nous avons laissés dehors... Quant à nous, nous aurons besoin de vêtements secs et propres. Les nôtres sont trempés...

— Tout sera fait comme tu le souhaites, déclara l'aubergiste.

Il se tourna vers l'une des filles :

— Malvina... Conduis ces deux voyageurs à l'étage et fais du feu... Tu leur donneras de quoi se sécher ainsi que des vêtements...

Il eut une petite toux pour masquer sa gêne, fit de nouveau face à Tamkan.

— Ce sont mes anciens vêtements, dit-il. Etant donné votre taille, ils seront un peu étroits mais ils seront également plus agréables à porter que les vôtres...

— Nous nous en accommoderons.

Les conversations avaient repris peu à peu mais l'on s'interrogeait à voix basse au sujet de Tamkan et de son compagnon. Le paladin fit semblant de ne rien voir. Il suivit la fille, imité par Daryal, ne fut pas sans remarquer qu'elle était jolie et qu'elle possédait un corps très agréable.

La chambre était petite et sobre ; elle permettrait aux deux hommes de se reposer. Deux lits étroits, placés côte à côte, une sorte de commode, une table sur laquelle étaient posés un broc plein d'eau et un bassin, et une chaise constituaient tout le mobilier.

Tandis que la brune Malvina s'employait à faire prendre le tas de brindilles placé sous les bûches dans la cheminée, Tamkan et Daryal ôtaient leurs vêtements.

Daryal était un peu plus âgé que Tamkan. Il était solide, bien

bâti, d'une taille légèrement supérieure à la moyenne. Ses longs cheveux blonds collaient à son visage ; un visage aux traits réguliers sur lesquels on lisait les souffrances passées.

Lorsqu'ils furent nus, ils se frictionnèrent vigoureusement avec les serviettes apportées par Malvina. Celle-ci ne put s'interdire d'admirer la musculature de ces deux corps et de nourrir quelque souhait pour la nuit. Du coin de l'oeil, elle regarda Tamkan, lui sourit, s'arrangea pour que son corsage découvre un peu plus ses épaules rondes.

— Je vais vous chercher d'autres vêtements... Laissez ceux-ci, je les mettrai à sécher...

Tamkan lui rendit son sourire et acquiesça.

— Jolie fille ! fit remarquer Daryal quand Malvina fut sortie de la chambre.

— Oui, mais je te rappelle que nous sommes ici pour nous reposer. Nous songerons plus tard aux plaisirs du lit !

— Dommage ! J'aurais bien aimé tâter un peu cette poitrine...

— Et autre chose aussi, j'imagine !

— Hé!... C'est que je n'ai pas baisé depuis longtemps !

Les deux hommes se mirent à rire.

Malvina revint quelques instants plus tard avec des vêtements de marin qu'elle déposa sur l'un des lits. Puis, elle s'assura que le feu était bien pris.

Daryal s'empessa de se vêtir, constata que les vêtements, en effet, étaient justes. Tamkan ne pourrait jamais mettre ces habits-là ! Le paladin dut se faire la même réflexion car il découvrit un lit, se saisit d'un drap de grosse toile pour se faire une espèce de toge. La ceinture de sa tunique maintiendrait l'ensemble.

En le voyant ainsi vêtu, Daryal pouffa. Malvina lui fit écho. Tamkan demeura de marbre, ignorant la moquerie. Il s'approcha de la fille qui riait toujours et l'embrassa sans préambule. Surprise, celle-ci eut un geste instinctif de défense qui ne dura qu'une brève seconde. Elle lui rendit alors son baiser avec passion.

— Hum ! fit Daryal.

Tamkan s'écarta doucement de Malvina.

— Parions sérieusement... Y a-t-il quelqu'un qui possède un bateau, là en bas ?

— Oui, répondit la fille sans réfléchir. Même deux ! Mango et Thoras.

— Très bien. Tu leur diras que je désire leur parler.

Malvina parut quelque peu étonnée mais ne répliqua pas. Elle approcha la table et la chaise de l'âtre et disposa les vêtements mouillés de façon à les faire sécher.

Daryal allait prendre son épée mais Tamkan s'interposa.

— Inutile. Je pense que nous n'en aurons pas besoin...

— Mais...

— Laisse. Ces hommes ne sont pas des pirates que je sache !

Daryal, peu convaincu, posa l'arme sur son lit. Tamkan glissa sa bourse sous son habit de fortune.

— Viens ! dit-il. Descendons ! J'ai une faim à dévorer un drak !

*

* *

Ils étaient attablés depuis un moment devant un pichet de vin quand deux hommes barbus se présentèrent devant eux. Prévenus par Malvina, Mango et Thoras se demandaient ce qu'on leur voulait. Ils n'allaient pas tarder à être édifiés car Tamkan, après avoir réclamé un autre pichet du meilleur vin, les invita à boire et surtout à écouter ce qu'il avait à leur dire. La proposition était simple, sans ambages, directe. Les marins l'écoutèrent tout en échangeant entre eux de brefs regards.

— Je paierai la traversée, promet Tamkan. Dix écus pour le capitaine, location du bateau comprise, et un écu pour chaque homme !

— C'est une belle somme ! conclut Daryal, rêveur.

Mais les marins paraissaient plongés dans l'embarras. Certes, ce n'était pas tous les jours que l'occasion leur était donnée de traiter un tel marché. Mais peut-être que, flairant un gain plus important, ils désiraient marchander...

En les voyant hésiter, ce fut du moins ce que crut Tamkan.

— Alors ? fit-il. Que décidez-vous ?... Ce n'est pas assez ?

— Si, répondit Thoras. Le prix est honnête. Seulement...

— Seulement, quoi ?

— Il y a la tempête, poursuivit Thoras. C'est la mauvaise saison qui commence. Demain, l'océan sera encore plus déchaîné... Pas un bateau ne sortira du port !

— Mais enfin ! J'offre tout de même une belle somme !

— C'est un fait, dit à son tour Mango, mais la vie est plus précieuse que l'or ! Sortir un bateau par pareil temps c'est aller à une mort certaine ! Les lames nous jetteront sur les récifs ou les courants nous entraîneront dans la zone des tourbillons... Et même en supposant que l'on parvienne à gagner la haute mer, nous coulerions inévitablement. Il y a des creux de plusieurs mètres et nos bateaux ne...

— Dites que vous avez peur ! lâcha Tamkan.

Mango pinça les lèvres, crispa les poings, prêt à bondir sous l'insulte. Mais Thoras le retint. Mango eut un geste brusque pour se dégager et renversa son gobelet. Un peu de vin se répandit sur la table.

Dans l'auberge, on sentait venir la bagarre.

Thoras, sagement, calma les esprits.

— Ne dis jamais à un marin de Gottmar qu'il a peur, étranger. Car nous n'avons pas peur ! Nous refusons simplement de courir au suicide !... Par ce temps, personne ne voudra prendre la mer. Et si tu trouvais dans quelque taverne un marin assez fou pour accepter ton offre, dis-toi bien qu'il n'y en aurait point de second !

Le silence tomba. Tamkan jeta un coup d'oeil circulaire. Aux tables voisines, on avait suivi la conversation, et tous ceux qui se trouvaient là approuvaient à haute voix les déclarations de Thoras.

Un homme, cependant, se leva et s'approcha alors que Tamkan demandait :

— Selon toi, combien de temps durera cette tempête ?

— Nul ne le sait... Il arrive qu'elle se calme au bout de quelques jours mais on a vu certaines années la tempête durer toute la mauvaise saison... Attends ! Lorsque l'océan sera plus calme, et si ton offre tient toujours, nous embarquerons...

— Non, répondit Tamkan. Je ne peux pas attendre.

— Dans ce cas, répliqua Thoras, nous ne pouvons rien pour toi.

L'homme qui venait de quitter sa place s'assit sans y avoir été invité. Mango lui lança un regard dur.

— Qu'est-ce que tu veux, Sangal ? Tu ne vas quand même pas proposer ta barque pourrie à... ?

— Je ne suis pas fou ! riposta sèchement l'homme.

Il posa les coudes sur la table, croisa les doigts, s'adressa à Tamkan.

— Je te reconnais, déclara-t-il. J'étais sur le bateau qui t'a amené un jour à Gottmar... Oh ! Il y a longtemps, fort longtemps ! Pourquoi veux-tu retourner au Pays-de-Brume ?

Tamkan fixa son interlocuteur sans comprendre.

— Que veux-tu dire ? fit-il, les sourcils froncés. Je n'ai jamais navigué ! Je ne suis jamais venu à Gottmar !

— Ta mémoire te trompe, Tamkan, dit Sangal avec un calme froid.

— Tu connais mon nom ?

— Evidemment !

Comme tout humain de Géade, le paladin ignorait ses origines, et il était reconnu que pendant les premiers temps qui suivaient la « naissance » l'on ne se souvenait pas de son existence. On naissait adulte. Brusquement, l'on s'éveillait à la vie avec le sentiment toutefois d'avoir acquis une certaine expérience. On naissait avec des connaissances...

Bien sûr, il y avait des enfants sur Géade, mais ils étaient

extrêmement rares. Et ces enfants grandissaient, comme tous ceux des autres mondes, devenaient adultes à leur tour. L'on remarquait cependant que ceux qui étaient nés de parents vivaient beaucoup moins longtemps que les humains nés adultes. Un mystère de plus à ajouter à ceux qui tourmentaient les esprits.

Tamkan se troubla. Il ne connaissait pas ses parents, donc il était né adulte. Et Sangal affirmait qu'il venait du Pays-de-Brume !

Mensonge ou réalité ? Pour quelle obscure raison l'homme aurait-il menti ?

Cette révélation était pour le paladin d'une extrême importance. Une idée traversa brusquement son cerveau : s'il venait vraiment du Pays-de-Brume, peut-être connaissait-il Bhoaz ?

Il frémit.

— Tu n'as pas répondu à ma question, insista Sangal. Pourquoi veux-tu retourner au Pays-de-Brume ?

Tamkan se demanda soudain s'il n'avait pas eu quelque raison de le quitter jadis. Lors de son voyage supposé, avait-il parlé ? Avait-il dit pourquoi il avait quitté le royaume de Bhoaz ?

Il réfléchissait très vite, n'osant se compromettre. L'insistance de Sangal, sans aucun doute, devait cacher quelque chose.

Prodigieusement intéressé, Daryal attendait la réponse de Tamkan. Et il n'était pas le seul ! On scrutait son visage, on épiait ses réactions, on voulait savoir. Son embarras n'était pas passé inaperçu, et chacun s'interrogeait quant à la nature du secret que le voyageur portait en lui.

— Je suis un errant, dit Tamkan. Rien d'autre... Je cherche depuis toujours un endroit où me fixer. Je vis tantôt ici, tantôt là... Mais une volonté plus forte que la mienne m'attire toujours plus loin, vers d'autres cieux... Ma vie est ainsi, je n'y puis rien et je n'y cherche point d'explication...

Tamkan disait presque la vérité, car s'il était un errant, il avait toujours cherché à comprendre pourquoi, à certains moments de sa vie, il devait partir pour un autre pays. Naturellement, il n'avait jamais trouvé la moindre réponse.

Il avait cependant éludé la question de Sangal. Personne ne devait savoir qu'il espérait s'emparer du Livre de Bhoaz. Mais il avait parlé du Pays-de-Brume, ce qui avait éveillé aussitôt l'intérêt. Qui disait Pays-de-Brume disait aussi Bhoaz. Le mystère des origines s'imposait alors en filigrane.

Sangal devait probablement espérer que Tamkan parlerait de sa quête. Il en fut pour ses frais.

— Ma réponse n'a pas l'air de te satisfaire... Ai-je dit quelque chose qui t'a déplu ?

— Euh ! Non... Mais tu as parlé du Pays-de-Brume, et tu

n'ignores pas ce qu'il représente pour nous... Tu en es venu un jour, mais tu venais certainement de naître car tu ne savais rien. Aujourd'hui, tu veux y retourner... Je pensais que c'était pour y chercher certain objet... Dans ce cas, je t'aurais demandé de venir jusqu'à Holsom. Il y a là-bas des marins qui possèdent de gros navires et qui ne reculeraient pas devant la tempête !

— Des pirates ! Des aventuriers ! gronda Mango. Tout un ramassis d'hommes sans scrupule, prêts à tout sacrifier !... Holsom n'est qu'un repaire de brigands de la pire espèce.

Sangal ricana.

— J'y ai beaucoup d'amis, Mango ! Et tu leur fais insulte !

— Et alors ? Ce n'est certes pas toi qui me feras retirer mes paroles ! Ce qui est dit est dit!... Maintenant, si tu veux te battre...

— Me battre ? Avec toi?... Tu es trop fort, Mango.

— Et toi, tu es lâche !

Sangal fit la moue, secoua la tête.

— Prudent seulement, dit-il. Tu possèdes assurément une condition physique supérieure à la mienne, mais il te manque à coup sûr une bonne livre de cervelle !

Exaspéré, Mango se leva, saisit Sangal par le cou.

— Arrêtez ça ! ordonna Tamkan, se levant à son tour.

Mango le vit prêt à intervenir et, considérant la carrure et la taille d'un tel adversaire, préféra se rasseoir.

— Merci de l'aide que tu me proposes, Sangal, reprit Tamkan. Mais rien de particulier ne m'attire au Pays-de-Brume. Je te l'ai dit : je suis un errant...

Peu convaincu, Sangal se retira.

— Merci également à vous deux, dit-il à l'adresse des deux autres marins.

— Que vas-tu faire ? demanda Thoras en se levant.

— Je ne sais pas encore. Je réfléchirai...

Les marins n'insistèrent pas. Ils allèrent retrouver leurs amis, et les conversations reprirent à mots couverts. Il était question, bien entendu, du Livre de Bhoaz.

— Aubergiste ! Apporte-nous à manger et à boire ! cria Tamkan.

Puis il se pencha vers Daryal, lui murmura à l'oreille :

— Mange, et mange bien. Après, nous filerons !

Daryal roula des yeux effarés.

— Quoi ? fit-il à voix basse. Tu veux te remettre en route ?

— Le plus tôt possible, oui ! Ce Sangal ne me dit rien qui vaille... Il pourrait bien alerter ses amis.

— La belle affaire !

— Je ne tiens pas à les avoir sur le dos!... Sangal s'imagine que

je veux m'emparer du Livre de Bhoaz et que je connais le secret pour y parvenir ! Qui sait quelles histoires il ira raconter sur mon compte !

Daryal regarda curieusement son ami.

— Qu'y a-t-il ? fit Tamkan.

— Tu viens vraiment du Pays-de-Brume ?

— Je l'ignore. En tout cas, je suis prêt à le croire. Ce Sangal est bien informé, on dirait... Un homme dangereux !

— Qu'est-ce qui lui fait penser que tu cherches à t'emparer du Livre ?

— Bah ! fit Tamkan, évasif. N'est-ce pas le rêve de tout homme ?

CHAPITRE VIII

LE PAYS-D'OÙ-PERSONNE-NE-REVIENT

Le Pays-d'où-Personne-ne-Revient commençait de l'autre côté du fleuve Emphis et s'étendait fort loin, au-delà des Monts de Strygie, jusqu'au désert de Pta. Il fallait, pour y arriver, traverser les Marais de Lhud, vaste étendue quasi impraticable en cette saison. Mais Tamkan, entêté, avait entraîné son compagnon dans cette zone qui recelait des pièges sans nombre. Ensuite, les deux hommes avaient traversé dans sa plus grande longueur le Pays-des-Gentils. Il leur avait fallu beaucoup de courage pour refuser l'hospitalité qui leur était offerte et pour ne pas succomber à l'attrait de cent enchantements. Les Gentils étaient des artistes, des êtres exceptionnels, des gens que l'on aimait. Tamkan avait soigneusement évité de passer dans les villes et les villages où il était connu.

Après un voyage épuisant qui avait duré huit jours, il atteignait enfin le fleuve Emphis. Il ne pleuvait plus mais le ciel demeurait lourd de menaces. Le serpent liquide roulait des eaux boueuses et charriait des branchages arrachés çà et là sur son chemin.

Un vent froid, humide, courait dans la plaine.

Du doigt, Tamkan montra à Daryal l'autre rive.

— Là commence le Pays-d'où-Personne-ne-Revient, dit-il.

Puis, des yeux, il chercha la cabane qu'un Gentil lui avait approximativement située. Il l'aperçut, masse grise à demi cachée par un bouquet d'arbres. C'était une triste demeure qui se dressait au sommet d'un monticule envahi d'herbes folles et qui abritait un homme solitaire que les Gentils, à tort ou à raison, appelaient le nautonier des enfers.

Daryal ne pipait mot. L'idée de traverser le fleuve pour se rendre dans un pays à propos duquel on racontait d'étranges histoires ne lui souriait guère. Pourtant, il s'était attaché à Tamkan et était prêt à l'accompagner partout où il irait. Aussi, lorsque le paladin se dirigea vers la cabane, il le suivit sans l'ombre d'une hésitation.

Les droofs, dociles, s'arrêtèrent et profitèrent de la halte pour mâcher un peu de verdure. Tamkan et Daryal, ayant mis pied à terre, allèrent frapper à la porte de la mesure.

Un curieux bonhomme vint ouvrir.

C'était un être d'une effroyable maigreur, borgne, au teint parcheminé. Il se tenait un peu voûté, regardant de son oeil unique ceux qui venaient troubler sa solitude, un sourire énigmatique flottant sur ses lèvres minces.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il d'une voix douce qui surprenait en égard à son aspect physique.

En quelques mots, Tamkan exposa les raisons qui l'amenaient

en ce lieu. Il s'agissait, ni plus ni moins, de traverser le fleuve moyennant quelques écus.

L'homme se mit à ricaner. Un petit rire désagréable, saccadé, nasillard. Il dévisagea tour à tour ceux qui venaient à sa porte solliciter ses services, puis il dit :

— Des écus... Il y a bien longtemps que je n'en ai pas vus...

— Je t'en donnerai quatre, proposa Tamkan.

L'homme ricana encore, passa sur son visage une main décharnée parcourue d'un léger tremblement.

— Quatre, répéta-t-il. C'est ça : quatre écus... Montre !

Tamkan glissa sa main droite sous son manteau, desserra les cordons de sa bourse et tira quatre écus qu'il présenta au passeur. Celui-ci, dans un geste avide, voulut s'en emparer, mais Tamkan, plus rapide, ferma le poing.

— Tu ne m'as pas dit que tu acceptais...

— Hum ! Cela demande réflexion... En cette saison, le courant est fort. Il y a des risques...

— Et si je te donne deux écus supplémentaires ?

Le passeur, instinctivement, se frotta les mains. La proposition l'intéressait. Pourtant, il se fit prier, hésita longuement avant de déclarer :

— C'est qu'il y a le voyage de l'aller et celui du retour!... Huit écus ne seraient pas trop...

— Huit écus ! explosa Daryal. Tu te rends compte ! C'est du vol !

Ces derniers mots firent sourire Tamkan. Des mots qui prenaient une résonance particulière dans la bouche de Daryal.

— En effet, admit le paladin, c'est du vol. Mais nous devons traverser !

Il se tourna vers le nautonier et ajouta :

— Tu auras tes huit écus !

Le borgne parut satisfait. Il disparut un instant dans l'ombre de son pauvre intérieur et revint coiffé d'un chapeau sans couleur définie qui allait de pair avec les vêtements misérables qu'il portait.

— Venez ! dit-il simplement.

Daryal, à la demande de Tamkan, alla chercher les droofs, les maintenant par la bride. Puis le trio gagna le bord du fleuve.

Un bac était amarré, dansant au gré des mouvements de l'eau. De chaque côté étaient fixés deux gros anneaux de métal, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, et dans ces anneaux passait un câble tendu entre les deux rives. Les câbles, absolument parallèles, étaient solidement attachés à des armatures scellées dans la pierre. Ce système offrait une sécurité certaine car il interdisait que le bac fût emporté par le courant.

— J'ai conçu cette installation moi-même, déclara le borgne avec fierté. Plusieurs fois j'ai failli être emporté, alors j'ai eu l'idée de tendre deux câbles... C'est simple, mais il fallait y penser... Oh ! Ne croyez pas pour autant que tout danger soit écarté ! Lorsque le bac est chargé, ça va, il tient bien. Mais, à vide, il y a du tangage et on risque de faire le plongeon...

Hommes et droofs prirent place sur le bac. Le passeur se saisit d'une très longue perche, prit appui sur la rive et poussa avec une force que nul n'eût soupçonnée en lui.

— J'ai peine à croire que nous parviendrons de l'autre côté, dit Tamkan.

— A cet endroit, fit le passeur, le fleuve n'est pas très profond. Au milieu du lit, il existe de gros rochers dont je connais parfaitement les emplacements. Ceux-ci me servent de points d'appui... Autant dire que nul autre que moi ne saurait conduire le bac de l'autre côté du fleuve!... Allons ! Aide-moi à pousser !

Tamkan aida de bon gré le passeur. Déjà, on sentait la force du courant. Le bac paraissait instable mais les câbles le maintenaient.

Les droofs, apeurés, lançaient des cris plaintifs. Daryal avait fort à faire pour tenter de calmer leur nervosité.

— Y a-t-il beaucoup de voyageurs qui louent tes services ? s'enquit Tamkan.

— Non, répondit le borgne en enfonçant une nouvelle fois sa perche. C'est très rare...

Il s'interrompit, ricana et ajouta :

— Mais ceux qui passent ne font jamais le trajet en sens inverse

Il y avait dans son rire comme dans ses propos quelque chose d'amer. Et ce quelque chose n'échappa pas à Tamkan qui profita de l'occasion pour demander :

— Tu connais ce pays ?

— Si je le connais ! fit l'homme. J'y ai vécu longtemps. Très longtemps ! Je l'ai vu naître et mourir ! J'ai vu la fin de Terrapolis !... Ceux qui fondèrent la ville possédaient la puissance et gardaient jalousement leurs secrets. Ils avaient à leur service des hommes étranges. Des hommes qui ne riaient jamais, qui travaillaient sans cesse, sans dormir, et qui ne parlaient que lorsqu'on les interrogeait ! Des hommes que la nature avait dotés d'une force peu commune. Ils construisaient des objets bizarres qu'ils appelaient « machines »... Oui, oui, je me souviens. C'était au début des naissances. Et contrairement à la plupart des hommes qui vivaient sur Géade, les dirigeants de là cité prétendaient savoir d'où ils venaient ! Cependant, nul n'a jamais percé leur croyance...

« Un jour, ils déclarèrent qu'ils seraient les maîtres de Géade.

Ils parlèrent de conquêtes. Ils se rendirent alors dans les pays d'alentour pour faire des prisonniers et les réduire à l'esclavage. Ce qui leur conféra une puissance plus grande encore... et une bien triste réputation. Mais ils n'étaient pas les maîtres comme ils le croyaient ! Le souffle de l'esprit cosmique devait les punir... Un jour, des boules de feu apparurent dans le ciel et s'abattirent avec fracas sur la ville. Les bruits étaient assourdissants et les lueurs aveuglantes. Il y eut beaucoup de morts et de blessés. Les esclaves profitèrent du chaos pour massacrer leurs anciens maîtres... Il n'y eut aucun survivant ! Certains esclaves demeurèrent là-bas, d'autres s'enfuirent. Je fus de ceux-là... C'est à cette époque que j'ai perdu mon oeil droit... »

Tamkan demeura songeur. Ainsi, ce que l'on racontait sur le Pays-d'où-Personne-ne-Revient était vrai ! Il ne s'agissait pas de légendes inventées par les conteurs comme Bastien d'Orion...

Troublé, Tamkan oubliait le bac et le passeur. Trop de choses se situaient hors de sa compréhension. Ces hommes qui ne dormaient jamais, ces objets appelés « machines », ces boules de feu envoyées par le souffle de l'esprit cosmique... C'était quoi, « l'esprit cosmique » ?

— Aide-moi ! demanda le borgne, rappelant au paladin la réalité du moment.

Ils se trouvaient alors au beau milieu du fleuve qui grondait, mêlant sa voix à celle du vent.

— Connais-tu le plus court chemin pour aller à Terrapolis ? demanda Tamkan.

L'homme eut un sursaut.

— Ne me dis pas que tu te rends là-bas !

— Si ! Justement ! Je dois y aller !

— Si c'est la mort que tu cherches, tu la trouveras ! Nul doute qu'elle sera au rendez-vous !

— C'est mon affaire... Allons ! Indique-moi le chemin. Est-ce loin ?

— Non... En faisant galoper vos droofs, vous y serez avant le coucher du soleil... Mais c'est folie ! La mort est partout !

— Je te donnerai deux écus pour le renseignement...

Le borgne hocha la tête, soupira, observa quelques instants de silence. Il parut s'absorber dans sa tâche, poussant sur la perche. Le bac tanguait. Il n'y avait à cela nul danger. C'était seulement impressionnant.

— Tu as entendu, passeur?... Deux écus de plus !

— J'aurais mieux fait de refuser, tout à l'heure... Vraiment, je n'aurais pas dû accepter.

— Que t'importe !

— Il y a eu assez de morts !

— A t'entendre, on dirait que c'est toi qui vas mourir !

— Bah !

Pendant le reste de la traversée, Tamkan ne cessa de harceler le passeur pour qu'il lui indique le chemin le plus rapide pour arriver jusqu'à la cité en ruine. Lassé, l'homme consentit à fournir le renseignement mais refusa les deux écus supplémentaires.

Ce geste eut le don d'inquiéter Daryal qui, jusque-là, s'était bien gardé de prendre part à la conversation. Jusqu'au bout, il avait espéré que Tamkan abandonnerait. Il avait écouté avec un vif intérêt l'histoire très résumée de Terrapolis et celle-ci avait engendré le malaise.

Que s'était-il passé exactement ? Quelle sorte d'hommes avait donc vécu dans la cité ? Terrapolis s'auréolait d'un mystère qu'il semblait vain de chercher à percer...

Lorsque l'on aborda l'autre rive, le passeur demanda une dernière fois à Tamkan de renoncer à son projet, mais le paladin ne voulut rien entendre. Il avait une mission à remplir. Le maître de la Montagne Creuse le tenait et le tenait bien. Il resterait son prisonnier tant qu'il n'aurait pas apporté le Livre de Bhoaz.

« Glom est bon », murmura Tamkan.

— Je t'aurai prévenu, fit le passeur.

Tamkan lui compta huit écus puis il sauta à terre. Daryal le suivit avec les droofs. Quelques instants plus tard, le bac repartait.

— Adieu ! lança le borgne.

Le paladin haussa les épaules, se hissa sur le dos de sa monture.

— En route, Daryal !

CHAPITRE IX

TERRAPOLIS : VILLE MORTE

La nuit allait tomber lorsque les deux voyageurs arrivèrent à proximité de la cité en ruine. Pans de murs écroulés, éboulis de pierres, enchevêtrements de poutres, places et rues éventrées, colonnes brisées... C'était tout ce qui restait de Terrapolis, une ville qui avait dû être très belle. Dans les dernières lueurs du jour, les ruines ressemblaient à des fantômes sombres qui veillaient sur le sommeil de ceux que la mort avait choisis. Il n'existait plus une seule maison debout. En d'autres temps, un gigantesque incendie avait détruit la cité, laissant derrière lui des pierres noircies, des ferrailles tordues et des cendres. Tamkan et Daryal imaginaient la panique qui s'était emparée des âmes de la ville lorsque les boules de feu étaient tombées. Ils voyaient les hommes se battre, se déchirer, s'égorger, le sang coulant à flots. Ils voyaient s'écrouler les habitations sur des femmes en proie à la peur ou à l'hystérie. Ils entendaient des cris...

— Ecoute ! fit Daryal, rompant le silence. On aurait dit une plainte !

Tamkan se tourna vers son compagnon et lui fit signe de se taire. Lui aussi avait entendu, et il était sûr que cette plainte n'avait rien à voir avec le vent. D'emblée, il élimina le cri d'un éventuel oiseau nocturne. Les oiseaux, il les connaissait bien.

Les deux hommes se tenaient à quelques dizaines de mètres des premières ruines. Alentour, pas un seul brin d'herbe. Rien que de la terre brûlée. Depuis le jour du chaos, aucune plante n'avait repoussé. C'était la destruction totale.

Bien que fortement impressionné, Tamkan se dit que l'endroit n'était sans doute pas aussi terrible qu'on le disait. Jakim-Le-Vieux n'aurait pas envoyé le paladin à une mort certaine!...

Une seconde plainte s'éleva, moins distincte que la première, mais plus modulée, plus longue. Cela ressemblait à un ululement. Un tourbillon de vent devait en avoir atténué l'intensité.

Les deux hommes échangèrent un regard, se comprirent. Leur inquiétude augmenta lorsqu'ils s'aperçurent que les droofs tremblaient. D'instinct, les animaux avaient senti le danger proche ; un danger qui se lovait au milieu des ruines...

Il y eut quelques rafales de vent puis montèrent d'autres cris qui semblaient provenir d'endroits très différents.

— Ce sont des appels, murmura Tamkan. Je croirais presque qu'il s'agit d'un langage... Ces plaintes se distinguent par leur longueur ou leur modulation...

— Quel lieu sinistre ! Le passeur avait raison !

— Allons ! Ne te laisse pas abuser. C'est lugubre, j'en conviens,

mais la nuit et le vent entrent pour une bonne part dans notre inquiétude... Je l'avoue : comme toi, je ne suis guère à l'aise. Cela ira mieux quand nous verrons notre ennemi. Si ennemi il y a, car rien ne prouve que ce n'est pas notre imagination qui travaille ! On a raconté tellement d'histoires sur cette cité !

Daryal frissonna. Il aurait donné cent ans de sa vie pour que Tamkan décide de rebrousser chemin. Mais le paladin ne bougeait pas. Il continuait à écouter les plaintes de plus en plus nombreuses, cherchait à situer l'endroit d'où elles provenaient.

— Pourquoi es-tu venu ici ? lui demanda Daryal. Ce pays est à l'opposé du Royaume de Bhoaz !

— Je cherche une colonne de lumière, répondit Tamkan. Cette colonne m'a été indiquée par Jakim-Le-Vieux, un homme d'une grande sagesse qui connaît bon nombre de secrets... Non, rassure-toi, je ne suis pas fou. Cette colonne existe dans une cave de la cité ! Et elle nous permettra de gagner le Pays-de-Brume !... Ne me demande pas comment, je l'ignore. Mais j'ai confiance en Jakim...

Daryal accepta difficilement les paroles du paladin. Pourtant, il ne se livra à aucun commentaire.

— Nous pourrions peut-être attendre le jour, suggéra-t-il simplement.

Tamkan refusa.

— Non, dit-il. Dans l'obscurité, nous passerons plus facilement inaperçus. Et puis, nous trouverons plus aisément la colonne de lumière...

Daryal dut admettre le bien-fondé de la réplique. Il soupira et dit :

— Comme tu voudras...

Ils descendirent de droof et tirèrent l'épée.

— Allons-y ! décida Tamkan. Restons ensemble...

— Par où commencer ? s'enquit Daryal.

— Je ne sais pas comment Jakim connaît le secret, fit Tamkan, mais je suppose que celui qui a découvert la présence de la colonne a d'abord été attiré par l'aspect extérieur de l'habitation. Il est également possible qu'un détail particulier signale l'emplacement... En tout cas, nous passerons le temps qu'il faudra ! D'abord, nous visiterons les maisons les moins touchées, les caves dont l'accès est facile... Si nous ne trouvons rien, nous attendrons le jour pour continuer notre exploration.

Ils pénétrèrent dans la cité.

La nuit était complètement tombée mais, détail curieux, les ténèbres n'étaient pas totales. Ce détail, avec l'obscurité, devenait visible. Une phosphorescence glauque émanait des pans de murs, des éboulis de pierres, et les deux hommes distinguaient nettement les

ruines.

— Je n'ai jamais vu ça ! s'étonna Daryal. C'est extraordinaire!... Il y a de la lumière partout ! Cette ville est maudite !

— Je n'ai jamais rien vu de tel, moi non plus, dit Tamkan. Mais parle plus bas. Il me semble que les plaintes se font plus distinctes...

— Difficile à dire, avec ce vent...

Ils avançaient au milieu d'un décor fantastique. La faible lueur verte qui laquait les ruines achevait l'in vraisemblable tableau de mort. Les os des squelettes eux-mêmes dispensaient cette phosphorescence ; squelettes le plus souvent déchiquetés qui étaient là comme un avertissement, une mise en garde...

— Là ! fit Tamkan.

Ensemble, les deux hommes se faufilèrent parmi les restes calcinés d'une demeure, trouvèrent sans peine l'entrée de la cave, descendirent quelques marches, ne découvrirent rien.

Cela, ils allaient le faire dix fois, cent fois, et certainement plus encore !

— Je pense que nous aurions dû rester à Gottmar, opina Daryal. Nous aurions attendu que la tempête se calme... Au lieu de cela, nous sommes partis comme des vol..., nous sommes partis avec nos vêtements humides et nous...

— Ah ! Tais-toi ! dit Tamkan. Si nous étions restés à Gottmar, nous aurions eu les pirates de Holsom sur le dos ! Et tu as entendu comme moi ce qu'a dit Thoras : la tempête peut durer pendant toute la mauvaise saison !

Toujours les plaintes, ces mystérieux appels dans lesquels Tamkan devinait un langage. Et toujours le vent qui les emportait, les couvrait ou les déformait. Daryal voulait les ignorer, mais les cris s'imposaient, venus de partout.

Depuis l'instant où il avait dépassé la limite marquée par la première habitation, Daryal avait le désagréable sentiment d'être observé. A vrai dire, ce sentiment ne reposait sur rien de concret, mais il devenait de plus en plus précis. Et son intuition, jusque-là, ne l'avait jamais trompé !

Plusieurs fois, Tamkan le vit se retourner brusquement comme s'il craignait d'être pris par trahison, cherchant des yeux un invisible ennemi. Daryal était un homme courageux, mais qui, à sa place, et dans les mêmes circonstances, n'eût pas montré quelque nervosité ? Tout était de nature à semer l'effroi dans l'esprit le mieux équilibré.

— Rien ! Et encore rien ! C'était à prévoir !

— Calme-toi, fit le paladin. Nous ne faisons que commencer... La nuit sera longue !

— Et en plus, j'ai faim ! ajouta Daryal.

— Nous mangerons plus tard ! Pour l'instant, ce qui importe, c'est de trouver la bonne cave !

Daryal se tut, fit effort pour dominer sa nervosité. Dans sa main droite, il serrait son épée, prêt à frapper dès que l'occasion se présenterait. Il aurait préféré, et de loin, combattre plutôt que vivre dans cette ambiance faite d'attente et d'angoisse. Certes, accompagner le paladin dans ses voyages était préférable à la précarité de sa précédente condition, mais la rançon était dure.

Ils avaient déjà visité une bonne vingtaine de caves lorsque Tamkan s'arrêta.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Chut !

Ils restèrent silencieux pendant quelques minutes.

— On n'entend plus rien, reprit le paladin. Les voix se sont tues...

Daryal pivota sur ses talons, épia les alentours.

— Je n'aime pas ça, déclara-t-il.

— Avançons doucement... A la moindre alerte, dos au mur, épée haute ! Pas de discussion. Attaque directe !

— Compris !

Ils poursuivirent leur progression sans cesser de jeter autour d'eux des regards rapides. Ne pas se laisser surprendre : telle était leur pensée du moment.

Ils parvinrent au bout de ce qui, jadis, avait été une rue, et constatèrent non sans une certaine admiration que la ville avait été bâtie en quatre terrasses. De l'endroit qu'ils occupaient, ils voyaient la ville entière ; une ville phosphorescente, étrange, impressionnante. Les terrasses communiquaient entre elles par des escaliers d'une taille inhabituelle, d'une largeur qui atteignait les cent mètres pour le moins. Cependant, l'ensemble présentait un état chaotique indescriptible. Les marches craquelées, cassées, trouées, étaient jonchées de squelettes, misérables restes humains qui tombaient en poussière dès qu'on les touchait.

De nouveau, Tamkan se figea. Au niveau de la troisième terrasse, il venait d'apercevoir une lueur bleutée. Son coeur se mit à battre. Cette lueur indiquait très probablement la cave dans laquelle il devait trouver la colonne de lumière.

— C'est là-bas ! glissa-t-il à son compagnon. C'est certainement là-bas !

— Alors, ne traînons pas ! fit Daryal.

— Attention en descendant, conseilla Tamkan. Il y a des trous et les marches s'effritent !

C'était pour les voyageurs une chance inespérée. Cette lueur les guidait, mais elle devait être totalement invisible le jour ! Les

événements donnaient raison au paladin. Cependant, une mauvaise surprise attendait les deux amis. Au bas du gigantesque escalier, une trentaine de créatures horribles leur barrait la route ! Des créatures qui n'avaient d'humain que l'allure générale, en ce sens qu'elles possédaient une tête, un tronc et quatre membres. Mais les différentes parties du corps étaient hors de proportions. Des têtes énormes, avec de gros yeux rouges qui luisaient, avec deux trous à la place du nez, avec une simple fente en guise de bouche... De longs bras terminés par des mains palmées qui traînaient sur le sol... Une peau écailleuse, gluante.

Elles ne portaient aucun vêtement. Elles sentaient mauvais. Elles sautillaient sur place comme si elles n'avaient pu demeurer immobiles un seul instant.

Ces figures de cauchemar s'étaient rassemblées pour interdire aux deux hommes d'aller plus loin. Ceux-ci avaient osé profaner leur domaine ; ils devaient être punis.

Ce fut là ce que pensa Daryal.

— Remontons ! s'écria-t-il dès qu'il les vit. Ces horreurs ne nous veulent assurément pas du bien!... Laissons-les-nous suivre. De là-haut, nous leur lancerons des pierres... On fera rouler des blocs...

— Bonne idée ! approuva Tamkan.

Ils remontèrent le plus vite qu'ils purent, prêts à exécuter le plan. Ce n'était pas les pierres qui manquaient.

— Ils ne nous suivent pas ! remarqua le paladin. Hé ! Mais qu'est-ce qui t'arrive ?

Daryal venait de s'immobiliser au milieu de l'escalier.

— Regarde là-haut !

D'autres monstres surgissaient à leur tour, coupant toute retraite. Il en venait également de chaque côté.

— Par tous les vents de Géade ! Nous sommes encerclés !

Le piège avait été tendu avec soin. Les hôtes de la cité en ruine n'avaient pas l'intention de laisser la moindre chance aux deux hommes. Lentement, toujours en sautillant, ils avançaient.

— Ils sont au moins cent ! souffla Daryal. Et nous ne sommes que deux !

— Ne les laissons pas resserrer leur cercle ! C'est maintenant qu'il faut attaquer ! Puisque nous devons atteindre la troisième terrasse, nous allons foncer sur ceux du bas... Non ! Attends ! J'ai une meilleure idée... Imitons-les ! Descendons calmement, l'un à côté de l'autre. Cela va les dérouter. Nous irons à leur rencontre sans manifester la moindre hostilité. Lorsque nous serons à deux mètres de ceux qui nous font face, nous frapperons vite et fort. Aussitôt après, nous courrons droit devant nous... Ensuite, nous verrons !

— Entendu !

L'un et l'autre espéraient que cette tactique leur permettrait de briser le cercle. Après, les créatures devraient les attaquer une par une, ou par petits groupes. Comme elles ne disposaient d'aucune arme, Tamkan et Daryal conservaient un léger avantage.

Ils descendaient les marches d'une manière parfaitement naturelle, l'épée basse. Les hommes-animaux marchaient à leur rencontre. Peu à peu, l'étau se resserrait.

Les deux hommes étaient sur des charbons ardents. Jamais leur vie n'avait été menacée de cette façon. Ce n'était pas par pure curiosité que les monstres les encerclaient, sinon pourquoi auraient-ils adopté cette manoeuvre ?

Quelques mètres encore...

— Maintenant ! hurla Tamkan en s'élançant.

— Tue ! s'écria Daryal.

Surprises, les créatures ne purent parer ni esquiver les coups. Elles poussèrent des cris rauques et tombèrent, blessées mortellement. Les autres réagirent aussitôt. Elles se ruèrent sur les deux hommes qui effectuaient des moulinets avec leur épée. L'une d'elles, plus hardie, sauta sur Daryal. Mais celui-ci se tenait sur ses gardes et lui trancha la tête. Dans le mouvement, il avait baissé son épée. Trois hommes-animaux en profitèrent pour l'assaillir. Mais aucun ne possédait de technique de combat. Daryal se dressa brusquement, se détendit et tua encore.

— Il faut quitter les lieux ! lança-t-il à Tamkan. Nous n'en viendrons jamais à bout !

Le paladin frappait d'estoc et de taille, abattait sans pitié tous ceux qui l'approchaient. Pour l'heure, les deux hommes avaient l'avantage des armes. Mais les monstres étaient nombreux.

— Ces démons nous encerclent ! cria Tamkan. Il faut nous battre ! Il n'y a pas d'autre solution.

Les épées faisaient merveille. Tamkan et Daryal tenaient les monstres en respect, coupaient têtes et bras, perçaient des corps. On les attaquait de toutes parts.

Une créature parvint à saisir le paladin par le cou. De sa main libre, celui-ci voulut la faire passer par-dessus sa tête. Mais d'autres vinrent prêter main-forte à l'attaquant. Voyant qu'il allait être écrasé par cette masse écailleuse, Tamkan se laissa tomber, entraînant avec lui une dizaine d'hommes-animaux. Un corps à corps s'engagea. Ne pouvant plus se servir de son épée, le paladin l'abandonna. Il frappa avec ses poings, parvint à se redresser. Ses adversaires possédaient une force non négligeable et lui donnaient du fil à retordre. Cependant, il tenait bon. Il luttait, la rage au coeur, faisant fi des griffes et des morsures. Ayant saisi une créature par les pieds, il la fit tourner, s'en servant comme d'une massue. Il était déchaîné.

De son côté, Daryal s'en tirait très bien. Sur les marches de l'escalier de pierre, une trentaine de corps étaient étendus, baignant dans une mare de sang.

Haletants, les deux hommes cherchaient à se frayer un chemin dans ce mur d'écaillés. Tamkan, ayant repoussé coup sur coup deux attaques, s'empara de nouveau de son épée. Les monstres ne s'attendaient pas à une telle résistance. Cependant, ils se rendaient compte que, des deux hommes, le plus dangereux était Tamkan. Déjà, ils se préparaient à un assaut commun quand une longue plainte s'éleva, puissante, toute proche. Une plainte qui se multiplia et qui fit cesser le combat de titans. Un vent de panique souffla. Les hommes-animaux s'enfuyaient en grognant.

D'autres plaintes, encore...

Tamkan et Daryal se consultèrent du regard. Un autre danger les menaçait. Un danger certainement plus grand que celui que les hommes-animaux représentaient. Subjugués par la fuite de ces derniers, ils songèrent à les imiter.

Ils prirent cependant la direction opposée, allèrent se cacher parmi les ruines de la seconde terrasse.

— L'endroit est malsain, fit Daryal, à bout de souffle. Si nous ne partons pas d'ici en vitesse, je ne donne pas cher de notre peau !

— J'aimerais tout de même savoir à qui ou à quoi nous avons affaire ! répliqua le paladin. Fuir d'un côté ou de l'autre ne nous mènera à rien si nous ne savons pas de quel côté vient l'ennemi !

Allongés l'un près de l'autre derrière un tas de pierre, ils aperçurent une masse informe, visqueuse, translucide. Une masse également phosphorescente, haute comme deux fois la taille d'un homme, qui se déplaçait sur des pseudopodes. Elle avançait rapidement, occupant toute la largeur de la rue, son corps entraînant cendres et poussière.

— Ne bouge pas, surtout ! recommanda Tamkan à voix basse.

Les cris avaient repris de plus belle. L'être effroyable n'était pas seul. L'un d'eux s'était arrêté à quelques mètres seulement des deux hommes. Des orifices sombres, garnis de poils, s'ouvraient dans cette espèce de gélatine, comme autant de bouches avides. L'être aspira l'air bruyamment, poussa un long cri et repartit.

Tamkan pensa que c'était l'odeur du sang qui les attirait. Mais c'était peut-être plus simplement celle des hommes-animaux. Les uns et les autres devaient être ennemis héréditaires depuis le chaos. Cette explication était certainement la bonne car les êtres de cauchemar ignoraient totalement les deux intrus. Ils se dirigeaient vers l'escalier où le combat avait eu lieu.

Pourtant, le paladin demeura tapi dans l'ombre. Son compagnon ne bougeait pas plus que lui. Il était inutile qu'ils attirent

l'attention.

— Laissons-les s'éloigner, dit Tamkan. Et méfions-nous des retardataires ! Si nous sommes découverts, nous sommes morts ! On ne lutte pas avec ça !

Ils laissèrent passer l'orage puis, prudemment, se levèrent. Les hurlements qu'ils entendirent leur laissèrent supposer que les êtres glaireux avaient rattrapé quelques hommes-animaux. Ils sortirent alors de leur cache et, s'estimant hors de danger, mirent leur épée au fourreau. Dans les rues encombrées de pierres et de gravats, des traces gluantes témoignaient du passage des monstres.

— La voie est libre ! Allons-y !

Ils se mirent à courir.

CHAPITRE X

NO MAN'S SPACE

Tamkan doutait.

Cette colonne de lumière existait-elle vraiment ? Les paroles de Jakim ne l'avaient-elles pas égaré ? N'était-ce pas la mort qu'il était venu chercher à Terrapolis ?

Et tout cela à cause de Glom ! Glom qui n'était qu'un...

— Glom est bon ! dit le paladin.

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda Daryal.

— Rien ! Cours !

Ils descendirent quatre à quatre les marches de l'escalier qui conduisait à la troisième terrasse et se laissèrent guider par la source de lumière bleue. Celle-ci devait s'échapper par une large fissure, créant parmi les ruines une oasis de mystère. Une oasis qui devait, par son côté insolite, tenir à l'écart les monstres qui hantaient la cité.

Les deux hommes arrivèrent bientôt devant un curieux édifice dont l'allure générale évoquait un énorme cube. Le toit plat s'était effondré ; la plupart des colonnes qui le soutenaient ayant été brisées ou renversées. Cependant, les murs étaient encore debout. Au-dessus de la construction, montant à l'assaut du ciel, un rayon de lumière bleue se dispersait, vaste éventail impalpable mais vivant. On aurait dit qu'il était formé de particules animées, de milliards d'êtres qui dansaient pour eux-mêmes un incessant ballet.

Au milieu du mur de façade, une porte avait été percée. Les deux panneaux qui, jadis, défendaient l'accès de cette sorte de temple, avaient été arrachés et gisaient sur le sol encombré de gravats.

— Entrons ! fit Tamkan.

Il passa le premier, s'arrêta sur le seuil de la porte. Dans la salle, tel un dieu oublié, le rayon démultipliait sa lumière et animait les ombres. Un instant fascinés par la beauté et la nouveauté de ce phénomène, Tamkan et Daryal, n'osèrent entrer. Mais s'ils étaient venus à Terrapolis, ce n'était certes pas en contemplateurs. Ils s'enhardirent et, constatant qu'il ne se produisait rien, se mirent à chercher l'ancre secret.

Ils trouvèrent l'entrée de la cave après avoir ôté avec leurs mains les pierres et les cendres qui l'obstruaient. Ils ouvrirent une porte en bois, miraculeusement épargnée par l'incendie, démasquant un escalier dans lequel ils s'engagèrent.

Ils comptèrent plus de cent marches avant d'atteindre le saint des saints.

C'était une salle immense, aux murs métalliques garnis d'yeux rouges, bleus, verts ou violets. Des yeux nombreux, de différentes grandeurs, de toutes formes. En certains endroits, ils étaient

proéminents, globuleux, extraordinaires, et se trouvaient le plus souvent placés à côté de petites saillies qui paraissaient faites d'un autre métal que celui qui constituait les murs. Cela aussi semblait vivant car les yeux s'ouvraient et se fermaient, certains à une cadence si rapide qu'il était impossible à l'oeil humain de les imiter.

Au centre de cette salle, brillante et colossale, trônait la colonne de lumière. Enorme cylindre de trois mètres de diamètre, elle reposait sur un socle à base carrée taillée dans une matière qui possédait la transparence du verre. Mais on apercevait à l'intérieur de minuscules objets, presque tous différents, reliés entre eux par des fils qui décrivaient des circuits compliqués.

Extasié, le paladin ne quittait pas la colonne des yeux. Celle-ci reliait le sol et le plafond voûté, plafond craquelé mais encore solide.

Daryal, quant à lui, s'interrogeait, sans espoir de comprendre, sur ces choses étranges qui semblaient le regarder. Il fit toutefois le rapprochement avec ce qu'avait déclaré le passeur. N'était-ce pas là ce que le borgne avait appelé « des machines » ? Ceux qui avaient construit Terrapolis étaient donc capables d'engendrer des créatures de métal ?

Daryal avait peur. Cela le dépassait. Les hommes d'hier, avec leur fantastique puissance, avaient disparu ! Alors, lui, l'ancien truand, qu'était-il ?

Il dut renoncer à approfondir la question soulevée. Déjà, Tamkan l'entraînait vers le centre de la salle, vers l'énorme colonne d'un bleu intense. Il frémit. Il n'aimait pas cette chose. Celle-ci, croyait-il, provoquerait sa mort.

Le paladin sentit sa réticence.

— Allons ! Viens ! Tu n'as rien à craindre.

Par ces paroles, Tamkan ne cherchait pas à se donner du courage. Il pensait réellement ce qu'il disait, ayant brusquement reconnu en lui cette force qu'il connaissait bien, cette force indicible qui le guidait parfois.

*

* *

Confiant, Tamkan était entré dans la colonne de lumière. Daryal également. Aussitôt, une vibration ténue les avait enveloppés, s'accompagnant d'une sensation de chute dans le vide.

Ils hurlèrent, non de douleur mais de peur !

C'était une glissade interminable dans ils ne savaient quel abîme. La vibration augmentait, devenait insupportable, engendrait un tourbillon qui se déplaçait à une vitesse vertigineuse... Et le bleu intense s'assombrit, vira au noir, au noir absolu.

Tamkan et Daryal étaient prisonniers d'un espace dans lequel l'homme, en tant qu'être réalisé, n'était pas admis. Pourtant, ils

continuaient d'exister, perdant peu à peu la notion des choses matérielles. La désagréable sensation de tomber dans un gouffre sans fond se muait en une impression de légèreté. Ils volaient. Ils flottaient. Ils étaient transformés. Plus de vertiges. Plus de peur. La vibration s'était tue, remplacée par un silence de commencement du monde.

Les deux hommes ne se voyaient plus mais ils se savaient proches l'un de l'autre. Ils étaient. Cependant, toute sensation était annihilée. Leur corps s'était endormi.

A un moment qu'ils ne purent jamais déterminer, ils perdirent conscience. Lorsqu'ils se réveillèrent, rien n'avait changé autour d'eux. Ils flottaient toujours dans un espace insondable et silencieux, se fondaient à lui, s'étiraient à l'infini...

Ils vivaient « autrement ».

Combien de temps cela dura-t-il ? Et d'abord, c'était quoi le temps ? Dans cet espace, cette notion était certainement inexistante. Pourquoi donc l'évoquer ? Ne fallait-il pas simplement se contenter de subir sans comprendre ?

Tout tournait. Le tourbillon de nuit vrillait l'espace, accélérât encore son mouvement de rotation. Le noir, alors, se zébra de bleu. Graduellement, la lumière revenait, et avec elle l'intense vibration. Tamkan et Daryal, lentement, reprenaient possession de leur corps.

Ils remontaient du puits dans lequel ils étaient tombés. « Là-haut », loin au-dessus de leur tête, brillait un disque bleu qui ne cessait de grossir. Il attirait les prisonniers du tourbillon, les aspirait comme s'il avait voulu les arracher aux adhérences de la nuit.

Brusquement, le calme vint.

Titubants, Tamkan et Daryal se virent environnés de lumière. Ils vacillaient comme s'ils s'étaient trouvés sur un frêle esquif ballotté par la houle. Pourtant, sous leurs pieds, le sol était stable, dur, rassurant...

Un sol dallé, d'une superficie de quelques mètres carrés. Quatre piliers. Quatre piliers soutenant un toit pyramidal en dessous duquel était fixé un cristal qui dispensait une lumière céruléenne.

Pas de murs. Un sol. Quatre piliers. Un toit. C'était tout. Une construction toute simple qui accueillait deux voyageurs étonnés, incroyables...

— Le Pays-de-Brume, souffla Tamkan.

*

* *

La nuit n'était pas encore tombée en ce monde. Un jour sale traînait sa monotonie, portant celle-ci comme un fardeau. De longues et sinueuses écharpes vaporeuses s'accrochaient aux branches des arbres noirs, s'effiloçaient, partaient en morceaux. Elles n'avaient rien de commun avec ce brouillard compact, uniforme, qui envahissait les

campagnes à l'approche de la mauvaise saison. C'étaient des langues de serpents, des voiles de brume qui évoluaient à différentes hauteurs, qui se déplaçaient avec lenteur, poussées par un vent léger mais froid.

Daryal ne comprenait pas. Il regardait, voyait. La cave avait disparu. Les murs de métal aux yeux multiples s'étaient effacés. Il devait admettre qu'il avait quitté un pays pour en trouver un autre après un passage qui lui laissait comme un goût de néant...

alentour, c'était une immense forêt qui couvrait les collines et qui s'étendait jusqu'aux plus hautes montagnes. La végétation était dense, composée essentiellement de conifères. Elle épargnait cependant quelques vallons au creux desquels se blottissaient des villages.

Tamkan et Daryal inspectèrent les environs. Rien de bien engageant dans ce paysage où le moindre bruit était étouffé, où tout se confondait dans une grisaille omniprésente...

— Et maintenant ? demanda Daryal.

— J'ai une mission à remplir, avoua Tamkan.

Il hésita un peu avant de poursuivre.

— J'ai contracté une obligation. J'étais prisonnier de Glom, le seigneur de la Montagne Creuse. Un homme plein de vanité et de suffisance ! Un être abject qui...

Tamkan n'acheva pas. Une douleur fulgurante le jeta au sol. Il tomba lourdement, battit l'air de ses bras, hurla, martela son crâne avec ses poings serrés.

Affolé, Daryal se précipita.

— Qu'est-ce que tu as ?

Le paladin était incapable de répondre. Tout son corps lui faisait mal. Il se raidissait, poussant des cris atroces, se roulait dans l'herbe mouillée, luttait désespérément contre l'hydre invisible qui dévorait sa chair. Le feu était en lui, dans ses entrailles et dans son esprit.

— Je me vengerai ! Je me vengerai ! éructa Tamkan.

La menace ne fit qu'attiser le feu. Le paladin brûlait tout vif. On lui arrachait des lambeaux de sa chair. On le perçait de part en part. On le persécutait. On l'atteignait jusque dans son intimité morale, l'onde verte distillant des douleurs appartenant au domaine du sentiment. Un supplice cruel. Tamkan souffrait aussi dans son cœur. Il se sentait seul, délaissé, trompé, bafoué, humilié. Une profonde tristesse s'emparait de lui, une tristesse qui mêlait ses racines à celles de la douleur physique, une tristesse qui le rongait, qui le détruisait.

Impuissant, Daryal assistait à l'affreux spectacle.

La bouche grande ouverte, Tamkan happait l'air. Sa respiration était courte et difficile. Cette masse qui l'écrasait lui interdisait de respirer normalement. Sa gorge était prise dans un étau qui se

resserrait.

Il souhaita la mort. Une mort rapide qui lui serait douce, ô combien ! Mais la Camarde dédaigna sa demande.

— Glom, articula-t-il avec peine. Glom... est bon ! Je dois le servir ! Je... servirai Glom... fidèlement...

Les douleurs cessèrent, laissant le paladin haletant et meurtri aux pieds de Daryal qui ne comprenait rien à ce qui se passait.

Tamkan demeura allongé pendant un long moment, sourd aux questions de son compagnon qui s'inquiétait. Ses souffrances n'avaient duré que peu de temps mais elles l'avaient épuisé. Il y avait en lui un grand vide, un souvenir amer.

Quand il se leva, Daryal l'aida à se maintenir debout.

— Ça va aller, dit-il. Ce n'est rien... Ma révolte a simplement été punie. Glom est puissant et je ne puis lui échapper... C'est pour lui que je suis ici... Je dois m'emparer du Livre de Bhoaz !

Daryal crut que le ciel lui tombait sur la tête. Il avait tout imaginé. Sauf cela.

— Le Livre de Bhoaz ! répéta-t-il avec une crainte mêlée de respect.

— Oui, insista Tamkan. Le Livre de Bhoaz ! Il faut que je l'apporte à Glom... Mais tu peux partir si tu veux. Je ne t'oblige pas à me suivre !

Daryal ne savait quelle contenance prendre. Il n'était même pas capable de répondre. Il n'était pas lâche mais accompagner un homme qui désirait s'emparer du secret des origines c'était connaître l'épouvante et la mort !

Maintenant, il comprenait mieux les réactions de Tamkan et perçait le fond de ses paroles. Il se souvenait des conversations que la paladin avait eues avec les marins de Gottmar... Sangal avait deviné !

Tamkan eut un pauvre sourire. Le silence de Daryal était pour lui plus éloquent qu'un discours. Mais il n'en voulait pas à cet homme que ne poussait aucune motivation.

— Va, Daryal. J'irai seul au Royaume de Bhoaz...

Il prit sa bourse dans l'intention de partager avec son compagnon les écus qui lui restaient.

— Non, fit Daryal, stoppant son geste. J'irai avec toi !

Tamkan hocha la tête.

— Il vaut mieux que tu partes ! Gagne le port le plus proche et...

— Je reste ! Les risques sont grands, je le sais, mais tu as fait de moi ton ami... Je t'accompagnerai donc.

Le paladin soupira.

— Dans ce cas, mettons-nous en route. Il faut que nous cherchions un endroit où nous pourrions manger et nous

reposer.

CHAPITRE XI

L'APPEL

Ils avaient trouvé un chemin de forêt qui, semblait-il, devait conduire à une vallée proche car il s'enfonçait en pente douce sous les couverts. Mais le crépuscule venait déjà, préparant avec la brume le lit de la nuit. Tout en cheminant, Tamkan ne pouvait s'empêcher de penser à Jakim-Le-Vieux ainsi qu'aux secrets dont il était détenteur. Une nouvelle fois il se persuada que le vieillard en savait beaucoup plus, en ce qui concernait le passé de Géade, qu'il ne voulait le laisser paraître. Ne possédait-il pas, entre autres secrets, la faculté de faire parler les pierres ? Mais s'il connaissait le passé de Géade, pourquoi n'en avait-il rien dit ? Et dans ce cas, que représentait pour lui le Livre de Bhoaz ?

Le paladin était troublé ; d'autant plus troublé que la force intérieure qui se manifestait parfois faisait pour l'heure sentir sa présence. Il l'entendait, la recevait avec la même chaleur, cherchait à en endiguer le flot, à la comprendre. Cette fois, cependant, le message était tout autre. L'impression s'était transformée en appel. Un appel encore un peu lointain, mais net... Un appel qui paraissait venir du Royaume de Bhoaz !

Tamkan conçut quelque inquiétude. C'était la première fois qu'il associait la force inconnue et le Royaume de Bhoaz... Il devait se tromper, certainement. Parfois, l'esprit interprète, imagine et s'égare...

A moins que Bhoaz, connaissant depuis longtemps les raisons de sa présence dans le Pays-de-Brume, n'eût cherché à le perdre en usant d'un perfide stratagème ? Dès lors, comment nourrir le moindre espoir de vaincre ? Il fallait qu'il réfléchisse à cela, qu'il réponde à la ruse par une autre ruse. Il devait vaincre ! Vaincre pour gagner sa liberté, tout au moins pour se libérer de son obligation. Si le contrat était rempli, il serait délivré...

Un cri de femme déchira le silence de la forêt. Un cri relativement proche qui pétrifia un instant les deux compagnons.

— Tu as entendu ? demanda Tamkan.

— Comme toi ! répondit Daryal. Le cri venait de par là...

Il montra un bouquet d'arbustes situé à sa droite. Des arbustes chétifs qui avaient bien du mal à pousser à l'ombre des géants de la forêt.

— Allons voir ! dit Tamkan.

Prudemment, ils quittèrent le chemin pierreux, se dirigèrent vers l'endroit désigné par Daryal, contournèrent l'obstacle et s'arrêtèrent. A quelque cinquante mètres de là, dans les échancrures de brume, ils apercevaient les lueurs orangées d'un feu de camp.

— Un campement, dit tout bas Daryal. On pourrait peut-être

trouver là de quoi manger ?

— Peut-être, en effet ! Approchons-nous. J'aimerais avant tout savoir qui nous allons rencontrer.

A pas de loup, ils avancèrent. Ils entendaient des voix mais ne comprenaient pas un seul mot. Le sens de la conversation leur échappait.

Lorsqu'ils se jugèrent assez près, ils se dissimulèrent. Autour du feu, plusieurs personnages emmitouflés dans des couvertures étaient assis et devisaient. Les flammes dansantes jetaient sur leurs visages des lueurs fauves. Il y avait là des hommes et des femmes au nombre d'une dizaine. La conversation, pour animée qu'elle fût, n'avait aucun rapport avec le cri entendu quelques instants auparavant. Il était question d'une vieille dette qu'un nommé Churagne avait réglée à sa manière. Et ledit Churagne était certainement celui qui parlait... Rien de bien important.

— Nous n'avons quand même pas rêvé ! fit Daryal.

— Bah ! Ce que nous avons pris pour un cri de femme n'était peut-être qu'un cri de bête, ou bien une exclamation... N'as-tu pas remarqué comme la brume déforme les bruits ?... Allons !

Tamkan ne chercha plus à se dissimuler. Suivi de Daryal, il marcha vers le feu, apparut dans le cercle de lumière, à la grande surprise de ceux qui s'y trouvaient déjà. Aussitôt, les hommes bondirent, dégainant qui une épée, qui un couteau.

— Holà ! fit Tamkan. Quel accueil!... Nous sommes des amis !

Un autre homme, que cette arrivée soudaine n'avait pas inquiété, se mit debout à son tour. Il était grand et gras et avait un visage mangé par une barbe noire qui faisait corps avec son abondante chevelure. Il fit un signe et les épées rentrèrent au fourreau. Puis il se tourna vers les nouveaux venus, les considéra avec un oeil inquisiteur.

— Qui êtes-vous et que faites-vous dans les parages ?

Mon nom est Tamkan, répondit le paladin. Et mon compagnon se nomme Daryal... Nous voyageons. Nous pensions trouver quelque auberge, mais...

Des éclats de rire l'interrompirent.

— Qu'ai-je dit de si drôle ? s'enquit Tamkan.

— Tu es étranger, répondit l'homme à la barbe noire, et cela se voit comme le nez au milieu de la figure ! Pour trouver une auberge dans cette région, il faut se lever de bonne heure !... Qu'est-ce que tu cherches par ici ?

Tamkan eut un imperceptible mouvement d'épaules.

— Rien de spécial... Nous voyageons sans cesse. Nous parcourons le monde pour le seul plaisir de le découvrir...

— Ils disent tous ça ! fit un homme en jetant un morceau de bois dans les flammes.

Celui qui paraissait diriger cette curieuse troupe lui lança un regard aussi rapide que mauvais. Puis il fit de nouveau face à Tamkan.

— Nous avons certainement beaucoup de points communs, étranger. Nous sommes également des gens du voyage, mais nous ne nous déplaçons qu'en Pays-de-Brume... Nous sommes acteurs. Tiens ! Regarde ! Tu vois ces roulottes là-bas ?

Tamkan acquiesça. Jusque-là, il n'avait pas pris garde aux quatre roulottes près desquelles des droofs étaient attachés.

— Mon nom est Lyzio. Soyez tous deux les bienvenus. Votre arrivée va rompre un peu la monotonie habituelle... Mais je suppose que vous avez faim. Prenez donc place près du feu... Euh ! Nous, nous avons déjà mangé.

Tamkan ne se le fit pas dire deux fois. Il s'assit sur une pierre, regarda Daryal.

— Je préfère rester debout, déclara celui-ci.

La troupe comportait dix membres, dix acteurs. Sept hommes. Trois femmes. Tous étaient pauvrement vêtus, ce qui n'arrangeait pas leur mine. Même les femmes n'inspiraient aucune confiance. Néanmoins, Tamkan semblait très à l'aise et ne paraissait pas remarquer l'intérêt que son arrivée avait suscité.

Lyzio donna l'ordre qu'on amène de quoi manger. Ce fut Marfa, la plus âgée des femmes, qui l'exécuta. Triste, Marfa, avec ses cheveux gris, sa peau sèche et plissée, et ses yeux sans chaleur...

Daryal la vit s'éloigner en direction des roulottes, puis il s'intéressa aux visages tournés vers le feu. Décidément, ces personnages lui étaient profondément antipathiques.

Marfa revint quelques instants plus tard avec du pain dur et du fromage, mets qu'elle avait déposés sur un plateau de bois, à côté d'un pichet de vin.

— Mangez ! invita Lyzio. Excusez la pauvreté du repas, c'est tout ce que nous avons à vous offrir. Mais le vin, sans doute, vous semblera meilleur...

Tamkan remercia, s'empara du pain qu'il rompit, fit de même avec le fromage. Daryal consentit à s'asseoir pour manger.

— Tout à l'heure, fit le paladin entre deux bouchées, l'un de vous a déclaré que ceux que l'on rencontre dans cette région prétendent être des voyageurs... Ce n'est pas vrai ?

— Oh ! Non ! répondit Lyzio. Mais ne fais pas attention, Churagne raconte n'importe quoi!... Toutefois, je dois avouer que beaucoup de ceux qui prétendent voyager appartiennent à des bandes de coupe-jarrets ! Aussi, il faut comprendre notre méfiance...

— Tu m'étonnes ! Cette région n'est donc pas aussi désertique qu'elle le paraît !

— Hé non !

— Enfin, voyons... Qu'est-ce que les brigands peuvent chercher ici ? J'imagine qu'il n'y a pas grand-chose à voler ! Ou alors, il faut aller dans les villes ou les villages !

— Ou dans les fermes, poursuivit Lyzio. Tu as raison. Cependant, au Pays-de-Brume, les brigands sont nombreux...

— Et ils se volent les uns les autres ?

— Cela arrive. Mais ce qui les attire surtout... ce sont les voyageurs comme toi !

Lyzio sourit dans sa barbe. Un instant, ses yeux pétillèrent.

— Vois-tu, le Pays-de-Brume n'est pas un pays comme les autres... Hum ! Quand je dis « le Pays-de-Brume » je devrais plutôt parler du Royaume de Bhoaz bien que celui-ci soit enclavé dans le Pays-de-Brume... Beaucoup d'étrangers, pleins d'espérance, viennent ici avec l'intention de découvrir le secret des origines... Tu sais ?

— Je crois que je commence à comprendre, en effet. Ces étrangers ne viennent généralement pas les poches vides et sont tout prêts à écouter ceux qui leur vendront des renseignements ou qui leur proposeront leur aide... Certains, même, disparaîtront mystérieusement sans que personne n'en sache rien...

— Tu n'es pas bête.

— Mmm ! Ce qui me paraît bizarre, c'est que ces voyageurs soient aussi nombreux que tu le prétends...

— Ils sont des centaines, affirma Lyzio. Ce sont des rêveurs, des hommes remplis d'idées généreuses, des purs ou des fous ! Mais je n'en ai jamais connu un seul qui soit un jour allé au Royaume de Bhoaz... Ils restent toujours au Pays-de-Brume, croyant qu'ils trouveront là les réponses à leurs questions...

Tamkan prit un temps de réflexion, médita les paroles de Lyzio, puis demanda encore :

— Et toi?... Es-tu déjà allé au Royaume de Bhoaz ?

— Certainement pas ! Nul ne peut approcher le domaine. Personne n'a jamais osé ! La folie et la mort guettent ceux qui s'aventurent dans les montagnes.

— Et les brigands n'ont jamais essayé de... ?

— Encore moins ! De toute façon, ils se moquent bien du secret des origines ! Je te l'ai dit, ce qui les intéresse, c'est l'or des étrangers. Aussi vont-ils souvent dans les tavernes des ports pour raconter aux marins des histoires fabuleuses, des légendes qui seront colportées et qui, de l'autre côté de l'océan, feront naître des envies de voyages...

Tamkan termina son morceau de pain, but un peu de vin et tendit le pichet à Daryal.

— Le procédé est habile, reconnut-il. Que pense-t-on de Bhoaz au Pays-de-Brume ?

— On ne sait trop... Personne ne l'a jamais vu. On croit vaguement qu'il existe. Comme le Livre...

Tamkan demeura songeur.

Les yeux fixes, il regardait sans les voir les flammes du feu crépitant. Il se demanda si, en définitive, le Livre de Bhoaz n'était pas une légende qui avait été fabriquée de toutes pièces par les premiers habitants du Pays-de-Brume.

Depuis que les hommes étaient apparus sur Géade, n'avait-on pas mené la quête impossible de la Vérité ?

Bien sûr, cette vérité, comme il était facile de la nier ! Aucune preuve concrète n'existait. Aussi loin que l'on pouvait remonter dans le temps, on ne trouvait nulle trace du fameux Livre. Quant à Bhoaz, le gardien supposé du secret des origines, personne ne l'avait jamais vu !

Dans quelques siècles, sans doute, on aurait oublié la légende. Seuls quelques vieillards qu'on traiterait de fous se rappelleraient du Livre de Bhoaz.

Pourtant, Tamkan ne se faisait pas à cette idée. Il ne pouvait admettre l'inexistence du Livre ! Il était né avec la certitude que la Vérité se cachait au Pays-de-Brume. Et tous ceux de Géade, inexplicablement, possédaient cette même certitude !

Quel homme n'avait pas été tourmenté par le secret des origines ? Quelle mère ne s'était pas interrogée sur le mystère de la naissance ? Pourquoi la plupart des habitants de Géade étaient-ils nés adultes alors que l'acte sexuel permettait parfois de concevoir des enfants ?

Tamkan se sentit subitement las.

— Si tu le permets, dit-il à Lyzio, nous dormirons sous une roulotte.

Le chef de troupe accepta, déclara qu'il allait lui-même se coucher et qu'hommes et femmes feraient bien d'en faire autant. Il comptait partir à l'aube pour quelque village où, disait-il, il espérait faire recette. Il en profita pour vanter un peu les talents de ceux qui l'accompagnaient. Mais, fatigué, Tamkan ne l'écouta que fort distraitemment.

Daryal ne l'avait même pas attendu. Bâillant à se décrocher la mâchoire inférieure, il était allé s'allonger auprès d'un droof, pensant sans doute profiter de la chaleur animale...

*

* *

Daryal se réveilla, la tête lourde, avec le sentiment d'avoir dormi plus qu'il n'était permis. A quelques pas de lui, Tamkan ronflait. Il faisait grand jour.

Hommes, droofs et roulottes étaient partis. Un peu de fumée grise s'élevait du foyer mourant. La brume, en molles ondulations,

serpentaient entre les troncs noirs.

— Par tous les drevons de Géade ! jura Daryal en se tenant la tête. Nous nous sommes fait avoir ! Ces salauds-là nous ont drogués!... Mon épée !

Il se précipita auprès de Tamkan, le secoua, le gifla.

— Hé ! Réveille-toi ! Ils sont partis !

Le paladin poussa un grognement mais n'ouvrit pas les yeux. Il avait bu beaucoup plus que son compagnon et la drogue produisait encore son effet.

Par acquit de conscience, Daryal souleva le manteau de Tamkan, constata qu'on l'avait dépouillé. Plus de bourse. Plus d'épée. Plus de poignard.

— Evidemment ! soupira Daryal. Il fallait s'y attendre. Les ordures!... «Nous sommes acteurs. » Tu parles ! Pas mieux que les autres, ceux-là !

Il se releva, jeta un coup d'oeil autour de lui, ne sachant que faire. A ce moment, il vit venir à lui une jeune femme brune. Elle devait avoir beaucoup couru car ses cheveux étaient défaits et elle transpirait abondamment. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait à un rythme rapide, une poitrine ferme et bien proportionnée...

Daryal la laissa approcher, apprécia son visage de jeune louve et ses yeux noirs ombragés par de longs cils. Il remarqua aussi sa robe déchirée et le châle misérable qu'elle portait sur les épaules.

— Vous avez de la chance, dit-elle sans préambule. Si vous étiez tombés sur une autre bande, vous seriez morts à l'heure qu'il est !

— Où sont-ils ? demanda brutalement Daryal.

— Loin. Sur la route de Tadaar... J'étais avec eux. Je me suis enfuie.

— Enfuie?... Et tu dis que tu étais avec eux ?

— Lyzio me retenait prisonnière. Il me battait. .. Hier encore, il a voulu me prendre de force. Je lui ai résisté et il m'a ficelée, bâillonnée, enfermée dans sa roulotte !

Daryal supposa que c'était elle qui avait crié. Mais il ne lui posa pas la question.

— Pourquoi es-tu revenue ici ?

— Simple. Je veux partir avec vous !

Daryal tiqua.

— Avec nous ? Mais...

— Ne discute pas ! Je pars avec vous ! Je connais bien le Pays-de-Brume. Je vous serai utile !

Embarrassé par l'attitude volontaire de la jeune femme, Daryal se gratta le menton, geste qui fit crisser sa barbe dure. Il était curieux de savoir ce que dirait Tamkan.

— Il y a longtemps que tu es avec Lyzio ?

— Quelques années... J'étais toute jeune lorsqu'il m'a emmenée. Il m'avait promis que je gagnerais beaucoup d'argent en dansant. En fait, il voulait surtout faire de moi une fille à plaisirs... J'ai gagné de l'argent, c'est vrai, mais pas en dansant ! Et Lyzio s'empressait de me voler ! Il me louait pour la nuit à des hommes ivres et, pour manger, j'étais obligée de me déshabiller, de me caresser devant eux, d'écartier mes cuisses ! Je n'étais alors qu'une toute jeune fille... Oui, car je suis née de parents. J'ai donc connu l'enfance... Plus tard, cela a continué. On devenait avec moi de plus en plus exigeant. Je ne rêvais plus que de vengeance et d'évasion... Cette nuit, quand nous avons pris la route, j'ai pu m'enfuir. Lyzio s'était endormi près de moi. J'ai réussi à lui prendre son poignard...

Elle rit, découvrant des dents très blanches.

— Et ça ! ajouta-t-elle en exhibant la bourse que le chef de la troupe avait dérobée à Tamkan.

— Dent de drak ! Les écus ! fit Daryal en s'emparant vivement de l'objet.

Il regarda la jeune femme d'un air soupçonneux, tendit la main.

— Le reste !

— Quoi ? Quel reste ? Tous les écus y sont !

— Le poignard !

Elle lui tendit l'arme qu'il glissa à sa ceinture.

— N'empêche ! fit-il. Ça ne vaut pas une bonne épée ! Et dans ce pays maudit, si l'on tient à la vie...

— Ne t'inquiète pas. Je sais où trouver des armes !

Daryal sourit.

— Je commence à croire que tu es précieuse, déclara-t-il. Au fait ! Quel est ton nom ?

— Zéélis, répondit la jeune femme.

— Bon ! Eh bien, Zéélis, il ne nous reste qu'à attendre que Tamkan se réveille !... Une chose me chagrine, pourtant. Quand Lyzio va s'apercevoir de ton absence...

— Il ne fera pas demi-tour, assura Zéélis. Comment pourrait-il deviner la direction que j'ai prise ? Personne ne m'a vue... Et de toute façon, il cuve son vin ! Quand il se réveillera, il fera une de ces gueules !

— Mmouais !...

Daryal regarda Tamkan, puis la jeune femme.

— J'ai l'impression qu'il en a encore pour un moment, dit-il. Tout ce temps perdu... si nous... ?

— Tu veux faire l'amour ?

Daryal avala sa salive avec peine. Il ne s'attendait pas à une proposition aussi directe. Il acquiesça d'un signe de tête.

La louve sourit.

— Viens ! lui dit-elle simplement.

CHAPITRE XII

TROUBLES

Tamkan eut un réveil des plus pénibles. Ce fut la fraîcheur du matin qui le tira de son engourdissement. La tête lourde, la langue pâteuse, il se leva en se traitant d'imbécile, s'en voulut de s'être laissé berner aussi facilement. Il pensa à Glom, à sa mission, éprouva durant un instant une sorte de tristesse alliée au découragement.

Lyzio était parti avec ses gens, avec droofs et roulottes. Daryal acheva de tirer le paladin du sommeil en lui expliquant les raisons de la présence de Zéélis.

Tamkan toisa la jeune femme, eut un soupçon à son endroit en pensant qu'elle pouvait être l'instrument d'une manoeuvre dirigée contre lui. Mais il se promit d'être vigilant. Pour deux, car Daryal et Zéélis paraissaient très bien s'entendre...

— Tu lui as dit où nous allons ?

Daryal, avec embarras, avoua qu'il n'avait rien révélé et, comme pour se justifier, ajouta :

— Elle semblait tellement décidée à nous accompagner que j'ai jugé inutile de lui indiquer le but de notre voyage... D'ailleurs, la décision te revient !

Tamkan hocha la tête. Daryal s'en tirait bien.

— Il ne servirait à rien de vouloir me cacher votre but, dit Zéélis. Je sais que vous vous rendez au Royaume de Bhoaz!... Cela ne me fait pas peur. Je vais avec vous !

— Pourquoi y tiens-tu tant ?

— Où irai-je, sinon?... J'ai quitté Lyzio. Je suis libre, mais seule. Et au Pays-de-Brume, on n'aime pas les solitaires, qu'ils soient hommes ou femmes !... Je veux être votre amie !

— Tu connais bien le Pays-de-Brume, à ce qu'il paraît ?

— Oui. Je te conduirai jusqu'aux montagnes... et même un peu au-delà. Cela vous évitera les mauvaises rencontres.

— C'est bon ! fit Tamkan. Tu nous accompagneras...

Ils se mirent en route.

Zéélis conduisit d'abord les deux hommes jusqu'à une ferme où ils achetèrent des vivres pour plusieurs jours. Daryal se chargea de porter le sac de toile qui contenait de la viande cuite, du pain et du fromage, ainsi qu'une outre de vin.

En fin de matinée, ils se procurèrent deux solides épées qu'ils payèrent fort cher. Bloss, l'homme qui les leur avait vendues, était un ancien brigand reconverti en « honnête » marchand, lequel vivait dans une maison située à proximité du hameau de Toheng. L'affaire avait été rapidement traitée. Bloss, qui connaissait Zéélis, avait fait bonne figure. Il s'était contenté d'empocher les écus sans poser de question.

La jeune femme n'ignorait rien des pièges qui truffaient le Royaume de Bhoaz. Que n'avait-on pas raconté à ce sujet ! C'étaient peut-être des histoires nées de la superstition ou de la simple imagination humaine, elles n'en conditionnaient pas moins les individus. Mais le Royaume de Bhoaz fascinait Zéélis, et avec un géant comme Tamkan, que pouvait-elle craindre ? Elle souriait en songeant qu'elle serait la première femme à toucher le fameux Livre, aussi ferait-elle tout ce qui était en son pouvoir pour aider ses deux amis...

Ceux-ci ne tardèrent pas à comprendre qu'ils possédaient en Zéélis un guide sûr. Ils se dirigeaient vers les hautes montagnes, empruntant des chemins peu fréquentés, coupant à travers la forêt. Ils étaient conscients d'avoir, tôt ou tard, à se mesurer à Bhoaz. La perspective de s'emparer du Livre et le danger que représentait cette tentative les excitait. Pourtant, en chemin, ils parlaient peu. Tamkan, du reste, s'était enfermé dans un mutisme qui mettait Daryal mal à l'aise.

Mais ce dernier ignorait que, par deux fois, le paladin avait reçu une impulsion, capté un appel. Parallèlement, il lui semblait reconnaître certains sites, surtout dans cette zone délaissée comprise entre les collines et les premiers hauts sommets...

*

* *

Deux jours plus tard, le trio s'engageait dans une vallée encaissée au fond de laquelle coulait la Thoulémort, également appelée « la rivière folle ».

La vallée, expliqua Zéélis, se resserrait un peu plus loin, et était coupée d'une série de failles dont l'une, formant un étroit défilé, permettait de gagner sans difficulté la vallée voisine. Après, seulement, commençait vraiment le Royaume de Bhoaz...

Dans les montagnes, la brume devenait plus épaisse, plus consistante. Elle développait ses anneaux, s'enroulait de façon presque voluptueuse autour des troncs, noyait tout dans ses écharpes mouillées et dans ses longs rubans mouvants qui n'avaient ni commencement ni fin... Et c'était en son sein, au cœur même des vaporeuses spirales, que le petit groupe évoluait, poursuivant une quête jugée jusqu'alors impossible.

« Glom est bon », pensa Tamkan dont les idées se cristallisaient sur le seigneur de la Montagne Creuse.

Il était profondément troublé, certain, maintenant, de reconnaître les sommets environnants plantés d'énormes rochers nus qui repoussaient la sylve, et cette rivière folle...

Avait-il vécu jadis au Pays-de-Brume?... Les paroles de Sangal tendaient à le confirmer !

De plus en plus il pensait qu'il était né là, dans ce pays où,

bizarrement, il revenait pour tenter de découvrir le secret des origines. Il se sentait capable de se diriger à travers ces montagnes accidentées, d'aller jusqu'à la demeure de Bhoaz rien qu'en répondant à l'appel de la force intérieure...

— Qu'est-ce que tu as ? finit par demander Daryal, agacé par le mutisme prolongé de son compagnon.

— Je réfléchis, répondit le paladin. Bhoaz m'attire mais je crains sa puissance... Je crois qu'il sait déjà qui nous sommes et ce que nous voulons !

— Crois-tu ? Dans ce cas, comment espérer lui prendre le Livre ?

— Bhoaz n'est qu'un homme, répondit sèchement Tamkan.

Zéélis, à la fois inquiète et confiante, n'intervint pas dans la conversation. Elle se disait que Tamkan était parfaitement capable de réussir. Un homme comme lui DEVAIT réussir !... Cette conviction lui était sans doute dictée par l'admiration qu'elle lui vouait... Ou bien, intuitivement, avait-elle deviné que Tamkan était différent des autres hommes de Géade.

— Je dois vaincre, Daryal ! Et tu sais pourquoi !

Ils venaient de s'engager sur un pont branlant et moussu, un pont de bois sur lequel on ne devait passer que fort rarement. Dessous, la rivière folle, blanche d'écume, livrait avec les rochers bruns un combat millénaire.

De l'autre côté du pont, ils trouvèrent un sentier mal dessiné qui grimpait à flanc de montagne. On était proche du défilé.

Ce sentier, Tamkan était sûr de l'avoir déjà emprunté en sens inverse ! Il eut peur de comprendre. Il rejeta l'idée dès qu'elle lui vint, puis il l'accueillit avec beaucoup de prudence.

Que penser ? Bhoaz essayait-il de le plonger dans le plus complet désarroi en faisant naître en lui des impressions de « déjà vu » ?

Non. Ces souvenirs revenaient par bribes, avec une extraordinaire précision, s'imposaient avec force. Bhoaz n'était pour rien dans ces fenêtres ouvertes sur le passé. Tamkan devait se rendre à l'évidence : IL ETAIT NE AU ROYAUME DE BHOAZ ! C'était devenu une certitude. Lui, le paladin, était revenu vers sa terre natale ! Ce pays était le sien !

Il frissonna. L'émotion qui l'envahissait tout à coup n'avait jamais eu son égale. Ce paysage éveillait en lui, au milieu des souvenirs confus, des images nettes mais rapides, des scènes brèves qui appartenaient au temps qui avait suivi sa naissance ! Douter était désormais impossible !

Décontenancé, Tamkan avait peur. Peur de se rapprocher de la vérité. Peur de violer un secret ou de commettre un sacrilège...

Pourquoi chercher la vérité ? Les choses n'étaient-elles pas bien ainsi ? Pourquoi l'homme éprouvait-il toujours cet irrésistible besoin d'aller plus loin, cette soif de savoir ?

En cet instant, le paladin aurait rebroussé chemin. Mais il y avait Glom...

— On ne passe pas !

Six hommes armés venaient de sortir d'un fourré et se faisaient menaçants. Aussitôt, Daryal et Tamkan tirèrent l'épée, prêts à pourfendre ceux qui prétendaient leur interdire le passage.

Mais le paladin retint Daryal. Le combat était impossible. Deux des hommes possédaient un bâton de maître.

— Laisse, Daryal. Nous ne sommes pas les plus forts !

Cela dit, il baissa son épée.

— Mais, Tamkan...

— Ne discute pas ! Jette ton épée. Ils ont des bâtons de maître

!

— Des bâtons de maître?... Qu'est-ce que c'est ?

— Je t'expliquerai plus tard !

Le chef de bande ricana, s'avança un peu, approuva :

— Très bien ! J'aime les hommes qui comprennent vite !...

Question : où allez-vous ?

Le bandit, comme ceux qui l'accompagnaient, était assez élégamment vêtu. Sa façon de se présenter, son allure, le ton de sa voix donnaient à penser qu'il n'était pas un vulgaire coupe-jarret. Et puis, sa présence dans la région avait de quoi surprendre. Pour s'aventurer dans les montagnes, il fallait un sérieux motif, et ce motif ne pouvait être que le Livre de Bhoaz.

Tel fut le raisonnement que fit mentalement le paladin.

— Je regagne ma demeure, répondit Tamkan.

La surprise défigura une seconde son interlocuteur.

— Ta demeure ? fit-il. Tu habites donc par ici ?

— Cela est-il interdit ? demanda Tamkan.

Zéélis et Daryal ne comprenaient pas l'attitude de leur ami. Depuis qu'ils avaient quitté les collines, ils n'avaient pas été sans remarquer un profond changement dans son comportement, mais cette fois Tamkan les déroutait totalement.

— Où se trouve ta demeure ?

— Au sommet d'un plateau rocheux, à environ une journée de marche...

— Intéressant ! apprécia l'homme. Et ceux-là habitent avec toi ?

— Ce sont mes amis... Mais puis-je savoir à mon tour ce que tu fais sur mes terres ?

Le chef de bande eut un sursaut qu'il maîtrisa mal. Ceux qui

lui étaient attachés frémirent, échangèrent des regards incrédules. Quant à Daryal et à Zéélis, ils nageaient toujours à pleines brasses dans le tunnel de l'incompréhension. Quel jeu jouait donc Tamkan ?

— Tes terres ?... Sais-tu à qui tu parles ?

— Non, mais tu vas me le dire !

L'inconnu se présenta sur un ton hautain.

— Je suis Lorka-Le-Grand, seigneur de Mirab et de Volhagaar, maître du Pays-de-Sagesse ! Mon pays t'est sans doute inconnu car il se trouve bien au-delà des mers. C'est un royaume gigantesque, très riche et très puissant. Mon peuple constitue l'élite pensante de Géade !

Nullement impressionné, Tamkan répliqua :

— Et naturellement, tu viens ici dans l'espoir de découvrir le secret des origines!... Je me trompe ?

Lorka, confondu, répondit par une autre question :

— Qui es-tu ?

— Je m'étonne que tu ne l'aies pas encore deviné, Lorka ! Je suis celui que tu cherches ! JE SUIS BHOAZ, CELUI QUI POSSEDE LE LIVRE !

Une lueur de crainte passa dans les yeux du maître du Pays-de-Sagesse. Daryal, lui, crut que la foudre s'abattait sur lui. Il douta. Tamkan était-il vraiment celui qu'il prétendait être ou bien essayait-il de tendre un piège à Lorka ?

— Bhoaz ! Non. C'est impossible ! Impossible!... Il ne se serait pas fait prendre de cette façon ! Tu n'es qu'un imposteur !

Tamkan eut un sourire énigmatique et riposta :

— Qui te dit que je suis ton prisonnier ?

Ces simples mots accentuèrent le malaise et semèrent le doute dans les esprits. Le calme de Tamkan, sa stature imposante, sa présence en un lieu habituellement désert, tout contribuait à nourrir ce doute.

L'attention se relâcha. Les armes se firent moins menaçantes. Tamkan en profita pour bondir sur Lorka et lui arracher son bâton de maître. Il avait été si rapide que nul n'avait pu réagir.

— Lâchez vos armes ou je le tue ! lança Tamkan.

Les hommes à la solde du maître du Pays-de-Sagesse s'exécutèrent. Daryal et Zéélis s'empressèrent d'aider le paladin. Ils ramassèrent les armes et firent reculer les prisonniers.

— Maintenant, dit Tamkan, vous allez repartir dans votre pays. Ne revenez jamais ici !

Il s'interrompit. Il venait de recevoir une nouvelle impulsion. Une impulsion qui lui fit dire, plus tard, que ce n'était pas lui qui parlait !

— Laissez Bhoaz, reprit-il, et abandonnez à jamais l'idée de vous emparer du Livre ! *Car le livre n'appartientra aux hommes de*

Géode que lorsque ceux-ci seront dignes d'en recevoir le contenu. Personne ne s'en rendra propriétaire. Pas même Glom-Le-Noir. Surtout pas Glom ! ... Ah !

Tamkan poussa un cri horrible, lâcha brusquement Lorka et tomba, terrassé par la douleur brutale occasionnée par sa rébellion. La punition était immédiate, sans appel, terrible !

Déchiré, écartelé, le paladin hurlait comme un damné, se roulant sur le sol comme s'il luttait dans un impossible corps à corps avec un ennemi invisible.

Lorka eut tôt fait de retourner la situation à son avantage. Profitant de la neutralité forcée de Tamkan, il se rua sur Zéélis, lui tordit un bras, tandis que Daryal succombait sous le nombre.

— Ligotez-les ! ordonna Lorka. Qu'ils ne s'échappent pas !... Quant à celui-là, je ne sais pas ce qui lui prend, mais cela nous arrange!... Partons !

Affolée, Zéélis criait. Daryal tentait de la calmer en lui disant que Tamkan avait parfois de ces crises curieuses. Mais il se garda bien d'entrer dans le détail.

Tout bas, il glissa à la jeune femme :

— Ne t'inquiète pas. Il saura nous retrouver...

Le paladin aurait été bien incapable d'opposer la moindre résistance. Son corps tout entier n'était que souffrance. La douleur était beaucoup plus aiguë que la fois précédente, plus vive, plus forte. Elle prenait possession de toutes les fibres de son être, lui imposait les plus abominables tortures. Couché sur un brasier ardent, il brûlait tandis que mille becs acérés découpaient ses entrailles. Des sifflements stridents lui vrillaient les tympans, déchiraient son cerveau. Il était percé, tailladé, mis en pièces sous l'action de l'onde verte. Meurtri, il se débattait, implorait une mort qui ne venait pas, appelait Bhoaz et Jakim. On lui suçait sang et moelle, on lui brisait les os, on aspirait sa vitalité, son essence même...

Et cela durait. Implacable, l'onde verte punissait le traître. Glom était le maître. Le seul maître !

« Glom est bon », pensa le paladin.

Mais rien n'y fit. Son corps était rongé par un puissant acide qui le décomposait peu à peu. Tamkan hurlait, et la brume partout présente se nourrissait de ses cris. C'étaient des pieux énormes qu'on lui enfonçait dans le coeur, et autant de pinces rougies qui se refermaient sur ses membres. Des pinces qui serraient, qui mordaient cruellement.

A bout de forces, à la limite de la résistance humaine, Tamkan ne sentit plus rien. Il eut tout à coup l'impression de s'enfoncer dans un univers ouaté. Il ne vit plus que le noir de l'inconscience.

Dans un dernier spasme il se raidit, puis il retomba, inerte,

sans connaissance.

CHAPITRE XIII

LA VALLÉE AUX CHIMÈRES

Tamkan demeura longtemps allongé sur le sol recouvert de feuilles et d'épines. Lorsqu'il reprit connaissance, ce fut pour constater qu'il se trouvait de nouveau seul, qu'il avait été une fois de plus victime de Glom. La distance n'était rien. Le seigneur de la Montagne Creuse l'attendrait où qu'il aille !

Il se leva, tituba, yeux mi-clos, alla prendre appui sur un tronc d'arbre. Tout tournait autour de lui. Ses jambes étaient molles. Son corps lui faisait mal. La punition infligée par l'onde verte l'avait laissé sans force, presque sans vie.

Il demeura adossé au tronc d'arbre, n'osant faire un pas. Le paysage dansait, se tordait, se balançait, lui donnant envie de vomir. Il sentait qu'il avait grand besoin de se reposer. Miné par une intense fatigue, il ne se sentait pas de taille à courir derrière Lorka. Celui-ci, d'ailleurs, devait posséder une confortable avance, et il serait difficile de le rattraper.

Le paladin soupira, fit des efforts désespérés pour échapper au malaise qui lui donnait la nausée. En vacillant, il descendit jusqu'au bord de la rivière folle, se mit à genoux, puisa de l'eau dans ses mains réunies en coupe et se frictionna le visage. C'était une agréable sensation. Le contact du frais liquide le ramenait doucement à la vie.

Plusieurs fois, il renouvela son geste, espérant chasser les nuages noirs qui l'opprimaient. Mais dès qu'il se redressa, les vertiges reprirent de plus belle. Mollement, il s'écroula.

*

* *

Encadrés par Lorka et ses hommes, Zéélis et Daryal marchaient, poings liés dans le dos. La vallée dans laquelle ils avaient pénétré était envahie d'une brume violette, épaisse, qui étirait ses serpents poisseux. Peu d'arbres poussaient là, mais d'énormes quartiers de roc arrachés à la montagne constituaient une forêt pétrifiée. L'air était pesant, malodorant, difficile à respirer. Il desséchait la langue et la gorge, brûlait les poumons tout en provoquant une certaine ivresse. Avancer dans ces conditions était on ne pouvait plus pénible.

Les prisonniers n'étaient pas seuls à souffrir. Sur les fronts, la sueur perlait. Pourtant, il faisait frais.

Déjà, l'on commençait à se plaindre de la gêne respiratoire.

— Tu crois que Tamkan nous retrouvera ? demanda tout bas Zéélis.

— Oui, répondit Daryal. Garde confiance...

Il avait répondu par l'affirmative, cependant il était loin d'être persuadé ! Tamkan était seul, sans arme. Et puis, avec cette brume,

comment se diriger ?

— Avancez ! Avancez ! cria Lorka. Plus vite !

La brume prenait des teintes bizarres, changeantes. Le violet se décomposait en rouges et en bleus nuancés, en mauves opalescents, en couleurs parfois indéfinissables. Cela paraissait vivre. Les formes les plus tourmentées se dessinaient dans ce décor flou, puis elles retombaient au néant et d'autres leur succédaient.

Daryal se demanda comment Lorka pouvait conduire le groupe. Par quel miracle le seigneur du Pays-de-Sagesse connaissait-il le chemin qui menait à la demeure de Bhoaz ? Le connaissait-il seulement ? N'était-ce pas plutôt son avidité, sa soif de puissance qui le poussait à aller de l'avant ?... Lorka devait se dire qu'il découvrirait tôt ou tard la retraite de celui qui détenait les secrets de Géade, et en particulier celui des origines ! Rien ne l'arrêterait, probablement. Il puiserait son courage dans la seule pensée du Livre. Qu'importait le reste !

Mais, depuis l'aube des temps, combien d'hommes avaient tenté de s'emparer du Livre sans jamais y parvenir ? Pourquoi Bhoaz laisserait-il approcher Lorka ?... Ce dernier s'estimait-il digne d'ouvrir le Livre et de connaître ?

— J'étouffe ! souffla Zéélis. Je... respire mal...

— Ne parle pas, conseilla Daryal.

Autour du groupe, les formes naissaient et mouraient. Elles étaient de plus en plus nettes, de plus en plus nombreuses. Leur corps fluide se tordait et retournait au magma pour se reformer aussitôt avec plus de précision. Ici, une ébauche de bras. Là, une tête inachevée. Là encore, un corps d'animal.

— Avancez ! ordonna Lorka en jetant autour de lui des regards fiévreux. Avancez ! Ne traînez pas !

Une multitude de bruits étouffés se fit entendre, bruits de fond confus auxquels s'ajoutaient des sons rauques. Mais ce n'étaient ni des draks ni des drevons qui rôdaient dans la vallée, cette antichambre de la mort, comme on commençait à l'appeler.

— Le bout du monde ! dit quelqu'un.

Lorka intervint :

— Ne pensez qu'au Livre ! Au Livre, à rien d'autre !

Il était essoufflé. Sans doute n'échappait-il pas à la peur qui, de manière insidieuse, s'infiltrait lentement dans les esprits. Les masses immobiles des rochers, celles des formes engendrées par la brume, ces bruits singuliers créaient un inquiétant contexte. Mais Lorka voulait montrer l'exemple, dynamiser ses hommes qui donnaient des signes de faiblesse. Plus que jamais, il était décidé à aller jusqu'au bout de son voyage, plein d'ardeur fébrile.

— Il faut quitter ces lieux, Lorka...

— Avancez!... Vous avez juré obéissance!... Vous avez promis... solennellement de vous emparer... du Livre ou de mourir !

— Tu n'entends pas les bêtes, Lorka?... Ecoute ! Elles sont là!... Elles nous guettent ! Elles...

— Tais-toi, Jagurt !...

— Mais... elles sont là, Lorka ! Là !

L'homme s'affolait. Du doigt, il désignait la brume. Il tournait sur lui-même, se débattait comme s'il était assailli par une nuée d'insectes.

Lorka fondit sur lui, l'épée haute. Jagurt ne réalisa pas. Lorsque la lame lui traversa le corps, il poussa un cri qui s'étrangla dans un flot de sang.

— Avancez ! éructa Lorka.

Dans les folles arabesques de la brume apparaissaient des chimères. C'étaient des animaux fabuleux que nul n'aurait pu nommer, des êtres de cauchemar qui ouvraient leur gueule énorme, qui happaient le vide. Des crocs luisants, des griffes monstrueuses, et des yeux glauques, des yeux partout !

— Daryal...

A demi paralysée, Zéélis s'était rapprochée de son compagnon. Lorka, épée dans une main, bâton de maître dans l'autre, se ruait sur ces entités nées de la brume. Ses hommes l'imitaient, frappaient, mais les lames ne rencontraient aucune résistance.

L'air devenait plus lourd. Les animaux rugissaient, feulaient, attaquaient de toutes parts. Immortels, ils disparaissaient brusquement, puis ils revenaient, vomis par une brume en perpétuel mouvement. Abandonnant leurs armes, les hommes se jetèrent les uns sur les autres, se battirent à mains nues.

Daryal crispa les poings. Ses mâchoires se soudèrent. Il voulait tuer. Un râle s'échappa de ses lèvres quand il chercha à se débarrasser de ses liens. Dans ses yeux brillait une lueur de folie meurtrière.

— Daryal ! Daryal ! Non !

Epouvantée, Zéélis hurlait. Lorka avait disparu. Ses hommes, devenus fous, se déchiraient.

— Daryal ! Tamkan !

Zéélis bouscula son compagnon. Elle suffoquait, pleurait, parvenait à peine à respirer.

— Daryal ! Daryal!... Il faut partir ! Partir ! Vite!...

Elle passa derrière lui, le poussa à coups d'épaule. Lui ne réagissait pas. Il ressemblait à un homme ivre. Son regard était fixe ; ses yeux, démesurément agrandis.

— Mais avance !... Avance donc !

La brume. Les monstres. Les gueules ouvertes. Les griffes... Et ces cris. Ces cris horribles!... Fuir ! Il fallait fuir le plus loin possible,

quitter la vallée.

Mais combien de temps Zéélis garderait-elle sa lucidité ? Pourquoi avait-elle échappé jusque-là à la folie ?

Morte de peur, elle continuait de pousser Daryal. Daryal qui perdit l'équilibre. Sa tête heurta durement le sol.

— Qu'est-ce qui se passe ? fit-il.

— Daryal ! Oh ! Daryal ! Vite !... Il faut partir !

Elle fondit en larmes. Durant quelques secondes Daryal ne comprit pas ce qui lui arrivait. Il regarda autour de lui comme s'il venait de se sortir d'un mauvais rêve, puis la mémoire lui revint.

— Zéélis!... Par tous les vents de Géade ! Viens !

— Le défilé !... Retourner au défilé !

— Impossible !... Viens ! Viens par là !

Il luttait pour demeurer lucide et il n'y parvenait qu'à grande-peine. Ses oreilles sifflaient, ses tempes battaient. Il avait l'impression d'avoir absorbé des litres et des litres de vin. Alentour, la brume crachait des choses immondes.

Ils respiraient de plus en plus mal. Bientôt, ils manqueraient d'air.

— Arrêtons-nous un peu...

— Non, Zéélis... Nous devons continuer... Si nous restons ici... nous serons morts avant longtemps...

— Ici... ou ailleurs...

— Ne dis pas de sottises !... Viens !

Ils faiblissaient. L'air qui emplissait leurs poumons avait la même consistance que la brume. Ils avançaient l'un près de l'autre, se traînaient plus qu'ils ne marchaient. Bouche ouverte, ils aspiraient un air vicié, dangereux, qu'ils rejetaient aussitôt.

La brume violette virait lentement au noir, annonçant la venue prochaine de la nuit.

— Courage, Zéélis... Bientôt, nous serons sauvés...

— Morts... avant...

— Non !... Il faut tenir ! Tenir !

— Les monstres...

— Cela n'existe pas !... Il n'y a pas de monstres !

— Je veux mourir...

— Tamkan va nous rejoindre!... Il viendra, j'en suis sûr... Allons ! Avance !

— J'ai peur, Daryal... Nous allons nous perdre... Mourir...

Au bord de l'asphyxie, Zéélis délirait. Daryal la força à marcher, luttant pour ne pas succomber lui-même.

— Ne ferme pas les yeux... Zéélis... Ne te laisse pas aller... Il n'y a plus beaucoup... de chemin à faire...

Tamkan venait de découvrir le défilé devenu sombre avec le déclin du jour. Le sommeil auquel il s'était abandonné lui avait fait perdre un temps précieux. Il s'agissait maintenant de retrouver Lorka et ses gens, et de tirer Daryal et Zéélis de leur fâcheuse posture. Le paladin espérait que, la nuit venue, Lorka se montrerait prudent et qu'il ordonnerait la halte. Lui, Tamkan, continuerait de marcher. Toute la nuit s'il le fallait.

Il pénétra donc dans le défilé afin de gagner la vallée voisine, ignorant, bien sûr, le drame qui s'y déroulait. De part et d'autre, deux murailles s'élevaient, toutes droites. Deux murs de pierre sur lesquels s'accrochaient quelques touffes d'herbe jaune.

Tamkan se souvenait de ce passage et se disait que s'il l'avait un jour emprunté il était possible d'effectuer le trajet en sens inverse. Cela le mit en confiance.

Dans la vallée, la brume violette le surprit. Là régnait un crépuscule inhabituel. Après un moment d'hésitation, Tamkan avança, jugea qu'il ne serait guère aisé de retrouver ses amis. Cependant, il était décidé. Il tenterait l'impossible.

Un bruit, dans son dos, le fit tressaillir. Il se retourna vivement, crut sage de se dissimuler derrière un rocher. Il scruta la brume, aperçut à quelques pas une silhouette humaine. Un homme approchait.

Tamkan le laissa venir. Il reconnut Lorka. Un Lorka qui n'avait plus aucune grandeur, qui tenait à peine sur ses jambes, qui marchait en titubant. Le seigneur du Pays-de-Sagesse ! Quelle dérision !

Tamkan bondit.

Croyant qu'il s'agissait encore de l'un de ces monstres qui s'acharnaient à le tourmenter, Lorka leva son épée. Mais Tamkan la lui arracha sans effort.

— Mes amis ? interrogea-t-il. Où sont mes amis ? Parle ou je t'écrase !

Tamkan le secoua durement. Lorka n'était plus lui-même. Il étouffait. Haletant, il prononçait d'incompréhensibles monosyllabes, poussait des grognements. Les yeux hagards, les narines frémissantes, les lèvres bleuies, il n'était plus qu'un pauvre diable perdu dans son univers de folie.

— Parle ! Mais parle ! ordonna Tamkan en le secouant de plus belle.

Aucune pitié chez le paladin. Il gifla brutalement Lorka qui se laissa tomber. Tamkan le releva, prêt à frapper une seconde fois.

— Où sont Daryal et Zéélis?... Où sont-ils ?

Lorka avait beaucoup de mal à garder les yeux ouverts. Il ne réalisait pas que Tamkan lui parlait. Son monde à lui était peuplé de

chimères, de monstres de toutes sortes. Il était ailleurs.

— Là..., murmura-t-il faiblement.

Puis il se mit à rire, s'étrangla.

Fou de rage, Tamkan lui prit la tête à deux mains et la claqua avec force sur un rocher. Le corps de Lorka devint flasque. Le paladin le lâcha.

Lorka était mort. Il avait désiré venir au Royaume de Bhoaz, il y resterait donc. Pour toujours !

Non sans éprouver une profonde inquiétude, le paladin pensa que ce qui était arrivé à Lorka n'était sans doute pas un cas unique. Il savait, oui, il savait que cette vallée était un piège ! Il savait qu'il y stagnait des gaz hallucinogènes, des gaz qui retenaient ceux qui les respiraient, qui les rendaient fous !

Il fallait faire vite !

Inquiet comme jamais il ne l'avait été, Tamkan s'enfonça dans la brume devenue presque noire. La nuit tombée, il lui faudrait abandonner tout espoir de revoir vivants ses deux amis. Pensée insupportable.

Sans se soucier un seul instant du danger qui le guettait, il courait, droit devant lui, évitant les obstacles, criant le nom de ses compagnons. Non, il n'était pas trop tard. Cela n'était pas possible. Daryal et Zéélis avaient certainement pu se tirer d'affaire, échapper aux lacs de la démente, fuir vers les hauteurs... C'était cela. Daryal avait entraîné la jeune femme vers l'un des versants et en avait entrepris l'escalade avant que la folie ne les frappe tous les deux...

Tamkan courait, nullement incommodé par les gaz, ce dont il s'étonna fort peu. Il était certain d'avoir jadis parcouru cette vallée et n'en était pas devenu fou pour autant. Lui ne risquait rien. Les gaz n'avaient sur lui aucun effet nocif.

Daryal!... Zéélis !

Il devenait nerveux. Son impatience grandissait de seconde en seconde. Appelant sans cesse, s'arrêtant parfois pour prêter l'oreille, il progressait au coeur de la brume comme si le chemin avait été tracé.

Soudain, sur sa droite, il aperçut une forme humaine allongée sur le sol. Aussitôt, il pensa à Daryal. Il stoppa son élan, revint sur ses pas. L'homme était couché sur le ventre. Tamkan s'agenouilla, reconnut l'un des complices de Lorka. Celui-ci avait été tué d'un coup d'épée...

Tamkan imagina que Daryal avait pu profiter d'une occasion quelconque pour se révolter. De nouveau, il regarda la blessure de l'homme. Une blessure encore fraîche. Daryal n'était peut-être pas bien loin...

Tamkan se releva, chercha des traces sur le sol. Mais, un peu plus loin, il découvrit d'autres corps.

Morts ! Ils étaient tous morts ! Ils s'étaient entre-tués !

Daryal!... Zéélis !

La vallée restait silencieuse. Pas d'écho. Rien. Le paladin bifurqua, alla vers le versant de la montagne qu'il avait à sa droite. Si Daryal avait compris que l'air était responsable de cette folie collective, il avait quitté cet endroit. C'était la seule solution...

Tamkan poursuivit ses recherches, certain de retrouver ses compagnons dans les parages. Mais on demeurait sourd à ses appels et cela l'angoissait.

Bientôt, la nuit tomberait et se fondrait dans la brume complice. Il faudrait alors attendre le jour...

Personne. Personne nulle part !

Tamkan chercha encore, se refusant à abandonner. Il s'accrochait à son espoir, un espoir qui se brisa quand il découvrit enfin ceux qui avaient fait avec lui un peu de chemin...

Daryal et Zéélis avaient cessé de vivre.

CHAPITRE XIV

AUX PORTES DE LA VÉRITÉ

Zéélis et Daryal avaient lutté jusqu'à la limite extrême de leurs forces pour finalement s'écrouler, l'un près de l'autre, sans avoir pu s'entreindre une dernière fois. Comme pour Lorka et les siens, leur mort avait dû être horrible. Les chimères de la vallée, nées des gaz qui s'étaient en nappes, avaient eu raison de ceux qui s'étaient aventurés en territoire interdit.

Agenouillé auprès de ses compagnons, Tamkan demeurait silencieux. C'était la première fois qu'il perdait des êtres qu'il avait appréciés. Cependant, s'il en éprouvait tristesse et regret, il s'étonnait de n'avoir pas davantage de chagrin. En général, lorsqu'ils perdaient un des leurs, les habitants de Géade pleuraient, restaient dans un état de prostration parfois inquiétant, perdaient pour un temps le goût de vivre...

Tamkan était triste, pas malheureux. Il se disait que les liens qui l'unissaient à Zéélis et à Daryal étaient encore trop frais pour qu'il éprouvât une véritable peine. Certes, il regretterait ses compagnons, surtout Daryal qu'il connaissait mieux, mais leur mort ne marquerait pas spécialement sa vie.

Il se releva, alla chercher une épée abandonnée par l'un des hommes de Lorka et trancha les cordes qui avaient entamé les poignets des prisonniers. C'était là tout ce qu'il était en mesure de faire. Il n'était pas d'usage, sur Géade, que l'on enterrât les morts. Ceux-ci étaient brûlés ou simplement conduits en un lieu désert : retour pur et simple à la nature...

Tamkan allongea les deux corps l'un près de l'autre, s'interrogea un instant sur la mort, sur la raison d'être de celle-ci, sur sa nature, mais ne trouva naturellement aucune réponse. Il est déjà bien difficile de définir la vie, comment pourrait-on définir la mort ?

Bhoaz, peut-être, savait...

Le paladin soupira. Il devait continuer. Seul. Il demeurait entre les mains du seigneur de la Montagne Creuse, un homme égoïste, voyeur, bourré de suffisance, cruel, faisant de la vie son théâtre !

« Glom est bon », pensa Tamkan.

Et il se remit en route, répondant à l'impulsion que lui donnait la force intérieure. Il devait continuer, se laisser guider par l'appel, marcher jusqu'à ce qu'il rencontre Bhoaz, le maître des secrets de Géade.

Qu'importait la nuit ! Désormais, Tamkan ne pouvait plus se tromper !

Il avait passé rivières et torrents, emprunté vallées et défilés, marché sur d'étroites corniches surplombant les ravins. La brume, dans les montagnes, était partout présente, plus épaisse en certains endroits. On eût dit que dans ses longs bras de poulpe gigantesque elle avait étouffé toute forme de végétation, car il ne restait rien d'autre en cette région désertique que la terre humide et le roc. Pourtant, une foule de rongeurs s'y était installée ; c'étaient de petits animaux au poil ras, gris ou bruns, qui grattaient la terre pour trouver, à quelques centimètres de la surface du sol, de maigres racines fort sucrées que Tamkan avait eu la curiosité de goûter. Ces racines, tendres et d'agréable saveur avaient constitué l'essentiel des repas du paladin. Celui-ci avait aussi tué quelques-uns de ces rongeurs, mangeant leur chair crue. En deux jours, il n'avait pris que très peu de repos, impatient de toucher au but.

Le troisième jour, il tua un drevon noir, animal rare d'une férocité exceptionnelle qui avait été attiré par les restes sanguinolents d'un rongeur abandonné par Tamkan. Epée au poing, le paladin avait combattu avec une ardeur farouche, évitant de justesse un coup de patte qui aurait pu être mortel.

Grimpant à flanc de montagne, franchissant des lignes de crêtes, Tamkan poursuivait un chemin qu'il reconnaissait à coup sûr. C'était son pays ! C'était son royaume !

Il était confiant, n'éprouvait aucune crainte, aucune appréhension en pensant à Bhoaz. Pourtant, il ne savait pas encore comment il parviendrait à s'emparer du Livre... S'il y parvenait !

Vers le milieu du quatrième jour, épuisé par une longue marche, il ressentit une vive émotion en constatant que son voyage touchait à sa fin. Il venait de s'engager sur le plateau mamelonné, là où Bhoaz avait jadis construit sa demeure.

Un brouillard dense s'imposait, dernier obstacle dressé entre l'homme et la retraite du maître des secrets. On ne voyait pas à trois pas. Cela, pourtant, ne gênait nullement le paladin qui continuait d'avancer d'un pas égal. La force intérieure le guidait. Il se laissait porter par elle, répondait à ses sollicitations ainsi qu'il l'avait toujours fait depuis le jour de sa naissance.

Avec effroi, il s'aperçut que le plateau était craquelé, que ces innombrables crevasses, larges de un à deux mètres, et très profondes, constituaient autant de pièges béants sous ses pieds...

Oui. Il se remémorait cela aussi. Maintenant, il se souvenait. Il avait été le seul homme à trouver le passage dans le brouillard. Aidé par la force invisible, il parviendrait à sortir des lacs poisseux pour trouver enfin ce qu'il cherchait...

Brusquement, il émergea du brouillard. Ce fut comme s'il sortait d'un mur ; un vaste mur circulaire qui formait une enceinte

ouatée. La surprise, un instant, le cloua sur place. Ses yeux lancèrent loin leur regard. A quelques centaines de mètres, il distingua une énorme coupole grise, la compara instantanément aux bulles qui naissent parfois à la surface des eaux.

Impressionné mais toujours confiant, il eut la certitude qu'il avait atteint le but ultime. C'était dans cet étrange édifice que résidait le maître des secrets de Géade !

Tamkan avança. Le rythme des battements de son coeur s'accéléra. Bizarrement, l'avenir ne comptait plus pour lui. Il vivait intensément son présent tout en ayant le sentiment de se situer en dehors du temps. Et ce sentiment se précisait à mesure que le paladin s'approchait de la coupole...

Tout était silence. En ces lieux, tout bruit était exclu. On n'entendait ni le vent, ni les oiseaux, ni les petits cris des rongeurs. Rien. Le plateau désert était un sanctuaire inviolé, un temple qui contenait la vérité, l'âme même de Géade. Tamkan y revenait après un long séjour dans les Terres-d'en-Bas. Sa mémoire lui restituait fidèlement quelques éléments dispersés du puzzle de son passé, et principalement de ces instants nébuleux qui avaient suivi sa naissance.

Bhoaz n'était pas son ennemi, le paladin le savait. Il se sentait même avec lui des liens intimes. Il lui était solidaire au point qu'il avait l'impression que Bhoaz et lui ne formaient qu'une seule et même personne !

Pourtant, il n'était pas le maître ; cela aussi il le savait. Le vrai maître était différent de lui, et prodigieusement intelligent. Cependant, sa mémoire encore aliénée par bien des côtés lui interdisait toute représentation physique. Tamkan n'imaginait pas Bhoaz. Dans son esprit, ce dernier n'était qu'une forme abstraite, éthérée, une indescriptible entité.

Mais il serait devant lui bientôt, et il le verrait !

Il verrait également le Livre que convoitait Glom-le-Noir !

Le paladin s'arrêta à quelques mètres de la coupole. Celle-ci, en son milieu, était haute comme cent fois un homme et son diamètre cinq fois plus grand encore ! Tout était constitué du même métal, un métal gris très foncé et mat. On ne distinguait aucune jointure, aucun raccord, aucune ouverture. L'ensemble était fait d'un seul bloc parfaitement lisse.

Avec respect, Tamkan considéra la curieuse construction, avança de quelques pas et tendit le bras pour toucher cette masse imposante et froide ; un geste suggéré par la force intérieure.

Aussitôt monta une sourde et grave vibration, un bourdonnement qui fit reculer instinctivement le paladin. Une boule d'angoisse lui noua la gorge.

Lentement, la coupole pivota sur son axe. Cette chose

monstrueuse, semblable à quelque démon millénaire sorti de son engourdissement, se réveillait, s'animait.

Tamkan se jugea coupable de sacrilège. Mais il n'eut pas la force de s'enfuir. Son désir de revoir Bhoaz était assez puissant pour s'équilibrer avec sa peur. Il était comme paralysé devant ce monstre de métal qui tournait sur lui-même avec une exaspérante lenteur. Paralysé et fasciné !

Quand la coupole s'immobilisa, la vibration s'évanouit. Un panneau rectangulaire se découpa à la surface, devint brillant puis vira au bleu électrique avant de s'effacer d'un seul coup.

Une lumière verte régnait à l'intérieur de la demeure de Bhoaz.

Le souffle court, Tamkan y pénétra.

CHAPITRE XV

LE LIVRE DE BHOAZ

Lorsque Tamkan fut entré, le panneau, derrière lui, se rematérialisa. Le paladin se trouvait dans un couloir aux parois métalliques qui diffusaient cette lumière douce et très reposante. Guidé par la force intérieure, il avança jusqu'à l'endroit où le couloir formait un coude, puis il s'arrêta, ne vit rien d'autre que des murs lisses, reparti. Il emprunta divers boyaux, poussa des portes, descendit des escaliers, remarqua qu'en certains endroits des boîtes garnies d'yeux jaunes, rouges ou bleus semblaient dotées de vie. Ces choses, qu'il ne savait nommer, n'étaient pas sans lui rappeler celles qu'il avait vues dans la cave, à Terrapolis, alors qu'il cherchait la colonne de lumière bleue.

Enfin, il parvint dans une rotonde faiblement éclairée où trônait un ensemble de machines, complexes, chaque élément étant relié à un autre par des réseaux de tubulures transparentes au sein desquelles circulait une énergie de couleur rubis.

Au centre de la pièce, imposante, se dressait la masse du cerveau...

Des images qui défilent. Des souvenirs qui jaillissent...

Tamkan se troubla. Un nom franchit ses lèvres :

— Bhoaz !

Il s'était immobilisé. Après avoir fouillé sa mémoire et multiplié ses efforts pour aider la résurgence de ses souvenirs, il eut conscience de l'endroit où il était né. Il s'était réveillé là-bas, sur l'une de ces dix couchettes disposées en étoile. Avec lui, neuf autres paladins, hommes et femmes, s'étaient également réveillés, ayant reçu la même mission !

La même mission ?

Quelle mission ?

Tamkan s'interrogea. Il se sentait proche, très proche de la vérité. Cependant, tout restait confus dans son esprit. Il reconnaissait ce cadre, ces appareils. Il revoyait en flou le visage des autres paladins... Voyons ! Comment s'appelaient-ils, déjà ?

Il y avait...

Il ne se rappelait pas ; les noms lui reviendraient plus tard. Il savait qu'il avait dormi très longtemps avant de revenir à la vie...

Qu'y avait-il eu avant ? Qu'étaient devenus ses semblables ? Pourquoi n'étaient-ils pas là avec lui, en cet instant ?

L'énervement le gagnait. Il aurait voulu tout connaître instantanément, se remémorer avec exactitude tous les épisodes de sa vie et percer enfin le secret des origines. Mais il fallait pour cela une période de réadaptation, une période qui expliquait la confusion qui

envahissait son cerveau.

Agissant presque en somnambule, ne sachant trouver dans le déferlement de souvenirs le fil directeur qui conduisait à la vérité, il alla s'étendre sur l'une des couchettes. La force intérieure continuait à le guider tout en lui procurant un certain apaisement.

Lorsqu'il fut allongé de manière confortable, une série de déclics feutrés troublèrent le calme qui régnait dans la rotonde. Un faisceau de lumière orangée, émanant d'un appareil fixé au plafond, vint frapper le paladin. Gagné par l'engourdissement, celui-ci ne tarda pas à s'endormir. L'ordinateur, alors, quitta l'état de veille pour redevenir actif. Des témoins colorés s'allumèrent, des lampes se mirent à palpiter. Dans son sommeil provoqué, Tamkan allait connaître le Livre de Bhoaz.

*

* *

Ainsi Tamkan apprit-il que ceux qui vivaient sur Géade venaient d'une lointaine planète nommée Terre...

Sur la planète d'origine, les rapports humains n'avaient cessé de se dégrader au fil des siècles. L'automatisme poussé à l'extrême, la robotisation, l'électronique à outrance avaient dépassé les hommes incapables de freiner leur technologie. L'individu, entièrement dépersonnalisé par le devoir de se conformer scrupuleusement aux prescriptions administratives ou simplement légales, conditionné par la publicité, la mode, et par des exemples de « manières de vivre », victime de lois imbéciles sans rapport avec la Justice (la vraie !), trompé par la machinerie de la « politique politicarde », muselé par les « théories philosophales » qui lui interdisaient d'être libre de sa pensée, perdu dans l'accumulation toujours croissante des réformes et des replâtrages, l'individu donc n'était plus qu'un numéro, une unité noyée dans la masse qui croyait vivre.

Malgré quelques innovations parfois géniales, l'édifice humain était menacé dans son équilibre et dans son existence. La Fédération Terrienne, réunie sous la coupe d'un unique gouvernement dont Jhaume était le grand représentant, ne pouvait plus faire face. Aux insurmontables crises sociales, aux problèmes économiques s'ajoutaient ceux de la pollution, du nazisme renaissant, etc. Des maladies nouvelles faisaient également leur apparition ; maladies contre lesquelles l'homme, avec toute sa science, ne se trouvait pas en mesure de lutter. Jamais la situation de la Terre n'avait été aussi dramatique. Déjà l'on parlait de fuite vers les étoiles. Plusieurs planètes avaient été découvertes, mais elles se situaient à des années-lumière et peu d'entre elles étaient de nature à favoriser la vie humaine. De plus, la Terre ne possédait en tout et pour tout que quelques astronefs qui servaient en majorité aux explorations. Les

autres n'étaient que des cargos qui transportaient les minerais et le matériel. Aucun de ces vaisseaux n'était adapté à ce que l'on attendait. Si l'on voulait préparer un exode massif, il fallait entreprendre la construction d'astronefs spécialement conçus pour cela. Or, la Terre n'en avait plus les moyens !

Et l'on cherchait des solutions tout en luttant contre les nombreuses insurrections, contre le soulèvement de bandes armées qui se livraient sans vergogne à l'assassinat et au pillage. L'insécurité régnait partout. Des milices se constituaient, se battaient aussi bien avec l'armée-police qu'avec les truands. Partout dans le monde ce n'était que sauvagerie, prélude à la fin d'une humanité décadente.

Un jour, pourtant, l'on crut avoir trouvé une solution valable, consécutivement à une prise de contact avec les habitants de Myllar, planète récemment découverte. Les Myllariens, comme on les appelait, après avoir connu une longue période de magnificence et de gloire, avaient été décimés par une maladie due à un virus que les savants n'étaient jamais parvenus à isoler. Les hommes, surtout, avaient été touchés par cette incurable maladie. La race était alors proche de l'extinction. Les Myllariens n'étaient plus que quelques milliers disséminés à la surface de leur monde...

Connaissant une situation aussi désespérée que celle qui plongeait les Terriens dans le plus complet désarroi, les Myllariens, qui possédaient sur leurs alliés une avance technologique considérable, proposèrent leur aide. Cependant le nombre de leurs astronefs étant également limité, on ne pouvait envisager dans l'immédiat un exode total.

Pourtant, cet exode, on le prépara avec soin. On voulut même que ceux qui partiraient vers Géade soient des êtres purs, des êtres débarrassés de toutes les tares qui avaient conduit l'humanité à sa perte.

Il fallait changer l'état d'esprit de l'homme !

Il fallait lui apprendre à vivre autrement, l'amener à choisir la voie de la sagesse, bref recréer un paradis !

L'idée-base vint des Myllariens, ces humanoïdes étranges qui possédaient un cristal au milieu du front. Jakim, l'un des Très Sages de Myllar, proposa d'envoyer sur Géade deux astronefs qui emporteraient une première vague de Terriens. Il ne s'agissait, au départ, que d'une expérience dont le résultat déterminerait l'attitude à adopter à l'avenir. Si l'on réussissait, une deuxième vague partirait, puis une troisième, etc. On cristalliserait les efforts sur la construction de nouveaux astronefs et l'homme, qu'il soit de Myllar ou de la Terre, recommencerait son Histoire.

Un grand espoir naquit. L'on fit appel à des volontaires qui furent (bien sûr !) extraordinairement nombreux. Cependant, tous ne

devaient pas partir. Pour l'expérience, il ne fallait recruter que des hommes et des femmes physiquement sains, présentant un certain équilibre et une intelligence certaine. A cet égard, il ne fut pas confondu intelligence et culture ! Une sévère sélection s'imposait. C'était l'avenir de l'humanité que l'on engageait dans cette partie.

Les « élus » furent placés en quarantaine. On sépara les hommes et les femmes. On leur fit subir quantité d'examens et on leur expliqua le but ultime de l'expérience afin que chacun soit libre de sa décision. A ce stade, il leur était encore possible de choisir de partir ou de rester, étant entendu que ceux qui opteraient pour la seconde solution seraient étroitement surveillés.

Les « élus » devaient être préparés moralement et biologiquement à l'épreuve. Car il s'agissait bien là d'une épreuve. La dernière phase de la préparation était sans conteste la plus terrible. Les volontaires durent, de leur plein gré, se soumettre à un lavage de cerveau. Un ordinateur spécialisé se chargea d'effacer des esprits tout ce qui pouvait nuire à l'humanité nouvelle. Toute source d'erreur fut annihilée.

Ensuite, l'on se consacra aux derniers préparatifs. Jakim, responsable de l'expérience, aurait pour mission d'accompagner la première vague de colons. Après avoir vécu un moment sur Géade, il devrait rendre compte des résultats obtenus en utilisant ses extraordinaires facultés de voyageur temporel. Sa pensée échappant au temps et à l'espace, il serait possible aux Terriens de connaître leur avenir et donc de décider de poursuivre l'oeuvre commencée...

Le projet était titanesque et il fallait, pour le consolider, avoir recours à un maître ordinateur de type BHOAZ. Celui-ci emmagasinerait dans ses mémoires une somme prodigieuse de connaissances, connaissances qui seraient un jour rendues au peuple de Géade lorsque ce même peuple aurait prouvé, par sa sagesse, qu'il était digne de les recevoir.

Pour aider le maître ordinateur, dix sujets d'exception avaient été choisis parmi les « élus ». Ceux-ci avaient subi une opération délicate en recevant dans leur cerveau un implant qui les reliait directement à Bhoaz. De la sorte, le maître ordinateur, en envoyant ses paladins aux « quatre coins » de la planète Géade, serait parfaitement au courant de l'évolution de son peuple. Bhoaz déciderait de livrer ses connaissances lorsque le niveau intellectuel de l'humanité nouvelle serait conforme aux directives contenues dans ses mémoires et lorsque ces connaissances ne risqueraient plus de détruire une civilisation.

*

* *

Vint le jour du départ. Deux astronefs Myllariens décollèrent,

important tout l'espoir des humains. A leur bord, les volontaires avaient été placés en état d'hibernation. Une nouvelle technique, apportée par les Myllariens, permettait de rendre durable l'effet de ralentissement de la vie des cellules humaines. La vie des « élus », de ce fait, s'en trouverait fabuleusement prolongée, au point qu'ils pourraient vivre des siècles et des siècles !

A bord également : des androïdes dépendants de Bhoaz. Des androïdes qui seraient chargés d'organiser l'installation des colons sur Géade. Une installation qui serait d'ailleurs progressive et extrêmement prudente.

On avait groupé les « élus » selon leurs affinités, et il était prévu dans le vaste programme que les différents groupes seraient établis en des zones très distinctes. Leur homogénéité, comme on l'espérait, favoriserait la bonne entente et supprimerait à la base toute notion conflictuelle. La disparité des tendances, des caractères, des aspirations, devait, croyait-on, être bénéfique à l'évolution souhaitée. Cela éviterait également une trop grande concentration d'individus à l'intérieur d'un même périmètre. La planète Géade était suffisamment grande pour accueillir les colons...

*

* *

Cependant, tout ne se passa pas comme on l'avait prévu. Un certain nombre de facteurs importants devaient modifier le programme. Pour commencer, l'un des deux astronefs s'écrasa sur Géade. Seul l'autre put atterrir correctement dans une contrée montagneuse prisonnière des brumes. Alors Bhoaz donna l'ordre aux androïdes de réveiller les élus appartenant à un même groupe. Ses membres furent conduits dans une région déterminée et en des lieux très espacés. On leur laissait le soin de se retrouver plus tard et de s'organiser. Le nouveau peuple ne mourrait pas de faim. Géade était accueillante : climat chaud l'été, doux au printemps et en automne, hiver supportable dans certaines régions... Et il y avait des arbres fruitiers, et du gibier, et du poisson... L'adaptation serait rapide.

C'est ainsi que naquirent les adultes, ne se réveillant tout à fait que quelques jours plus tard, étonnés de se rencontrer, de parler le même langage, étonnés de vivre... Leur passé, ils l'avaient oublié.

Longtemps, Bhoaz hésita avant de rappeler les autres groupes à la vie normale. Il jugea plus commode de réveiller les « élus » par trois ou par quatre et d'espacer les « naissances » afin de mesurer les différences existant entre les « anciens-nés » et les « nouveau-nés ». Les androïdes remplissaient fidèlement leur tâche, transportant les hibernés dans leurs caissons respectifs jusqu'au lieu choisi par le maître ordinateur. Ils disposaient pour ce faire de petits engins volants qui se déplaçaient sans faire le moindre bruit.

Un autre facteur important devait anéantir le programme. Parmi les « élus » se trouvaient des hommes et des femmes sur qui le lavage de cerveau n'avait eu aucun effet. Naturellement, ils avaient tôt fait de se regrouper, se reconnaissant entre eux sans peine aucune. Leur état leur donnait, vis-à-vis des autres colons, une incontestable supériorité qu'ils ne tardèrent pas à exploiter. Leur premier soin fut de piller l'épave de l'astronef qui s'était écrasé sur Géade. Ils se procurèrent ainsi un outillage fort appréciable, des vivres, du matériel, des armes, et surtout devinrent maîtres d'une vingtaine d'androïdes avec l'aide desquels ils fondèrent une ville qu'ils baptisèrent Terrapolis. Bientôt, animés de l'esprit de conquête, ils allaient pour un temps devenir les seigneurs de la planète.

D'autres « élus » avaient partiellement échappé au lavage de cerveau (Glom, par exemple). Ceux-là, s'ils avaient oublié bien des choses, allaient néanmoins se servir de certaines machines et en tirer parti pour s'imposer. Certains allaient devenir de véritables tyrans.

Petit à petit, les humains de Géade s'organisaient. Leur longévité exceptionnelle les gonflait de fierté. Ils avaient le sentiment de constituer une race supérieure (par rapport aux animaux). Parfois, Un homme ou une femme naissait. On rencontrait le nouveau au hasard du chemin, toujours dans un endroit désert. Son groupe l'accueillait. C'était normal.

Toutefois, le mystère des origines commençait à tourmenter bien des gens. Nul n'avait jamais assisté à la naissance d'un adulte. Et l'on se demandait aussi pourquoi certains naissaient homme-adulte ou femme-adulte alors que, parfois, un petit enfant voyait le jour...

Les questions relatives aux origines orientèrent quelque peu l'évolution et, en tout cas, provoquèrent certains remous. Le Livre de Bhoaz dont chacun, bizarrement, avait connaissance, était devenu au cours des siècles un sujet inépuisable de conversation. Et comme l'on ne trouvait aucune réponse aux questions que l'on se posait, certains crurent que le fameux Livre n'était qu'un mythe, ce qui, bien entendu, provoqua des divisions !

Attaqués, des pays durent se défendre. On inventa des armes. D'abord rudimentaires, elles se perfectionnèrent très vite. Progressivement, l'homme se rapprochait de sa propre histoire. Il la retraçait de manière accélérée.

Terrapolis, la ville maudite comme on l'appelait déjà, faisait un peu trop parler d'elle. Un jour, Bhoaz intervint. Il la détruisit.

Emploi d'armes nucléaires qui laissèrent derrière elles des radiations mortelles. Frappés par ces radiations, les survivants devinrent des mutants.

Tel était, en résumé, le contenu du Livre de Bhoaz. Tamkan apprit ensuite d'autres détails, l'ordinateur répondant aux questions

qu'il formulait inconsciemment dans son sommeil. Il apprit également ce qu'il avait été. Bhoaz retraça pour lui toute sa vie. Intégralement. Par la présence de Tamkan, la machine estimait que la mission du paladin était terminée et que le moment était venu de livrer la vérité. Dès qu'il avait posé la main sur l'astronef, un système réglé sur ses ondes biologiques avait réagi, lui permettant de monter à bord...

*

* *

Tamkan dormit pendant de longues heures. Son sommeil lui libéra la mémoire et lui permit de reprendre des forces. Il était redevenu le Terrien, celui à qui on avait confié une mission particulière : celle de voyager sans cesse, guidé par Bhoaz, afin qu'il rende compte (involontairement) de l'évolution des différents groupes disséminés à la surface de Géade. En cet instant, neuf autres paladins, cinq femmes et quatre hommes, effectuaient le même travail, fournissant à Bhoaz une quantité de renseignements.

Tamkan se réveilla en pleine forme, l'esprit clair, dépouillé de tout ce qui l'avait jusque-là égaré, trompé ou simplement troublé...

TOUT ?...

Non. Une chose subsistait : le conditionnement imposé par Glom !

L'action de l'onde verte se poursuivait et il n'y avait qu'un moyen de se soustraire à son emprise : utiliser le psychoguideur, un appareil du genre de celui que possédait le maître de la Montagne Creuse.

Ce fut donc le premier soin de Tamkan.

Il quitta sa couchette, sortit de la rotonde pour se diriger vers une autre salle dans laquelle il pénétra sans hésiter. Dans leurs logements individuels, les androïdes se tenaient immobiles et semblaient veiller sur le psychoguideur installé au beau milieu de la pièce.

Tamkan se tint droit devant l'appareil qu'il mit en circuit. Son reflet apparut progressivement dans le miroir ovale. Il attendit quelques instants avant d'effectuer les « passes » au-dessus des trois diamants incrustés dans le pupitre. L'ébauche d'un sourire plissa ses lèvres. Il se souvenait très exactement de tout ce qu'on lui avait appris avant le grand voyage. Sa mémoire lui restituait fidèlement les moindres détails de sa préparation. Bhoaz lui avait rendu son âme.

Le paladin s'examina, sourit franchement, heureux d'avoir recouvré sa personnalité. Puis il éleva les mains au-dessus des trois pierres et dessina dans l'air des figures géométriques qui s'entrecroisaient. Les diamants, alors, se mirent à puiser une lumière irisée tandis que le miroir devenait graduellement opaque, prenant une coloration verte.

Tamkan se sentit bien. Il baigna dans l'aura verte ; sa pensée fit corps avec l'onde et annihila le lien qui l'unissait à Glom. Le paladin n'avait plus d'autre maître que lui-même.

Un soupir s'échappa de sa poitrine lorsque son reflet réapparut dans le miroir.

Rien que par amusement, il se mit à dire tout haut :

— Glom n'est qu'une ordure et un criminel de la pire génération, un jaloux, un envieux, une saleté de jouisseur !... Le Livre de Bhoaz ! Ah ! Le prétentieux ! Comme s'il en était digne!... Mais non ! Ceux de son espèce sont lâches et répugnants. Sous des dehors qu'ils savent rendre affables, ils cachent une âme de serpent ! Pétris d'hypocrisie et de perfidie, ils sont de ceux qui se damnent, qui crèvent seuls dans leur coin, qui ne peuvent être aimés puisqu'ils n'ont jamais su aimer eux-mêmes sinon leur propre personne ! Et Glom crèvera seul en se contemplant le nombril...

Tamkan s'interrompt, étonné de s'être laissé emporter. Mais il possédait tellement de raisons d'en vouloir au seigneur de la Montagne Creuse qu'il n'avait pu retenir ce flot d'injures...

Il ne se passa rien.

Le paladin était vraiment libre.

Après s'être rendu dans la réserve d'aliments synthétiques, il retourna dans la rotonde. Il s'installa de nouveau sur sa couchette et, en mâchonnant ses tablettes nutritives, se mit à réfléchir.

Il se revit dans sa prison, en compagnie de Jakim, ce vieux Jakim qui aurait pu lui apprendre la vérité mais qui n'avait pas trahi le secret. Jakim, le voyageur temporel qui détenait maints arcanes propres à sa race...

Jakim qui croupissait depuis des lustres dans un cachot infâme qui lui interdisait de remplir sa mission !

Oui. Oh ! Oui. Tamkan tiendrait sa promesse. Il irait délivrer les prisonniers. Il chasserait le tyran Glom du temple profané. Il saluerait le juste et punirait le fourbe. Il retournerait dans le paradis factice fait de projections holographiques, et il retrouverait Atinya aux cheveux d'or...

Que de chemin parcouru !

Tamkan pensa à Daryal et à Zéélis. Que n'aurait-il pas donné pour que ses amis fussent là, en cet instant, à ses côtés ! Eux aussi auraient eu droit à la vérité. Tout leur aurait été expliqué. Des « pouvoirs » des maîtres jusqu'à la liberté de l'homme en passant par la folie de ceux qui avaient un jour construit Terrapolis et ses pôles de transfert reliant la cité au Pays-de-Brume...

Cependant, était-ce là l'unique vérité ? TOUTE LA VERITE ?

L'homme de Géade venait de la Terre. Bon ! Et l'homme de la Terre, lui, d'où venait-il ?

Finalement, ceux de Géade et ceux de la Terre ne se posaient-ils pas les mêmes questions ? Laisser subsister le mythe d'une vérité révélée, matérialisée par le Livre de Bhoaz, n'était-ce pas tromper les hommes et les vouer pour de nombreux siècles à l'obscurantisme, à une recherche longue et stérile ?

Ne valait-il pas mieux que l'homme commence par se connaître lui-même, qu'il cherche sa propre vérité, qu'il pratique la plus large tolérance en reconnaissant que tout humain est un cas particulier et qu'il est sot de croire qu'il est possible de le cataloguer, de le rattacher à un contexte philosophique général ?

Ne valait-il pas mieux que l'homme, non encore pollué par les miasmes matériels d'une civilisation technocratique, se mette à suivre la voie de la sagesse en pensant à s'élever moralement, intellectuellement et matériellement sans pour autant créer des machines qui accéléreraient sa chute, sans que naissent d'illusoires philosophies gorgées de mensonge, de fascisme, de bassesses propres à excuser bien des crimes ?

Ne valait-il pas mieux tout recommencer et permettre à l'homme nouveau d'acquérir cet état d'esprit souhaité par quelques Terriens clairvoyants ?

Géade était un monde neuf avec un peuple neuf. Un peuple qui connaissait déjà bien des tourments et bien des injustices, mais un peuple qui allait apprendre à se libérer de tout phénomène d'oppression, extérieur ou intérieur, un peuple qui allait vivre pleinement.

Cela était possible !

Il sembla à Tamkan que sa mission ne faisait que commencer ; une mission qu'il ne terminerait jamais car il était conscient qu'il faudrait des centaines et des centaines d'années pour créer le nouvel état d'esprit et surtout le maintenir en vie ! Mais il savait également qu'il n'était pas seul, qu'il y avait sur Géade des hommes de bonne volonté, prêts à organiser un Ordre et à le rendre immortel. Des gens mourraient, d'autres naîtraient, mais, les maillons s'ajoutant aux maillons, la pensée originelle demeurerait. Chaque nouvel adepte l'enrichirait par son savoir, par sa recherche personnelle de la vérité...

IL FALLAIT DETRUIRE LE LIVRE DE BHOAZ !

Le Livre de Bhoaz n'était que la vérité d'une catégorie d'hommes qui s'étaient trompés de bout en bout, une vérité matérielle, figée, qui supportait une pensée condamnée à jamais à la stagnation. Avec de telles bases, aucune évolution n'est possible. Le Livre de Bhoaz, vérité révélée, n'était qu'un mensonge propre à engendrer le fanatisme politique ou religieux.

CELA NE SERAIT PAS !

Tamkan se procura un bâton de maître ainsi qu'une ceinture

où pendait un étui contenant un radiant-W. Ensuite, il se rendit dans la salie du psychoguideur et connecta tous les androïdes après avoir annulé l'émission du dispositif qui les reliait à Bhoaz. Des compagnons fidèles, les androïdes...

Dans un premier temps, il punirait Glom et ses semblables. Après, il jetterait les armes et fonderait l'Ordre au sein duquel chacun, pourvu qu'il soit honnête dans sa quête de la vérité, aurait, non pas le droit de s'exprimer, mais le devoir de le faire ! Chacun serait libre de sa pensée et de sa conscience pour que l'homme, un jour, devienne l'Homme !

Tamkan revint dans la rotonde, s'approcha de Bhoaz, le considéra longuement, sans émerveillement. Bhoaz n'était qu'une machine qui, pour l'heure, représentait la Terre et sa civilisation, une machine qui allait disparaître.

Le paladin pressa un bouton. Un clavier s'illumina. Tamkan composa le code clé qui fit clignoter une lampe rouge à une cadence très rapide. Il frappa ensuite une série de lettres et de chiffres pour confirmer la première combinaison. D'autres lampes puisèrent. La voix de l'ordinateur, froide et impersonnelle, annonça :

Evacuation. Autodestruction dans trente minutes... évacuation. Autodestruction dans vingt-neuf minutes et cinquante-cinq secondes... évacuation. Autodestruction clans vingt-neuf minutes et cinquante secondes...

ÉPILOGUE

Il était près de vingt-trois heures. Après une séance houleuse à laquelle avaient été conviés les deux mille cinq cent dix-huit représentants d'Etat, Jhaume se sentait fatigué. Président de la Fédération depuis vingt-neuf ans, il était las des discussions stériles, des hypothèses énoncées par les jeunes gouverneurs pleins de fougue, des problèmes qui ne trouvaient pas de solution ; las des phrases creuses et des polémiques, las de ce labyrinthe dans lequel s'était enfermée l'humanité décadente.

Dans le monde, les événements sanglants n'avaient fait qu'empirer. On se livrait maintenant à la guérilla ; les bandes armées étaient chaque jour plus nombreuses et l'on ne savait plus qui dirigeait qui. Le gouvernement terrien n'était plus que théorique. La Fédération se morcelait, craquait de toutes parts. On sentait la fin toute proche. Les militaires piaffaient d'impatience. On les devinait prêts à intervenir pour s'emparer des rênes du pouvoir... Après eux le chaos !

Jhaume se laissa aller dans son fauteuil, promena son regard sur les sièges vides de l'immense salle et soupira. A quoi servaient les palabres ? Désormais, plus rien ne sauverait la Terre. On avait essayé, autrefois, en tentant une expérience, mais on n'avait jamais reçu de nouvelles de la planète Géade... Les astronefs étaient-ils seulement arrivés à destination ? Ne s'étaient-ils pas perdus pour toujours dans l'espace ?

C'était fini. Tout espoir était mort. On avait depuis longtemps abandonné toute idée d'exode. La Terre, en définitive, aurait la destinée qu'elle méritait. Après les combats, les meurtres, les pillages et les viols viendraient la famine, le manque de ressources, la misère... Plus tard, bien plus tard, peut-être, recommencerait-on à vivre dans certains îlots moins touchés ?

Jhaume venait de se poser cette question quand il aperçut, au beau milieu de la salle, une lueur mauve piquetée d'étincelles bleutées. Au centre de cette lueur, une silhouette humaine se dessinait, imprécise tout d'abord. Une silhouette qui devint plus nette au bout de quelques secondes.

Jhaume se demanda si cette vision n'était pas simplement due à la fatigue. Il se frotta les yeux, passa ses deux mains sur son visage ridé, regarda à nouveau.

La lueur mauve et la silhouette étaient toujours là. On aurait dit que cette dernière avait du mal à se réaliser, qu'elle tentait de se préciser davantage sans toutefois y parvenir.

Immobile, muet, Jhaume ne la quittait pas des yeux. Il était comme fasciné par cette soudaine apparition, lui que rien n'étonnait

plus. Il n'éprouvait cependant aucune peur, aucun sentiment d'appréhension. Il attendait, donnant encore une preuve de sa grande patience, opposant au fantastique un calme exemplaire. Son regard se vissait dans cette forme humaine qui, de temps à autre, redevenait floue. Quelque chose se passait. Il ne savait quoi. Cependant, cette chose l'intriguait.

A un moment donné, il fut sur le point d'appeler Kian, son secrétaire particulier, afin qu'il lui confirme ce que voyaient ses yeux. Mais il se retint. Après la-séance qui avait duré dix heures, Kian était allé se coucher ; il était inutile de le tirer de son sommeil. Au reste, Jhaume préférait profiter seul de cet instant. Ce serait en quelque sorte sa récompense pour cette journée. Les distractions étaient si rares...

La lueur mauve devint tout à coup plus forte et disparut dans un éclair. Seule restait l'image d'un homme âgé, à la barbe et aux cheveux blancs. Un homme qui portait une pierre au milieu du front, et que Jhaume, en frémissant, reconnut immédiatement.

— Jakim ! s'écria-t-il.

Sa voix, avec un timbre particulier, résonna dans la vaste salle.

— Oui, répondit Jakim. C'est bien moi... Du moins ma pensée matérialisée, une sorte d'hologramme... Malgré tout ce temps passé, je devais te prévenir, Jhaume... Nous sommes arrivés sur Géade. Un seul astronef a pu se poser. L'autre, malheureusement, s'est écrasé au sol...

— Arrivés ! fit Jhaume. Vous êtes arrivés!... Mais pourquoi avoir attendu si longtemps ? Nous attendions tous ton message!... Nous avons dû abandonner le projet !

Jakim différa sa réponse. Il soupira.

— Les choses ne se sont pas passées comme nous le souhaitions, Jhaume. Les hommes, livrés à eux-mêmes, ont réagi différemment. Petit à petit, ils ont refait l'histoire de la Terre, ou à peu près. Il y a les maîtres et les esclaves, les actifs et les passifs, ceux qui ordonnent et ceux qui exécutent ! Il y a eu des combats...

Le vieillard s'interrompit un instant et poursuivit :

— Je fus longtemps prisonnier d'un tyran, privé de lumière. Mes forces ont faibli, mes facultés également...

Nouveau soupir.

— Je suis vieux, Jhaume, trop vieux pour être en mesure de remonter le temps plus avant. J'ai déjà eu beaucoup de mal à diriger correctement ma pensée jusqu'à cette époque... Nous aurions dû prévoir, emmener un groupe de Myllariens. L'un d'eux aurait pu remplir la mission...

Un silence s'abattit dans la pièce. Un silence qui écrasa Jhaume.

— Alors... c'est l'échec total ? fit ce dernier avec émotion.

— Non, répondit Jakim, pas total... Finalement, je crois que Géade vivra et que son peuple sera guidé par l'Ordre Humain qui vient de naître.

Longuement, le vieillard expliqua à Jhaume l'histoire de Géade, lui révéla les buts de l'Ordre.

Le président de la Fédération l'écouta attentivement, sans l'interrompre ; puis, après un autre silence, Jakim déclara :

— Il reste peut-être un espoir pour la Terre, Jhaume... Si vous reprenez le projet et que vous envoyez des Myllariens sur Géade, ceux-ci pourraient remonter le cours du temps et aller plus loin que je ne l'ai fait !... Ils auront les moyens de vous prévenir à temps et vous poursuivrez l'oeuvre commencée !

Jhaume demeura impassible.

Cette solution était-elle encore réalisable ?

Les Myllariens n'avaient eu que très peu d'enfants... Et puis, il faudrait remettre sur pied toute l'organisation qui préparait au grand voyage. Ce qui supposait un plan très structuré, étayé par des hommes de science disposés à collaborer... Une tâche extrêmement ardue compte tenu de ce qui se passait à la surface du globe...

Néanmoins, pourquoi ne pas essayer ? Pourquoi ne pas croire encore que le salut était possible ? Pourquoi ne pas rallumer l'espoir ? Cela, peut-être mettrait fin aux actes de violence...

Après avoir longuement réfléchi, Jhaume se déclara prêt à tenter une nouvelle expérience, une expérience qui, en cas de réussite, modifierait l'histoire de la Terre... mais également celle de Géade en raison du facteur temps !

— Espérons ! fit Jhaume.

— Oui, dit Jakim. Espérons ! Mais il faut aussi corriger les erreurs. Ne donnez pas de mémoire au maître ordinateur. Le peuple de Géade n'a nul besoin de connaître le passé de la Terre... Il devra toujours ignorer son origine afin qu'il soit amené à chercher sa vérité. Sa quête permanente l'obligera à pratiquer la tolérance et lui donnera la grandeur que nous souhaitons... Pas d'armes. Pas de machines. Pas d'androïdes. Nous ne voulons que des êtres humains... Essayez ! Recommencez l'expérience ! Nous vous attendrons... Adieu, Jhaume... Je m'épuise... Non, ce n'est pas cela... Je suis dans un non-temps... Dans une faille... Pris entre deux univers différents... Toute une période de l'histoire est en train de s'effacer... Alors même que nous énonçons l'idée de recommencer, je sais que vous avez réussi... Donc, je n'ai pas eu besoin d'intervenir... Le présent devient nul... Adieu, adieu, Jhaume... Nous nous retrouverons dans le passé... Rien n'a encore existé...

Sur Géade, Tamkan ignorerait toujours que dans un autre temps il avait été le prisonnier de Glom, qu'il avait été le pivot du

changement en réunissant deux éléments clés : Jakim et Bhoaz. Mais, curieusement, il garderait à l'esprit la pensée de l'Ordre. Jakim et Bhoaz étaient comme deux piliers encadrant une porte ouverte sur un autre monde, et Tamkan se tenait sur le seuil de cette porte, ayant devant lui, comme tous ceux de Géade, un long chemin à parcourir...

*Achevé d'imprimer le 20 novembre 1980
sur les presse de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

ANTICIPATION

GABRIEL JAN

TAMKAN LE PALADIN

Géade... Une planète sur laquelle on naît adulte, une planète où les peuples, pratiquement immortels, se partagent des pays riches en légendes et en mystères. Le secret de Géade, un seul homme le connaît : Bhoaz.

Manipulé par Glom - le Noir, un personnage aux étranges pouvoirs, Tamkan devra se rendre au Pays de Brume et n'obtiendra sa liberté que s'il revient à la Montagne Creuse avec le Livre de Bhoaz.

